

المحافظة السامية للأمازيغية Asqamu Unnig n Timmuzya

•ⵝ•ⵏ: ⵉⵔⵓ ⵏ ⵜⵉⵎⵓⵣⵓⵔ

Haut Commissariat à l'Amazighité

Direction de la Promotion Culturelle

# ACTES

L'apport des Amazighs  
à la civilisation universelle

Salle Ibn Zeydoun

OREF, Alger

les 12 et 13 novembre 2008

Haut Commissariat à l'Amazighité

2009



*Certaines communications ne figurent pas dans ces actes  
car non envoyées par leurs auteurs.*

Asqamu Unnig n Timmuzya  
•ⵝ•ⵏ: ⵉⵍⵔ ⵏ ⵜⵉⵏⵓⵙⵓⵏⵜ  
Haut Commissariat à l'Amazighité

---

Direction de la Promotion Culturelle

# ACTES

du Colloque

## L'apport des Amazighs à la civilisation universelle

Salle Ibn Zeydoun,  
OREF, Alger  
les 12 et 13 novembre 2008

Haut Commissariat à l'Amazighité  
2009



## SOMMAIRE

- <i>Programme</i>	7
- <i>Resumes</i>	13
- <i>Awal n tazwara</i> <b>Youcef MERAHI</b>	31
- <i>Problématique du Colloque</i> <b>Hamid BILEK</b>	33
- <i>Activités des populations nord africaines à la fin des temps préhistoriques</i> <b>Iddir AMARA</b>	43
- <i>Paradoxes d'Afrique, Imazighen entre orientalisme et ethnographie</i> <b>Mustapha El QADERY</b>	67
- <i>L'apport culturel de la culture amazighe au patrimoine de l'humanité (Quelques repères)</i> <b>Chems Eddine CHITOUR</b>	83
- <i>L'apport des écrivains africains à la pensée chrétienne</i> <b>Sabah FERDI</b>	121
- <i>Bref aperçu sur l'apport des berberes à la pensée universelle dans le bassin méditerranéen</i> <b>Abdenmour ABDESSELAM</b>	131
- <i>L'apport d'une contribution méconnue du monde amazigh à l'architecture mondiale :</i> <i>Les grands mausolées d'Afrique du nord</i> <b>Jean-Pierre LAPORTE</b>	137

- <i>Ecrire et dire chez les Amazighs</i> <b>Ali SAYAD</b>	155
- <i>Mots et choses berbères</i> <b>Mohand Akli HADADOU</b>	181
- <i>Apport des Amazighes en linguistique et en littérature</i> <b>Moussa IMARAZENE</b>	193
- <i>Civilisation amazighe/Civilisation mondiale. Apports, complémentarité ou intégration</i> <b>Said CHEMAKH</b>	203
- <i>Amazighs et universalistes malgré tout</i> <b>Mouloud LOUNAOUCI</b>	211

## PROGRAMME

Mercredi 12 novembre 2008

Matinée : 10h00-12h30

10h00 : *Allocution d'ouverture*

**Youcef MERAHI**

Secrétaire Général/HCA

10h15 : *Présentation de la problématique*

**Hamid BILEK**

Sous Directeur/HCA

Présidence de la matinée

**Hacène HALOUANE**

Chercheur en linguistique amazighe

Université de Tizi-Ouzou

10h30 : *Activités des populations nord africaines à la fin des temps  
préhistoriques*

**Iddir AMARA**

Préhistorien, Paléoanthropologue

IPH MNHN, Paris

11h00 : *Paradoxes d'Afrique, Imazighen entre l'orientalisme et  
l'ethnographie*

**Mustapha El QADERY**

Chercheur, Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc, Rabat

11h30 : *L'apport culturel de la culture amazighe au patrimoine de  
l'humanité (Quelques repères)*

**Chems Eddine CHITOUR**

Professeur. Laboratoire de Valorisation des Energies

Fossiles. Ecole Polytechnique

12h00-12h30 : Débats

Après-midi : 14h00-17h00

Présidence de l'après-midi

**Abdellah BENDAOU**

Juriste, Tipaza

14h00 : *L'apport des écrivains africains à la pensée chrétienne*

**Sabah FERDI**

Chercheur, Archéologue, Alger

14h00 : *مساهمة الأمازيغ في نظام السلطة الإسلامي*

**Amine ZAOU**

Docteur en littérature, Poète, écrivain, Alger

15h00 : *Bref aperçu sur l'apport des berbères à la pensée  
universelle dans le bassin méditerranéen*

**Abdennour ABDESSELAM**

Ecrivain, Chercheur, Tizi-Ouzou

15h30 : *L'apport d'une contribution méconnue du monde  
amazigh à l'architecture mondiale :*

*Les grands mausolées d'Afrique du nord*

**Jean-Pierre LAPORTE**

Chercheur, Archéologue, Paris

16h00-17h00 : Débats

Jeudi 13 novembre 2008  
Matinée : 10h00-12h30

Présidence de la matinée  
**Cherifa BILEK**  
Sous Directrice/HCA

10h00 : *Ecrire et dire chez les Amazighs*

**Ali SAYAD**

Chercheur, Anthropologue, Alger

10h30 : *Mots et choses berbères*

**Mohand Akli HADDADOU**

Docteur en linguistique berbère, Université de Tizi-Ouzou

11h00 : *Apport des Amazighs en linguistique et en littérature*

**Moussa IMARAZENE**

Docteur en linguistique berbère,  
Secrétaire Général du CENPLET

11h30-12h30 : Débats

Après-midi : 14h00-17h00

Présidence de l'après-midi  
**Youcef MERAHI**  
Secrétaire Général/HCA

14h00 : *La place de la Kabylie dans les courants de pensée du  
XIXe siècle*

**Younes ADLI**

Ecrivain, Chercheur, Tizi-Ouzou

14h30 : *Civilisation amazighe/Civilisation mondiale. Apports, complémentarité ou intégration*

**Saïd CHEMAKH**

Docteur en linguistique berbère, Université de Tizi-Ouzou

15h00 : *Amazighs et universalistes malgré tout*

**Mouloud LOUNAOUCI**

Sociolinguiste, Tizi-Ouzou

15h30-16h30 : Débats

16h30 : Clôture

# RESUMES

DES COMMUNICATIONS



## Problématique du Colloque

Hamid BILEK

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, l'Afrique du Nord a toujours été le terroir des Amazighs. Leur histoire est étroitement liée à celle des différents occupants qui se sont succédé sur leur terre. Cette histoire faite de périodes de guerre comme de paix a brassé dans son giron les différents apports de part et d'autre qui ont permis, certainement, au monde d'évoluer. Les apports sont, donc, réciproques, même si le monde amazigh a beaucoup diversifié la réception des apports à l'image de la diversité des occupants ; il a aussi donné et contribué, à sa manière, en donnant aux autres ce qu'il a de savant dans son génie. Cet apport, qui n'est pas négligeable, mérite certainement d'être cité pour qu'il soit connu et reconnu comme contribution dans l'évolution de la civilisation universelle. La problématique de ce colloque s'appuiera sur les axes suivants :

Aperçu sur l'origine et l'évolution du monde amazigh ;

La contribution amazighe à la pensée politique ;

La contribution amazighe à la pensée philosophique ;

La contribution amazighe aux arts, à la littérature et à la culture...

## Activités des populations nord africaines à la fin des temps préhistoriques

Iddir AMARA

Les activités des «post-néolithiques» sont principalement pastorales. Les documents lithiques recueillis à proximité de quelques sites démontrent cette réalité peu différente du néolithique. Ces objets pourraient provenir de campements de ces communautés pastorales. Les différents lieux recensés démontrent que ces communautés «post-néolithiques», venues en transhumance, ont fait émerger un pôle social, économique et culturel autour des différents massifs, des oueds et lagunes. Notre approche tente de rendre lisible le vécu de ces sociétés dont la principale activité est pastorale mais aussi intellectuelle. Ces communautés étaient aussi bâtisseuses. Les nombreux sites mégalithiques (habitats et funéraires) pourraient être considérées comme relevant d'un quotidien réduit et d'une vie domestique fruste. Ces communautés pourraient aussi survivre de la chasse. Les nombreux panneaux d'art rupestre présentent cette activité. Ces sociétés post-néolithiques nord africaines opèrent une importante mutation. Elles découvrent d'autres moyens d'appivoiser leurs territoires. Ces changements lents sont visibles dans les différents et nombreux sites archéologiques. Ces traces laissés par les sociétés «protoberbères» sont-elles identifiables et nous renseignent-elles sur leurs principales activités ? Les objets lithiques, les structures mégalithiques et les représentations rupestres donnent les premières réponses sur une société mieux organisée et structurée. Nous tacherons lors de notre communication vous éclairer sur le monde amazigh ancien et la contribution de celui-ci dans la diffusion de sa culture sur un grand territoire.

## Paradoxes d'Afrique, Imazighen entre orientalisme et ethnographie.

Mustapha EL QADERY

S'interroger sur la participation des Imazighen et leur apport à l'histoire de l'humanité, c'est aussi s'interroger sur nos sources de connaissances sur Imazighen, afin de déterminer de quels Imazighen Parle-t-on. Il s'agit pour certains des Barbar, pour d'autres il s'agit des Berbères. Et à l'examen des contenus de l'un et de l'autre, on pourrait avancer de nombreuses hypothèses sur les contenus spécifiques de chaque appellation et de ses sens multiples porteurs de sens et de contenus souvent confus. Les principales sources de connaissances modernes sur l'Afrique du Nord, devenue pour certains, le Maghreb arabe, sont les écoles de recherches nées avec la colonisation et développées aux lendemains des indépendances dans un contexte idéologique très marqué par l'idée «arabo-islamique» comme valeur positive. Pourtant, l'orientalisme était né dans cette idée et s'est spécialisé dans ce domaine d'étude et en fait l'éloge, face aux ethnographies qui se sont spécialisées dans les études berbères, domaine considéré comme celui de l'oralité. L'objectif de notre communication est de démontrer que ce découpage d'ordre colonial, ne correspond pas à l'histoire. Les producteurs du savoir, qu'il soit manuscrit ou oral sont deux catégories sociales, certes, mais toutes autochtones. Et c'est une gymnastique de l'esprit que de considérer l'écrit comme caractéristique des «Arabes» et l'oralité comme caractéristique des «Berbères», puisque le métier du savoir est une fonction qui nécessite une formation et un itinéraire professionnel, dont Ibn Khaldoun expliquait en son temps, les tenants et les aboutissants. A travers certains exemples et des mises au point sémantiques sur l'héritage colonial dans le domaine du savoir, nous allons essayer de démontrer que le découpage colonial, qui est toujours en

vigueur dans les sciences sociales aujourd'hui est une simple construction dont la déconstruction va participer à la clarification des idées, des connaissances et des paradigmes. De nombreux malentendus continuent à miner le débat sur Imazighen, leur prétendue «spécificité» et «particularisme» alors qu'ils ont constitué, à travers l'histoire, et continuent encore, la norme sociale, culturelle et politique.

L'apport culturel de la culture amazighe au  
patrimoine de l'humanité  
(Quelques repères)

Chems Eddine CHITOUR

Il peut sembler être une gageure que de parler de la culture amazighe tant les matériaux sont dispersés et les études rares. Et pourtant, pendant que l'Europe -exception faite de Rome et de la Grèce- était encore plongée dans les ténèbres de l'inculture, en Afrique et plus précisément au Maghreb actuel des nations avec les attributs des Etats, Massinissa battait monnaie, ont vu naître des hommes illustres qui ont permis le rayonnement d'une culture authentique qui a beaucoup emprunté aux cultures des occupants de passage. Apulée et saint Augustin s'exprimaient en latin mais pensaient en amazigh. Plus tard avec la venue de l'Islam, les érudits écrivaient dans la langue liturgique qu'était l'arabe. Bien plus tard encore et à la période coloniale ce fut le français avec pour certains notamment le poètes une expression linguistique purement amazigh. La diversité des expressions des hommes de culture et de lettre dépasse, on l'aura compris, le cadre étroit de la géographie de Etats. Il ne se sera pas possible d'être exhaustif tant la variété des écrits est importante et tant aussi, de nombreux écrits ne furent pas sauvés de l'oubli. Nous tenterons de rapporter quelques faits qui font l'unanimité concernant cette culture amazighe qui n'est le monopole de personne mais qui devrait être, de notre point de vue, la préoccupation de tous. Une culture assumée revendiquée est le plus sûr moyen de lutter contre l'errance identitaire

## L'apport des écrivains africains à la pensée chrétienne

Sabah FERDI

Une littérature latino chrétienne d'Afrique écrite par des maghrébins anciens, issus des sociétés libyco berbères, est née dès la fin du IIème siècle après J.C. Ses représentants sont assez nombreux et sont considérés comme des écrivains de talent et de valeur, tels Minucius Felix de Tebessa, Lactance de Khenchela, Optat de Mila, Augustin d'Hippone ou Emeritus de Caesarea. Ces auteurs ont vécu, écrit et pensé en Afrique parmi et pour des africains. Ils ont raconté, loué, combattu, défendu, enseigné ce qu'ils voyaient autour d'eux. Tous ont laissé dans leurs œuvres l'empreinte de fortes individualités et un aspect original de la production littéraire latino chrétienne.

## Bref aperçu sur l'apport des berbères à la pensée universelle dans le bassin méditerranéen

Abdenour ABDESSELAM

« *Nous sommes Hommes et rien de ce qui est humain ne nous est étranger* ». Cette célèbre déclaration de l'éminent penseur berbère d'expression latine Térencia est l'explication canonique qui poursuit d'elle-même le sens de ce qu'est la vision universelle de la pensée humaine. Elle se veut un témoignage et une détermination de l'esprit berbère à s'inscrire dans la mouvance globale des idées sur le vaste territoire de l'Afrique du Nord. Elle nous éclaire sur une tradition séculaire des berbères qui se nourrissait déjà à la culture de la rencontre avec les autres cherchant non pas en quoi ils diffèrent avec les autres mais plutôt où peuvent-ils se retrouver. Cette culture de la rencontre et de la connaissance réciproque est une caractéristique particulière qui a jalonné l'histoire intellectuelle, spirituelle et politique du bassin méditerranéen. Pour ce qui concerne l'Algérie en particulier, considérée dans l'espace Nord Africain des différentes époques, ces rapports et échanges mutuels sont une clarification de l'histoire qui a fait dire à Tahar Djaout que : « L'Algérie n'a pas été tout au long de l'histoire un simple réceptacle où des cultures et des styles exogènes se succèdent ou se détruisent... C'est une terre d'accueil, d'osmose et de transfiguration. » Aujourd'hui, cette tradition séculaire de « l'assortiment » des idées est devenue une préoccupation saillante et majeure autour de laquelle une forte activité s'articule de part le monde. A cela et en cela, la transfiguration, portée par des mouvements humains d'entre les deux rives de la région, montre bien que des auteurs/ acteurs berbères ont contribué dans différents domaines à renforcer cette heureuse contiguïté entre les peuples d'où a émergé la pensée pan humaine, du moins dans l'espace méditerranéen, qui ne cesse de s'élargir encore aujourd'hui.

L'apport d'une contribution méconnue du monde  
amazigh à l'architecture mondiale :  
Les grands mausolées d'Afrique du Nord

Jean-Pierre LAPORTE

En se focalisant sur les régions soumises à partir de 429, aux Vandales puis aux Byzantins, qui conservèrent certes pour l'essentiel des formes architecturales gréco-romaines, on oublie souvent que la majeure partie de la partie occidentale de l'Afrique du Nord échappait à toute domination étrangère. L'examen de quelques grands mausolées tardifs montre la résurgence à des dates souvent indéterminées mais tardives (après l'époque romaine et avant l'arrivée de l'Islam) de formes libyques très anciennes, à côté de monuments d'aspect encore bien romain. Tous les cas de figure sont représentés, depuis le mausolée «romain» de la Ghorfa des Ouled Selama, à la tombe de type protohistorique (Gour), en passant par le mausolée apparemment «romain» mais comportant des dispositifs libyques (Blad Guitoun), ou la Tighremt d'Abalessa (il est vrai beaucoup plus au sud, dans une région qui n'a jamais été occupée par Rome). Dans cet éventail, les djedar de la région de Tiaret représentent en fait une synthèse tout à fait originale entre la tradition libyque la plus pure et des méthodes romaines encore bien vivantes chez leurs constructeurs. Ils montrent, à côté de persistances romaines, des résurgences libyques évidentes dans des régions pourtant anciennement romanisées, un peu comme si la partie romanisée de la population se «libycisait», tandis que la partie restée libyque se «romanisait», en même temps qu'elle se convertissait au christianisme. Tout au contraire de la «tradition» historiographique du siècle dernier, qui en faisait un ensemble monolithique et figé dans une tradition empesée et immuable, ces différentes formes de fusion des cultures permettent de souligner à la fois la diversité et la vitalité du monde libyque tardif.

## Ecrire et dire chez les Amazighs

Ali SAYAD

L'écriture porte en elle la marque tragique de la ténacité de l'homme de durer en transmettant après lui la trace de son passage. La pierre, les tablettes d'argile, la cire, le tissu végétal, les rouleaux de papyrus, la peau et l'omoplate d'animaux... en étaient les supports, en sont les premiers témoins. Quand l'*agourram* (le prêtre) inventa l'écriture libyque, la parole a été le seul outil de communication de l'Amazigh qui, pourtant, a été le premier ou l'un des premiers à posséder une écriture alphabétique. Exceptés des inscriptions magico-religieuses ou des amulettes pour se garantir, de courts messages sur des roches, il n'a pas éprouvé le besoin de produire une littérature dans sa langue et dans son écriture. Lorsque l'Africain écrit sa *tamussni* et dialogue dans le concert des cultures, apporte sa vision du monde, il communique avec l'extérieur toujours avec et dans la langue des autres, *s tinna n at tmura* (le punique, le grec, le latin, l'arabe ou le français). Il reste profondément lui-même et maintient son identité. Même quand il se voit obligé d'épouser la civilisation de l'autre, il le fait pour adoucir celui-ci dans sa violence, (*afus ur tezmire ad tyééév, suden-it*), car tout est dans l'art et la diplomatie. L'amazigh se plaçant dans le doute, à la faveur de discussions parallèles ne cherche pas à comprendre les résultats et leur accueil, mais au contraire de (re)voir avec le recul nécessaire, de ne pas être captivé. Qui dit captiver entend devenir captif, prisonnier des mots. Aux textes littéraires écrits, l'Amazigh leur préfère la production d'une littérature orale en prose ou en vers, exprimée dans une langue différente de celle pratiquée au quotidien, comprise par les seuls initiés. Etymologiquement oracles et orateurs se rattachent au verbe latin *arare*, « prononcer une parole importante », de caractère religieux ou juridique. N'ayant pas une connaissance définie de la

durée et ne possédant qu'une mémoire orale du passé, les sociétés antiques vivaient avec angoisse dans le présent et exprimaient une préoccupation permanente d'interpréter les signes pour une lecture de l'avenir. La force de la parole et la vigueur de la mémoire y assuraient la transmission de la culture. La langue amazighe et sa littérature restent orales, un discours de l'entre-soi, limité au domaine de l'interconnaissance pour se protéger du danger extérieur et préserver son indépendance, même si pour cela ses locuteurs doivent sacrifier les richesses des cités, plaines et vallées pour se réfugier dans le dénuement des montagnes et l'aridité du désert. Les ethnies se confondent plus intimement à la nature qui les entoure, alors que les sociétés alphabétisées s'en séparent. Plus les individus se font « lettrés », plus ils cherchent à se démembrer du milieu où ils vivent. Différentes régions du monde sont concernées aujourd'hui par la mondialisation et l'économie de marché et tout le processus socioculturel précipité. M. Mammeri, a pris conscience de « la mort absurde » des cultures et des langues quand de fausses allégations discriminatoires, retiraient aux autres langues toute les droits rattachés à la dignité. *« C'étaient les autres qui nous jugeaient alors qu'on était le sujet et la matière. Pour les autres notre présence était transitoire, ludique, secondaire et exotique. On n'a jamais été les véritables sujets des problèmes posés »*

## Mots et choses berbères

Mohand Akli HADDADOU

On a pris l'habitude, quand on parle de berbère, de dresser d'importantes listes d'emprunts que cette langue aurait faits aux autres langues avec lesquelles elle était en contact. S'il est vrai que le berbère a effectivement emprunté aux autres langues (c'est le cas de toutes les langues naturelles) il n'a pas moins prêté aux autres langues, dans l'antiquité comme aujourd'hui. Après une revue critique des emprunts latins et puniques en berbère, nous envisageons les emprunts faits par ces langues et par d'autres langues au berbère. si l'emprunt est une donnée fondamentale des langues, il ne doit pas être pris comme prétexte pour minorer des langues.

## Apports des Amazighes en linguistique et en littérature

Moussa IMARAZENE

L'histoire des Berbères et de la Berbérie a toujours été marquée par la présence étrangère à travers les conquêtes et invasions venant de l'Est et du Nord au point où cette même histoire semble s'y résumer à : «L'histoire du Maghreb n'est souvent, pour les auteurs que l'histoire des dominations étrangères. Elle n'est que succession des maîtres d'un moment». En conséquence, ce pays a servi de centre de brassages culturels, civilisationnels et linguistiques comme en témoignent certains rituels et pratiques religieuses encore pratiqués en Kabylie ou encore les nombreux emprunts linguistiques au phéniciens, au latin, au turque, à l'arabe et au français. Cela résulte principalement selon A. YOUSSEF du sens de l'hospitalité et de la générosité qui a marqué les Berbères « Les Maghrébins ont toujours eut l'air de placer l'hospitalité au dessus de bien considérations, au point de sembler s'être efforcé de s'adresser à chaque nouvel arrivant dans leurs contrées dans sa propre langue... la Berbérie a dû payer cette hospitalité au prix de son propre épanouissement socioculturel ». Mais il faut ajouter à cela, contrairement au cas des Berbères, le statut prestigieux du puissant vainqueur dominant dont bénéficiait le conquérant, ce qu'il représentait et ce qu'il incarnait comme langue, culture, civilisation et autre. Ces éléments jouaient, souvent, en faveur de ce qui venait de l'extérieur tout en mettant en péril ce qui représentait l'identité même des Berbères (langue et culture). Malgré cela, le berbère a pu se maintenir et surmonter les épreuves contribuant ainsi à former la langue maghrébine, la culture et la civilisation musulmane maghrébines. Le présent travail portera, ainsi, sur l'apport des Amazighes sur les plans linguistique et littéraire.

## La place de la Kabylie dans les courants de pensée du XIXe siècle

Younes ADLI

A travers l'étude de certaines publications et corpus oraux du XIXe siècle, la communication ambitionne de replacer la région de Kabylie dans le débat d'idées et la confrontation de pensées qui allaient façonner le monde du XXe siècle. Au cours de ce siècle important, les rivalités entre les courants capitaliste, socialiste, communiste et anarchiste, pour la défense de leurs projets de société, étaient principalement articulées autour des questions de l'Etat, de la propriété et de la religion. C'est notamment à travers ces trois axes que la pensée kabyle a intéressé de grands penseurs de l'époque (Kowalewski, Karl Marx et Rosa Luxembourg, en particulier), au point où ceux-ci s'en étaient beaucoup inspirés.

Civilisation amazighe/ civilisation mondiale.  
Apports, complémentarité ou intégration

Said CHEMAKH

La problématique sur laquelle je vais axer mon intervention est la suivante : Il y a une civilisation amazighe, c'est un fait ; certains le nient ? Pour quelles visées idéologiques ? La place de cette civilisation parmi ce qu'on peut appeler la civilisation humaine ou mondiale, c'est quoi ? Est-ce des apports ? De quels types ? Est-elle complémentaire des autres civilisations ? Pourquoi ? Est-ce qu'elle ne fait pas partie intégrante d'une civilisation mondiale/humaine tout court ?

## Amazighs et universalistes malgré tout

Mouloud LOUNAOUCI

L'histoire appartient aux vainqueurs. Peuple plutôt pacifique, l'Amazigh n'a paradoxalement pas tiré profit de la position géographique stratégiquement incomparable de son pays. C'est précisément cette qualité qui lui a valu le qualificatif de terre de conquête. Jamais depuis le premier millénaire avant JC, le peuple amazigh n'a eu de répit. Il a eu, depuis, à faire face aux nombreux conquérants. Difficile donc de fonder un Etat unitaire, reconnu comme tel, à même de revendiquer la production intellectuelle de ses citoyens et de se voir reconnaître sa participation à l'effort universel pour le développement de la communauté humaine. Pourtant, il nous est bien difficile de dresser une liste exhaustive des personnages qui ont contribué par leurs actions ou leurs écrits à rendre plus acceptable la condition humaine malgré les longues périodes de disette, d'épidémie et de guerre. Nous nous contenterons donc de citer, à titre d'exemples, des personnages connus et reconnus à travers les différentes périodes historiques. Il est vrai qu'ils n'ont pas eu la possibilité de s'exprimer et de rédiger dans leur langue. Il est vrai aussi que la langue du dominant s'impose aux dominés. Les choses n'ont d'ailleurs pas vraiment évoluées. Le fait de rédiger, aujourd'hui, en français ou en arabe ne fait pas de nous des Français ou des Arabes comme le fait de rédiger en phénicien ou en latin ne faisaient pas d'eux des Phéniciens ou des Romains. La langue n'est, dans ce cas, qu'un outil. Un instrument par lequel on s'implique dans la marche de la civilisation universelle. Shesneq, Massinissa, Séptime Sévère, Sait Augustin, Ibn khaldoun pour ne citer que ceux-là demeurent des penseurs amazighs dont on ne peut, aujourd'hui, nier la portée universelle.



# COMMUNICATIONS



**A**y atma, a yessetma, inebgawen n lħerma, azul fell-awen, ansuf yis-wen yer temlilit i wen-d-ihegga Usqamu Unnig n Timmuzya yef «Imaziyen deg usfukti n tħerma n umađal» ney s tefransist «L'apport des Amazighs à la civilisation universelle». Yenna-as umedyaz Ben Mohamed :

Muqley tamurt umaziy  
Yugurten walay udem-ik  
Nnesma-nni n wanda lliy  
Hulfay tcewweq s yisem-ik  
Tabrat-ik segmi tt-yriy  
Ferħey imi lliy d mmi-k

Le colloque d'aujourd'hui rentre dans le cadre du plan de charge du Haut Commissariat à l'Amazighité pour l'année 2008. C'est une rencontre qui abordera l'apport des Imazighens à la civilisation universelle. Il est vrai que la réhabilitation de l'amazighité de l'Algérie, qui est la mission principale du HCA, passe tout d'abord par la réhabilitation de son histoire plusieurs fois millénaire.

Parler en 2008 de l'apport des Amazighs à la civilisation universelle est à notre sens essentiel et très important. On ne peut, en effet, assumer notre identité sans assumer notre histoire et pour assumer notre histoire, il nous faut tout d'abord la connaître.

Tamazgha a été, dès les débuts de son histoire, une terre d'accueil à de multiples civilisations. Les apports ont été dans les deux sens. Ce qui nous concerne ici c'est l'apport des Amazighs à ces différentes civilisations. C'est ce qui va être abordé par les universitaires et chercheurs qui ont bien voulu répondre à notre sollicitation, qu'ils en soient remerciés. Je ne vais pas m'attarder sur les détails de la programmation. M. Bilek va sûrement l'aborder dans sa présentation de la problématique du colloque. La question nodale est de savoir si l'Amazighité a été dans ou en dehors de l'Histoire. Puis bien sûr de projeter la place qui lui est due dans son pays.

Mon vœu le plus cher est que ce colloque soit un véritable cadre d'expression libre et de débats fructueux pour dépoussiérer un tant soit peu une page de notre histoire plusieurs fois millénaire. Il me plait de terminer avec cette citation de Dda Lmulud qui disait : « Je suis né dans un canton écarté de haute montagne, d'une vieille race qui depuis des millénaires n'a pas cessé d'être là, avec les uns avec les autres... qui, sous le soleil ou la neige, à travers les sables ou les vieilles cités du tell a dérouter sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'histoire de diverses façon à rendre plus humaine la vie des hommes. »

## PROBLEMATIQUE

*Hamid BILEK*

*«Puisque l'autre hésitait à me reconnaître, il ne restait qu'une solution : me faire connaître».*

*Frantz Fanon*

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, l'Afrique du Nord a toujours été le terroir des Amazighs. Leur histoire est étroitement liée à celle des différents occupants qui se sont succédé sur leur terre. Cette histoire faite de périodes de guerre comme de paix, a brassé dans son giron les différents apports de part et d'autre qui ont permis, certainement, au monde d'évoluer. Dans les temps passés, les guerres et les invasions étaient les moyens qui favorisaient les contacts avec l'étranger, l'extérieur, qui engendrent des apports multiples à des degrés différents entre les peuples. Ces derniers temps, d'autres moyens, comme les moyens de communication et de l'audiovisuel, encouragent ces inter-influences et ces accès qui réduisent le monde à l'échelle d'un village où tout se sait, s'entend et s'apprend en un temps record.

Il est clair que l'histoire est faite de conquêtes, de mélange de peuples, d'apports de tous genres, en langue, en religion, en

technique et en création... Tout contact interculturel, aussi infime soit-il, construit des entremêlements à travers lesquelles vont et viennent les influences culturelles, artistiques, linguistiques, technologiques, littéraires... Aucun peuple, aussi grand ou puissant soit-il, n'a construit seul sa propre histoire et sa propre destinée. Concernant le monde amazigh qui s'étend donc à toute l'échelle de l'Afrique du nord, Il est subséquemment incontestable que les relations et les contacts se concentrent essentiellement, aux alentours du bassin méditerranéen.

L'histoire intellectuelle, spirituelle et politique de cette région provient de la culture de la rencontre, d'échanges et de contacts. Elle est issue et fait parti de ce monde méditerranéen dont les caractères propres et la civilisation spécifique ont pris corps et forme plusieurs siècles avant J.C. Elle est « antique », baignant dans la coexistence avec les peuples égyptiens, phéniciens, grecs et romain, peuples desquels elle reçut beaucoup et auxquelles elle apporta les produits de ses efforts et de son génie propre ; elle vit venir des peuples d'Orient ; Arabe, Syriens, Persans, peuples qui lui apportèrent des éléments de culture et une religion auxquelles elle donna le cachet de sa personnalité et qu'elle aida dans sa propagation ; et enfin dans la colonisation même, elle assimila les éléments les plus valables de la modernité toute en contribuant à sa manière dans les différents domaine culturel, littéraire et artistique.

Les apports sont, donc, réciproques, même si le monde amazigh a beaucoup diversifié la réception des apports à l'image de la diversité des occupants ; il a aussi donné et contribué, à sa manière, en donnant aux autres ce qu'il a de savant dans son génie. Cet apport, qui n'est pas négligeable, mérite certainement d'être cité pour qu'il soit connu et reconnu comme contribution dans l'évolution de la civilisation universelle. Au contraire de la vision,

qui en faisait des amazighs un ensemble figé dans une tradition immuable, ces différentes formes de contact et de fusion des cultures montrent à la fois la diversité et la vitalité de cette région centrale du monde.

L'inactivité ne semble pas être une caractéristique des Amazighs et cela depuis les temps les plus lointains. Ils ont, par leurs apports, participé à la pérennité des civilisations. Que serait devenue la princesse Phénicienne si les Amazighs avaient refusé de l'accueillir ? Que serait Rome sans l'appui de Massinissa pour battre les Carthaginois ? Que serait le christianisme sans l'apport de Saint Augustin ? Comment l'Islam aurait-il progressé sans Tareq Ibn Ziad ou des Almohades ? Que serait le rôle des intellectuels, sans Ibn Adjarrum, sans Ibn Khaldûn ? Tous ces questionnements et tant d'autres méritent d'être posés.

Pour ce faire, quatre axes thématiques sont proposés à l'occasion de cette rencontre. Ces axes peuvent s'inscrire dans une perspective pluridisciplinaire (préhistoire, histoire, anthropologie, sociologie, linguistique, art et littérature).

En premier lieu, il conviendra de cerner les conditions qui ont permis l'émergence et l'évolution des populations post-néolithiques porteuses de culture, de savoir faire et de modèle sédentaire que nous pouvons qualifier de «société organisée pour l'époque». Les contributions pourront s'attacher à nous faire comprendre la dimension que prenaient ces populations sur le territoire nord africain. De même, il serait pertinent d'appréhender et d'analyser les nombreux témoins confirmant les identités culturelles en construction, dont le rôle a été déterminant pour l'affirmation de la dimension amazighe. Pour cela, nous serons amenés à discuter sur l'Origine et l'évolution du monde amazigh. On sait que cette origine a suscité et suscite encore beaucoup de débats. Différentes théories et légendes circulent sur ce sujet. Mais

les avancées scientifiques sont considérables ; de plus en plus de découvertes archéologiques et anthropologiques nous proposent d'autres lectures et visions qui nous éclairent d'avantage sur l'origine et la provenance du peuple Amazigh. A la lumière de ces découvertes, il semble que ce peuple pourrait être considéré comme la souche d'où se seraient détachés les rameaux humains qui ont habités de tout temps ces contrées des terres africaines.

Sans limite temporelle, le deuxième axe pourra par ailleurs être interrogé à travers la question de la Contribution amazighe à la pensée politique. Le débat intéressera les communautés politiques, intellectuelles ou confessionnelles. On s'attachera également à comprendre les pratiques, les démarches et la conception politique globale de ces populations.

Toujours sous la domination ou la protection, les amazighs n'ont pas, peut-être, su renforcer la notion de nation vu leur répugnance à admettre un pouvoir central. Et pourtant la notion exacte de la pensée démocratique qui constitue le socle d'une société moderne leur est reconnue.

Massinissa est le premier grand roi amazigh qui a su faire de Tamazgha un Etat en assurant aux siens les deux composantes de la stabilité et du sédentarisme et une vie économique prospère, en leur inculquant l'amour de la terre et de l'indépendance. Il démontra que Tamazgha pouvait rivaliser avec toutes les autres cultures et civilisations. Sa bravoure et sa force militaire ont certainement contribué à changer l'ordre politique de l'époque où les deux puissances Carthaginoise et Romaine étaient obligées de composer avec lui.

Toujours sur le plan politique, l'influence des grands empereurs romains natifs de Tamazgha mérite une mention spéciale qui démontre que cette terre est capable de donner de grands hommes d'Etat. Nous citerons pour exemple Sévère

Alexandre qui a eu le mérite de créer les bourses d'étude pour les enfants pauvres. Son fils Caracala donnait la citoyenneté romaine à tous les hommes libres. L'Edit de Caracala reste une grande leçon d'histoire politique. On a cru voir dans ce geste la générosité de Rome alors que Caracala a voulu faire échapper ses compatriotes amazighs de la domination romaine.

Le troisième axe prolonge le précédent. Connaître la Contribution amazighe à la pensée philosophique est une question d'actualité qui traverse notre société présente. Parler de Saint Augustin ou d'Ibn Khaldûn nous place directement dans l'actualité. Comprendre notre société pour répondre à ses angoisses est constructif.

L'œuvre Khaldunienne, par exemple, est grandiose. Au-delà d'une relation des faits ou d'analyse d'une époque dont la pertinence et l'intérêt se confirment, Ibn Khaldûn fonde véritablement une méthode. Il a tracé des voix dont la réflexion contemporaine ne cesse de découvrir la fécondité. Il dessine les contours de tout ce qui devient aujourd'hui les sciences humaines. Son esprit rationnel, critique et réaliste lui donne place dans tout ce qui est universel, en s'ouvrant à toutes les disciplines et connaissances.

Enfin, et comme quatrième axe, un regard réflexif pourra être porté sur la Contribution amazighe aux arts, à la littérature et à la culture. Les hommes qui ont participé à ce mouvement culturel sont les promoteurs de la culture tamazight. On s'attachera ici à voir la place qu'ils tiennent aujourd'hui dans les discours et les conceptions.

Juba II, roi de Maurétanie, fut un des grands cerveaux de Tamazgha. On ne possède que quelques fragments rapportés par

d'autres auteurs de ses nombreux ouvrages. Il fût un souverain érudit, très célèbre dans tout le monde antique par ses découvertes et ses penchants artistiques et scientifiques. Adeptes de la culture grecque et romaine, il n'a pas pour autant nier la sienne dont il glorifia les mythes et le passé valeureux de ses hommes qu'il porta à la connaissance du monde.

APULEE de Madaure : son nom est inscrit avec des lettres de noblesses en étant l'auteur d'une œuvre considérable dans les différentes sciences, comme la médecine et l'astronomie. La philosophie l'art, la musique et la littérature sont aussi ses domaines de prédilection. Son œuvre maîtresse est sans doute « *Les métamorphoses ou l'âne d'or* » qui donne à l'histoire de la littérature de langue latine son premier roman en prose<sup>1</sup>.

Toujours sur le plan de la pensée culturelle et littéraire, l'amazigh joua un rôle important, ses contes, ses fables, ses chants, étonnent par leur vérité et par le sens de la vie. Souvent, il frappe ce qu'il reçoit du dehors de la marque de son tempérament fougueux, intuitif et rationnel. L'exemple du serment est marquant. Il est la base intangible de l'édifice social amazigh d'une solidarité à toute épreuve. Le serment est plus fort que toutes les lois, que toutes les coutumes, que toutes les croyances.

Dans le domaine de l'art et de l'architecture, l'Amazigh a apporté une pensée et une facture qui ont marqué les différentes périodes.

L'art amazigh a imprégné les grands monuments hispano-mauresques et l'art arabe pendant des siècles avec les grandes dynasties amazighes.

---

<sup>1</sup>M.A. Haddadou, *les Berbères célèbres*, BERTI EDITION P. 127.

Les Almoravides construisent à Fez la mosquée de Kairouan qui est devenue le grand centre intellectuel du Maghreb. Les Almohades ont marqué l'architecture avec la réalisation des trois grandes tours. La Koutoubia à Marakech, la tour Hassan à Rabat et la Giralda à Séville, sont les témoins des grandes réussites en architecture où se marient la rigidité solennelle de l'Amazigh, la fantaisie arabe et l'art décoratif du persan. Cette merveilleuse réussite du XII<sup>ème</sup> siècle continue d'inspirer aujourd'hui tous les bâtisseurs de mosquées au Maghreb<sup>2</sup>.

L'échantillon cité comme exemple de contribution, démontre à plus d'un titre l'importance de cette problématique. Lorsque nous constatons combien de traces s'étaient effacées, combien de souvenir s'étaient perdus, notre esprit et notre conscience sont dans leur droit de nous interpeller pour essayer de sauver et de rassembler ce qui reste de cette mémoire fragilisée et décimé par le cours de l'histoire, par l'homme et son environnement. Et chaque génération se doit d'apporter à l'histoire sa contribution en signification, en clarté idéologique, autant qu'en connaissance des faits et événements.<sup>3</sup> L'effort des chercheurs apportera certainement une contribution quantitative et qualitative par l'élaboration de concepts nouveaux appropriés aux nouvelles attributions pour la connaissance de l'histoire universelle.

L'ensemble de tous ces questionnements expliquent l'étape que nous traversons où, il s'agit non seulement de construire notre mémoire et notre identité sur des bases supposées acquises, mais de reconstruire, de repenser et de renouveler contenant et contenu. Dans ce contexte si difficile, chaque courant de pensée cherche à faire attester le passé en sa faveur et l'intolérance, l'exclusivisme

---

<sup>2</sup> Eugene Guernier, *L'Apport de la l'Afrique à la pensée Humaine*, Paris, Payot, P 151.

<sup>3</sup> Djender; *Introduction à l'histoire de l'Algérie*, Enag Editions, 2006, P 08.

régneront en maître si l'histoire vraie et globale n'est pas utilisée comme référence supérieure. De deux choses l'une : ou de verser dans le fanatisme et la contrainte, ou de découvrir qu'il est temps d'être soi-même, telle qu'on a été tissé par la profondeur de plus de trois millénaires d'histoire.

Le plus important, et c'est le but de ce colloque, est de se préparer à une vision nouvelle de connaissance et de reconnaissance d'apports et de contributions fournis et reçus de part et d'autre. Et ce n'est que comme cela que l'Algérie peut se réconcilier avec son histoire dans son unité puisée aux sources lointaines et récentes de son existence.

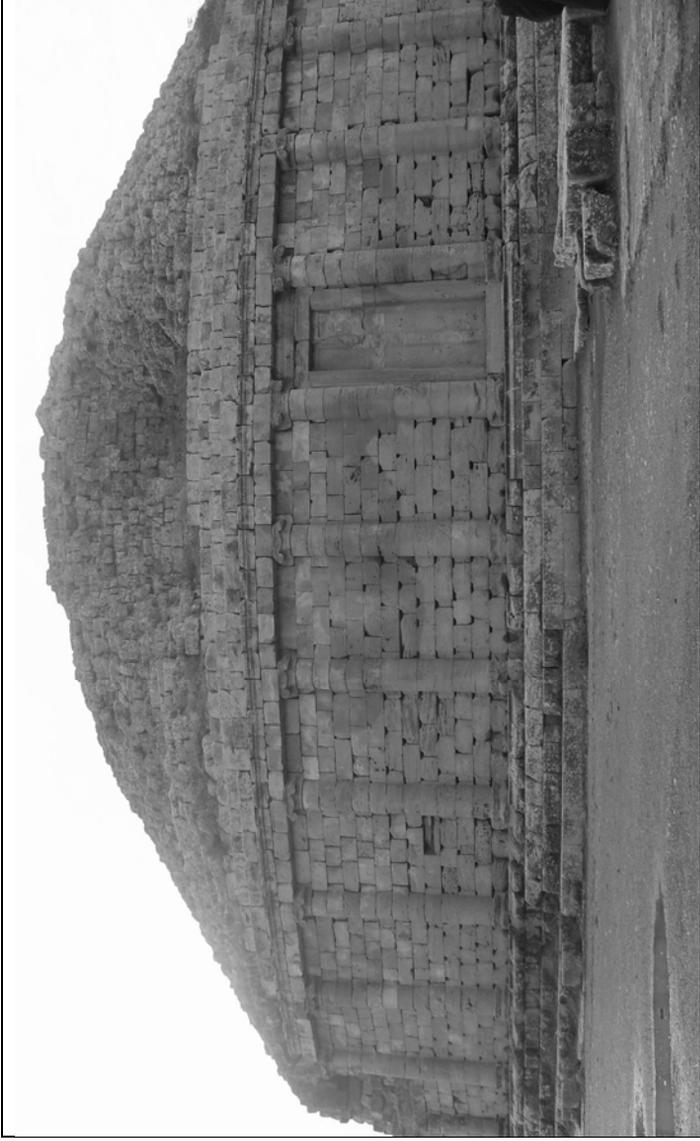
Les amazighs ont certainement contribué dans différents domaines à renforcer ces heureuses corrélations entre les peuples pour favoriser et encourager l'essor de la pensée humaine. Quelques faits font l'unanimité concernant cet apport amazigh, qui n'est le monopole de personne, et qui doit être la préoccupation de tous car une histoire connue, assumée et revendiquée est le procédé le plus sûr pour lutter contre l'aventurisme et l'errance identitaire.

Ce colloque qui s'ouvrira nous donne l'occasion de nous voir, de nous écouter, de nous entendre et surtout de nous comprendre. Les travaux dans ce sens contribueront et faciliteront les rapprochements entre les peuples dans leur diversité. Cette introspection socioculturelle, politique et philosophique pour laquelle nous sommes conviés, peut nous aider à nous situer dans ce monde en étant nous mêmes tout en portant aux yeux et à la conscience de l'autre que ce monde n'est pas construit en un jour et que la civilisation, le progrès, la connaissance n'est pas l'apanage de l'un au détriment de l'autre mais plutôt l'effort et le concours de tout un chacun.

Je veux terminer en reprenant le souhait de Mohamed Chafiq émis lors de son intervention au colloque organisé à l'institut Européen de la Méditerranée<sup>4</sup> : *«...A tous les peuples méditerranéens, nos partenaires culturels de tous les temps historiques connus, nous offrons notre collaboration pour l'accomplissement, en commun, d'une longue et lourde tâche, celle de combattre méthodiquement l'ignorance et le faux savoir. Ce sont ces deux fléaux de l'esprit humain qui empoisonnent les relations interethniques, intercommunautaires et internationales. La culture méditerranéenne dont nous sommes tous imprégnés, et à laquelle chacun de nos peuples a apporté sa pierre, ou pour le moins mis sa touche, se doit de ne pas abandonner son rôle dans le travail d'humanisation qu'elle a initié il y a des milliers d'années...»*. Soyez remerciés d'avance de votre participation à un aussi précieux dessein.

---

<sup>4</sup> «Les amazighs et leur contribution à l'élaboration des cultures méditerranéennes». Communication disponible sur [www.francopolis.net](http://www.francopolis.net).



Tombeau dit de la chrétienne, Tipaza

## ACTIVITES DES POPULATIONS NORD AFRICAINES A LA FIN DES TEMPS PREHISTORIQUES

*Iddir AMARA*

**R**ésumé : Les activités des populations nord africaines à la fin des temps préhistoriques étaient principalement pastorales. Les lieux recensés démontrent que les différentes communautés, venues en transhumance, ont fait émerger un pôle social, économique et culturel autour des massifs, des oueds et des lagunes. Notre approche tente de rendre lisible le vécu de ces sociétés.

Ces communautés étaient bâtisseuses, comme le témoigne les nombreuses structures mégalithiques (habitats et funéraires). Elles vivaient aussi de la chasse, comme cela est visible sur les nombreux panneaux d'art rupestre.

Les objets lithiques, les structures mégalithiques et les représentations rupestres donnent les premières réponses sur ces sociétés « premières » (*Imenza*). Nous tacherons lors de notre communication vous éclairer sur ces « *Imenza* » et leur contribution dans la diffusion de leur culture sur un grand territoire.

**Mots clés :** Activités, amazigh, structures mégalithiques, temps préhistoriques, *tifinagh*.

**Introduction :** L'ancienneté des populations nord africaines est affirmée par les études anthropologiques et linguistiques. Que connaissons-nous des activités de ces populations « berbères » ? Les rares fouilles archéologiques restent l'unique source d'information. Depuis la moitié du XIXe siècle, quelques monuments funéraires parmi les milliers que compte le Maghreb ont été fouillés (de nombreux autres ont été détruit par les chercheurs de trésors). Ces constructions restent l'indice incontestable d'une présence de groupes socialisés, organisés et structurés. L'art rupestre est un autre indice riche en information. Les nombreuses figurations atlasiques et sahariennes sont le reflet de ces sociétés anciennes. Elles ont vécu dans un environnement peu clément. Elles découvrent l'abondance durant le « Grand humide », mais subissent aussi la dureté du climat durant la phase aride.

### **La situation climatique durant l'Holocène**

*Le Grand humide :* La phase climatique dite « le Grand humide » a commencée vers le huitième millénaire av. J.-C.. Des groupes humains investissent les zones atlasiques (Aïn Naga vers 6000 bc) et réoccupent le Sahara (Sites Tagalagal, Adrar Bous et Ti-n-Torha vers 7400 bc, Amekni vers 7000 bc). Les différents sites laissent apparaître une culture néolithique avec ou sans céramique. Ces hommes nomades/chasseurs parcourent les grandes étendues arides d'Est en Ouest et du Sud vers le Nord. L'activité agricole paraît aléatoire dans un environnement qui connaît la sécheresse.

La céramique découverte sur certains sites montre des caractéristiques homogènes à fond rond et simple, parfois avec des décors imprimés (*wavy line*) ou des impressions. L'industrie lithique montre un maintien de la tradition épipaléolithique (outils sur lamelles ou sur éclats) capsienne, au Maghreb et saharo-soudanaise dans le Sahara. Aux côtés de ces outils anciens apparaissent de nouveaux objets taillés sur les deux faces et des haches polis (néolithique).

*Phase aride* : Au « Grand humide » succède une phase très aride, vers 5500 av. J.-C. Ces crises climatiques favorisent la fixation des populations dans des zones plus clémentes comme les Capsiens dans le Maghreb oriental.

Ces populations capsiennes s'établissent sur les Hautes plaines algériennes, le constantinois et l'Atlas saharien (Sud tunisien et la Cyrénaïque). Les dates les plus anciennes des habitats capsiens remontent au huitième millénaire av. J.-C. et durent jusqu'au cinquième millénaire av. J.-C.. Cette prédisposition capsienne favorisera le remplacement lent de la population Ibéromaurusienne par les Protoméditerranéens conséquence d'une évolution *in situ* du type Mechta el-Arbi.

Cette population capsienne se reconnaît à travers son outillage lithique fait sur lame et lamelle (cf. Roubet, 1979) et par l'usage abandon des microlithes géométriques finement taillés. Elle vivait de la chasse, de la pêche, du ramassage des escargots et occupait les nombreux abris sous roche atlasiques. Le territoire lagunaire a favorisé son implantation dans ces régions du Maghreb riche en gibier (découverte de nombreux restes osseux d'antilopes bubales dans les sites d'habitat).

Vers le sixième millénaire apparaissent les premières céramiques dans des sites capsiens (5500 à Aïn Naga près de

Djelfa, 4600 à la Grotte Capéletti dans l'Aurès). La domestication des animaux (bovinés et ovicaprinés) se généralise au Maghreb et au Sahara. On parlera alors d'un Néolithique « de tradition capsienne » pour le Maghreb.

*Humide Néolithique*: Ce Néolithique -4500 – 2500 av. J. – C. coïncide avec la fin de la phase aride. Le Grand aride mi-holocène (4500 bc) prend fin et la phase de « l'Humide Néolithique » lui succède. Cette période climatique clémente favorise le développement de prairies et de steppe subdésertique. Ces territoires seront habités par des populations intégrés dans une culture néolithique. Leur économie sera marquée par une intense activité pastorale.

*Une autre Phase aride*: Vers 2500 av. J.-C. un nouvel épisode climatique, cette fois aride, succède à « l'Humide Néolithique ». Le couvert végétal se réduit à cause de ce changement climatique. Ceci aurait eu des conséquences sur le comportement de l'homme. Les sites sont abandonnés, les lacs sont asséchés et les dunes actuelles envahissent le Sahara. La vie se concentre autour du massif du Hoggar qui alimente en source d'eau ces populations. Au Maghreb, le Néolithique de Tradition Capsienne se maintient. La diminution des points d'eau et des pâturages aura comme conséquence le bouleversement de la vie des pasteurs nomades.

La fin du Néolithique est, pour le monde maghrébin, marqué par les premiers contacts avec le monde méditerranéen.

*Une timide pulsation humide*: L'Afrique du Nord s'ouvre aux influences méditerranéennes. Cette période est marquée par une timide pulsation humide (vers le premier millénaire av. J.-C.) et par un changement dans le comportement de l'homme. Le paisible Chasseur / pasteur de bovinés et d'ovicaprinés partage son territoire avec le guerrier à pied ou à cheval. Il est probable que les

mêmes groupes ethniques se spécialisent dans le maintien de l'activité pastorale et de la défense du groupe par des hommes en arme (Voir Art rupestre).

Cette époque marque un tournant dans l'histoire de l'Afrique du Nord. Le Maghreb s'ouvre à la compétition maritime méditerranéenne et à ses conséquences. Les grands groupes mieux structurés sur les plans politique, économique et militaire (Phéniciens, Romains et Arabes) se distinguent par leur supériorité sur les populations paléoberbères. Ceci marque la fin d'une autonomie culturelle et celui « d'un âge d'or préhistorique » révolue.

## **Constructions funéraires, art rupestre et genre de vie des Paléoberbères**

### **Les constructions funéraires**

Les constructions funéraires occupent l'ensemble du territoire nord africain (Fig. 1). Elles se partagent en plusieurs groupes exprimant ainsi un certain régionalisme identitaire. Chacune de ces grandes régions offrent des structures au style propre.

*Dans le secteur Maghrebin* : Le Maghreb oriental a été depuis longtemps en relation avec le monde méditerranéen. D'importants échanges se développent entre la Péninsule italienne et l'Afrique du Nord. On découvre de part et d'autres, à travers la poterie<sup>5</sup> et les monuments funéraires<sup>6</sup>, des influences d'origine méditerranéenne subit par ces régions.

---

<sup>5</sup>. La céramique de l'Age du Bronze est présente dans le Sud de l'Italie, sur les îles et au Maghreb.

Le Maghreb occidental est favorisé par sa proximité avec la péninsule ibérique. Des échanges entre les deux régions, africaine au Sud et européenne au Nord, ont permis l'émergence d'une identité propre à la Méditerranée occidentale.

Ce vaste territoire est par ailleurs dédié en partie au mégalithisme. Ce mégalithisme funéraire a créé des *tumulus*, des bazinas et des chouchet. En nous appuyant sur des travaux de référence (Camps 1961), on pourrait considérer que ces trois structures fondamentales purent chronologiquement apparaître dans cet ordre. Cependant, ce sont les *tumulus* qui, en raison de leur étalement, n'émergent pas dans le paysage et furent de ce fait les moins biens signalés et restent les plus mal connus.

*Dolmen et hypogée*: Les dolmens et les hypogées (*haouanet*) sont spécifiques au Maghreb oriental. Ailleurs, ces dolmens « ont fusionné avec les bazinas... à degrés pour donner naissance aux dolmens sur socle, dolmens à manchon et même « chouchet » turriformes de l'Aurès » (Camps, 1959 : 53).

Les hypogées, sont creusées à flanc de rocher ou de falaise. Le nom usuel est « hanout » (pl. « haouanet ») qui signifie boutique. L'ensemble le plus significatif se trouve à Gastel (Tébessa, Algérie). *Choucha* (Fig. 2) : La Choucha<sup>7</sup> (pl. chouchet) présente une structure turriforme ayant une hauteur de 2.50 m à 3 m et un

---

<sup>6</sup>. Les Haouanet et les dolmens sont présents dans les régions algéro-tunisiennes, dans les îles et le Sud de l'Italie. Les haouanet sont creusées dans la roche. Elles ont une forme cubique. Les dolmens sont de petite taille. Ils occupent un vaste territoire. Ils sont implantés tout au long du littoral et parfois présent dans les hautes plaines comme dans le constantinois (nécropole de Roknia et de Bou Nouara).

<sup>7</sup>. Ces monuments ne peuvent contenir qu'un seul corps. Les relevés de M. Payen (pl. 47) montrent, dans les sépultures de *Bou Driecen* et de *Kharrouba*,

diamètre de 2 m à 7 m. L'unique chambre funéraire, souvent de forme rectangulaire, est couverte d'une grande dalle. Il existe une choucha à chambre funéraire circulaire comme au Sahara. Ce type a été identifié par L. Frobenius (1916 : fig. 24) à *Ichoukkan*. Ce site a été découvert et fouillé par A. Payen (1863). A ce propos il écrivait : « La curiosité me porta au pied du djebel Mahmel... pour reconnaître non loin des ruines de Thamugas une soixantaine de petites tours affaissées qui venaient d'être signalées au lieu dit *Chouchet er-Roumail* ». Les fouilles exécutées en 1859 par A. Payen (1863, pl. 47) désignent définitivement ces sépultures<sup>8</sup> par ce nom.

*Bazina* : La Bazina est la sépulture la plus répandue au Maghreb. Il s'agit d'une structure funéraire en pierres sèches. Le terme a été défini par A. Letourneux (1867 : 312) « monuments qui consistent en assises concentriques ou ellipsoïdales de pierres plus ou moins grosses, formant degrés. Le milieu de la dernière assise est rempli de pierraille et le centre en est le plus souvent marqué par trois pierres minces et longues, enfoncées verticalement en terre ... Le diamètre du plus grand axe varie en général de 9 à 10 m ». On peut facilement, sur un terrain rocailleux, l'assimiler à un *tumulus* ou bien ne pas la distinguer du paysage. A. Payen (1863 : 161) parlait déjà de cercles pavés de pierres qu'il rencontrait sous ses pas.

Dès le Néolithique, le Maghreb occidental connaît des échanges avec la civilisation cardiale et campaniforme du sud de la péninsule ibérique. Avec l'âge du Bronze, on voit apparaître sur les parois rocheuses des armes (hallebardes, poignards à rivet) gravées

---

des corps pliés dont les pieds touchent le crâne. Le mobilier funéraire pauvre a été retiré des tombes fouillées.

<sup>8</sup>. A. Letourneux (1867), puis St. Gsell (1929) et P. Pallary (1909) fixèrent définitivement la définition de la choucha.

du type d'El Argar. Ces figures du Haut Atlas témoignent d'un échange intense entre les deux rives (Chenorkian, 1988).

*Le Secteur présaharien et saharien* : Au Sud de l'Atlas s'étend un vaste territoire fait de roche et de sable. De nombreux oueds secs, signe d'un passé humide, le coupent. Cette vaste étendue offre des milliers de monuments funéraires de différents types. Le type dolmen est inexistant. La région semble développer des structures funéraires singulières. Les nombreux tumulus sont souvent prolongés par des bras, des antennes, des autels, des niches. Certains types sont connus pour leur forme très allongé.

Le Sahara offre de nombreux monuments funéraires où l'influence méditerranéenne s'atténue et les traits africains augmentent. L'assèchement de ce vaste territoire a poussé les populations dans les derniers points où la vie est possible. Ces points de vie maintiennent l'activité des populations qui entretiennent peu d'échanges avec les voisins. L'arrivée tardive du chameau va permettre de rompre cet isolement. Il devient le seul animal capable de traverser les grandes étendues désertes.

Les structures funéraires ou culturelles sont nombreuses et variées dans le Sahara. Leur étude est d'un grand intérêt pour la connaissance des pratiques et des rites funéraires des groupes culturels qui les ont édifiés. Nous citerons à titre d'exemple quelques types.

*Monument en croissant* : Ce type de monuments rapportés au Néolithique - puisqu'ils apparaissent dans le nord du Niger vers 3300 av. J. -C.- se rencontrent essentiellement dans l'Ahaggar méridional où ils couvrent un vaste territoire. Dans le cas présent, la construction est constituée de bras ouverts vers l'Est dont la longueur atteint 5 m ; la partie centrale soigneusement édifiée et

qui est renflée. L'inhumation se fait dans une chambre soigneusement aménagée dans laquelle repose un individu, en décubitus latéral droit fléchi selon un axe nord- sud, tête vers l'Est. *Plate-forme* : Cette forme, également d'âge néolithique appartient à une vaste famille car elle se rencontre un peu partout dans le Sahara, mais semble originaire de l'Ahaggar. La construction est de forme subcirculaire constituée d'une surface couverte par un amoncellement de pierres et ceinturée par un muret. Le corps repose sur le côté droit en attitude fléchie (position dite repliée) selon un axe nord- sud dans une fosse.

*Bazina* (Fig. 3) : Les bazinas sont les monuments les plus connus et les plus nombreux et couvrent tout le pays ; ce qui a fait dire à G. Camps que cette architecture serait la vraie sépulture berbère. Cette forme simple devient parfois complexe - bazina à degrés—qui elle même montre une évolution des annexes culturelles (rajout d'antennes, de niches à offrandes aboutissant à une chapelle). Au Sahara, ces constructions présentent des éléments culturels extérieurs encore plus complexes (multiplication d'aménagements frontaux) que nous avons pu observer près du village de Tarhenent (Atakor) et à Iglen (Abalessa).

*Tumulus à cratère* : Les tumulus à cratère sont des constructions fréquentes ici ou là au Sahara et se caractérisent par une dépression sommitale en forme de cuvette. Ils sont devenus importants avec les fouilles d'Iwelen qui ont permis de les mettre en relation avec un site d'habitat et un art rupestre rapporté à l'épisode des chars de la période libyco- berbère.

Le rapprochement entre les monuments funéraires et les représentations rupestres se complique avec un autre problème aussi irritant que pose le Néolithique de l'Ahaggar : à ce jour, on n'est pas parvenu à établir une quelconque relation entre les cultures matérielles et l'art rupestre. Une voie d'approche peut être

fournie par l'inventaire systématique des stations rupestres et des monuments funéraires ainsi que par l'étude des nombreux gisements archéologiques en relation avec les œuvres d'art.

L'exemple dans le Fadnoun ( Tassili des Ajjers ) où l'on connaît le nombre le plus important de monuments dits en trou de serrure ou à couloir et enclos seraient d'après les datations obtenues dans la partie nigérienne<sup>9</sup> de la Taffassasset l'œuvre de pasteurs figurés dans les peintures d'époque bovidienne du Tassili des Ajjers que les recherches doivent être essentiellement orientées.

*Art rupestre :* La découverte de l'art rupestre nécessite une classification et une analyse pour comprendre le comportement des auteurs de cet art. Il est présent sur l'ensemble du territoire maghrébin et du Sahara (Fig. 1). Il exprime différentes identités. Ces représentations sont majoritairement pastorales. L'animal le plus représenté est le bovin. Nous sommes donc en présence de populations pastorales qui nomadisent au grès des pâturages.

Nous avons aussi recensé la présence d'autres types de figures représentant la vie quotidienne dans les différents campements. A cela s'ajoute des figures à valeurs symboliques. Elles sont réalisées dans un style moins expressif et plus schématique.

---

<sup>9</sup>. Cette hypothèse est avancée par J.P. Maître (1966) qui écrit «une voie d'approche nous est peut être fournie par l'Adrar Tin – Terin et Teferit-tan-Elafer. Leurs parois en effet sont ornées de petites peintures rouges de bovidés, chevaux et tîfinagh, et, dans les deux cas, les foyers sont scellés d'une couche de fumier fossile recouverte de tessons de poterie et d'éclats de taille. On peut donc imaginer que ces peintures et cette industrie, immédiatement postérieure au dépôt de fumier ou contemporaine de son amoncellement relèvent d'un seul ensemble. C'est l'une des rares hypothèses que l'on puisse actuellement formuler... ». Quoi qu'il en soit, il reste bien certain que les traces des relations entre les monuments protohistoriques et les représentations rupestres passent impérativement par la multiplication des fouilles de monuments funéraires notamment au niveau des « foyers rupestres ».

Cet art connaît des évolutions stylistiques et thématiques. L'un des thèmes le plus signifiant des populations anciennes de l'Afrique est le Guerrier libyque et les *tifinagh*.

*Les figures de la période pastorale* : Les figures bovidiennes illustrent un mode de vie organisé autour de l'animal dominant : le bœuf. Cette période voit une explosion de styles qui vont se diversifier tout au long du Néolithique.

L'adoucissement du climat (vers 8000 BP) et la domestication des bovins sont les moteurs de cet art rupestre néolithique. Le massif atlasique et du Hoggar jouent un rôle de distribution et d'organisation du réseau hydrique, en constituant une sorte de « château d'eau » qui se remplit au moment des pluies. Autour de ce massif, et tout au long des oueds, la culture néolithique et l'art rupestre se développent.

Le Grand Humide néolithique (11000-6500 BP) a permis le repeuplement du Sahara et la fixation des populations dans l'Atlas. L'art bovidien (Fig. 4) excelle dans la représentation de la faune, principalement du bovin<sup>10</sup>. Autour de cet animal nourricier, des mythes et des rites se sont créés. Les hommes du Bovidien sont caractérisés par leur mode de vie pastoral.

D'autres figures côtoient ces figures bovidiennes du Néolithique ancien. Les figures d'un aspect plus frais, s'inscrivent dans un Néolithique plus récent. Ils réalisent de véritables scènes de vie quotidienne.

Les figures sont de style naturaliste et l'ensemble de la faune<sup>11</sup> est représenté dans un mouvement réaliste. Le mouvement

---

<sup>10</sup>. Les plus anciennes dates pour lesquelles le boviné est attesté restent les régions de Wa-n-Muhugiage (6035 ±100 BP) et de Ti-n-Torha (5970 ±50 BP) dans l'Acacus.

<sup>11</sup>. Girafes, gazelles, antilopes, félins, éléphants, bovins, etc.

des animaux est exprimé sur les parois rocheuses, tout comme les gestes quotidiens des populations néolithiques. C'est une société qui se décrit à travers l'art rupestre. Celui-ci est une sorte de miroir de la société de l'époque.

Ces hommes du Bovidien final se mettent en scène. Ils gravent l'animal qui joue un rôle important dans leur vie. Par la gravure ou la peinture, l'homme rend l'animal, qu'il soit domestique ou sauvage, vivant et proche de lui. Ces populations, probablement « protoberbères » ont aussi diversifié leur style artistique. Cet étage coïncide avec la fin du Néolithique et avec la dégradation climatique. Il est annonciateur des phases successives du Caballin et du Camelin : les temps post-néolithiques.

*Les figures de la période finale* : La fin de l'étage bovidien s'annonce par une évolution stylistique vers des phases Caballine et Cameline (scènes de vie, scènes de chasse, guerriers). Il existe également un remarquable enrichissement thématique par l'émergence de la technologie du métal, de la cavalerie, comme moyen de transport, de combat ou de prestige, par la suite méhariste, et des inscriptions alphabétiques. Les caractères géométriques envahissent graduellement l'art rupestre à partir de la moitié du II<sup>e</sup> millénaire BC (Fig. 5).

Les scènes de monte, de chasse et d'équitation, la représentation d'hommes armés dans des scènes de vie quotidienne, constituent la majorité du registre pictural. Nous sommes alors tentés de dire que ces figures pourraient avoir un certain rapport, dans leur majorité, avec les activités liées au rang social (de prestige pour les cavaliers et/ou les méharistes). L'art rupestre, peu homogène, reflète une société structurée et organisée autour du cheval, comme un élément de conquête de l'espace, et des armes, comme objet de pouvoir. Les armes

semblent être la propriété des hommes qui expriment leur savoir faire à travers les différentes scènes (guerriers, tenues d'apparat, chasse).

Les figurations camélines qui succèdent aux figurations caballines sont peu nombreuses et limités aux seules régions arides. Cet animal survient tardivement dans un contexte encore dominé par le cheval. Les personnages sont armés d'une épée. Ils sont accompagnés d'inscriptions alphabétiques et d'enclos de forme quadrangulaire. Les scènes guerrières sont fréquentes. Le bestiaire domestique se limite généralement à quelques rares bovins, caprins et pour la faune sauvage, aux autruches, aux girafes, aux scènes de chasse, aux oryx, aux lions ou aux mouflons. Les premières formes d'écriture enrichissent cet art et deviennent omniprésentes sur le territoire nord africain.

*Les figures alphabétiques : libyque et/ou tiffinagh* : Les traces d'écritures berbères ne se limite pas seulement aux régions montagneuses d'Algérie, mais elle s'étend sur toute la partie nord de l'Afrique, depuis la boucle du fleuve Niger, au Sud, jusqu'en Méditerranée, au Nord. On voit bien à travers cette géographie l'enracinement africain et méditerranéen de ces populations et l'expansion sur ce territoire de leurs propres langues qui autrefois s'écrivaient avec des caractères propres.

Les témoignages de l'ancienneté de l'écriture de cette langue sont nombreux : inscriptions rupestres de l'âge du bronze, stèle commémoratives ou funéraires dans le Maghreb oriental. Ce mouvement graphique touche l'ensemble du territoire nord africain. Mais cette écriture est restée dans son état brut.

Les nombreux signes géométriques, gravés ou peints sur les parois rocheuses, annoncent la prédisposition des hommes à transcrire leurs langues. Ces signes et ces formes nous rappellent certains décors des arts populaires (tatouages, poteries, tapis et bijoux). Il

est clair que ces signes, mêlés aux autres figures, sont des symboles porteurs de sens. Ces idéogrammes sont la première forme d'expression d'un langage déjà bien maîtrisé.

Ces signes géométriques sont probablement une sorte de matrice qui sera à l'origine des premiers caractères d'écritures (Amara, 1996 : 15). Ceci a poussé S. Chaker et S. Hachi (1999 : 2) à « envisager d'emblée un processus de développement endogène à partir de pratiques non scripturaires, en tout cas non alphabétiques ? » On assiste donc à la relance du débat sur une probable origine locale du libyque. Il annonce un regain d'intérêt scientifique à propos de l'origine du « *tifinagh* ».

Les premières réponses à ce débat sont à chercher en Algérie orientale. Il faudrait reprendre les travaux sur les cultures capsienes (9000 bc) et revoir tout ce qui a été dit sur les populations pastorales sahariennes. Ces deux foyers culturels renferment la solution à la question berbère. Les nombreux signes sur coquilles d'œufs d'autruches, sur les parois rocheuses, sur des galets et les poteries offrent de nouvelles perspectives.

### **Genre de vie des Paléoberbères**

Les nombreux monuments funéraires fouillés ont délivrés une importante collection de poterie, quelques parures (bracelet, anneaux de cheville et boucles d'oreille en cuivre et en bronze), et quelques armes en bronze ou en fer.

Ces objets déposés dans ces sépultures témoignent d'une présence de rites funéraires. Ces populations accordaient, à travers ces objets, un intérêt particulier aux morts. On leurs construisaient des tombes de dimensions diverses et aux formes multiples.

Ces poteries (bols, vases, assiettes) reflètent un mode de vie propre aux populations qui étaient « des sédentaires » (Camps, 1995 : 56). Elles adoptent des comportements différents d'une région à une

autre (Maghreb oriental et du Maghreb occidental ouvertes sur la mer Méditerranée. La dernière région, le Sahara plus vaste et plus aride, marque un espace ouvert sur l'Afrique). Ce découpage régional laisse apparaître des identités locales visibles à travers la culture matérielle.

Dans l'Atlas saharien et le Sahara central, une nouvelle culture se développe : le Bovidien. Elle est la forme dominante et expressive du Néolithique saharien. Elle représente un ensemble peu homogène, mais reconnaissable par certains stéréotypes comme la représentation du bovin. Cet élément définissant cette culture a déjà été souligné par Monod (1932) et Lhote (1970). Elle définit les formes d'expression des cultures régionales, sorte de niche culturelle, influencées par le milieu environnant. Dans un cadre naturel soumis à l'aridité, le pastoralisme se développe dans des poches climatiques encore humides.

La fabrication des poteries, la taille du silex, plus particulièrement la maîtrise de la taille des armatures, atteint un niveau élevé. Grâce à l'obtention de ces pointes fines et rectilignes, des armatures de flèche sont devenues performantes pour la chasse<sup>12</sup>.

L'architecture funéraire est la mieux conservée. Dans l'ensemble de la zone, on constate de nombreuses sépultures<sup>13</sup> de types différents (Amara *et al.* 2004). Le maintien de cette tradition tout au long du Néolithique et même au-delà indique peut-être un renforcement de la « spiritualité » ou la volonté de construire des monuments pour l'éternité.

---

<sup>12</sup>. Les figures de la Grande Dalle 2 se trouvent loin du site d'Assali-n-Trakfine, nous les avons relevées, mais nous n'avons pas reproduites pour ce texte.

<sup>13</sup>. Certaines ont été fouillées lors de la campagne du CNRPAH, en janvier 2004.

Dans le même cadre naturel, nous entrons, avec cette période, dans un nouveau type de société, dominée par l'image du bovin. Cet animal est omniprésent dans l'iconographie (gravé ou peint). Il est représenté sous différentes formes et styles. Nous sommes aussi en présence d'une nouvelle société basée sur le pastoralisme qui diversifie l'élevage avec la domestication à des moments différents du bœuf, de la chèvre, du mouton et du chien.

### **Une langue, un territoire**

Comprendre l'évolution de l'histoire de l'Afrique du Nord, nécessite la compréhension de la langue parlée de ces populations. Pour cela l'apport de la linguistique est fondamentale ; elle est au cœur de la problématique de la question berbère –*ce que nos collègues linguistes*<sup>14</sup> *Saïd Chemakh et Mohand Akli Haddadou confirment*-. Nous savons depuis toujours que les témoignages, les récits ou les écrits sur les populations nord africaines ont été réalisés à partir de l'extérieur. Le point de vue intérieur est rare. Il existe quelques réflexions rapportées par des auteurs latins sur les *Igueliden* berbères.

A quand peut-elle remonter la langue berbère ? Nous n'avons aucun témoignage direct pour dater cette langue, mais nous pouvons être sûr de son ancienneté. Son usage serait probablement généralisé, sous une forme plus " archaïque ", depuis au moins l'âge néolithique.

---

<sup>14</sup>. Le titre de chacune des communications lors du colloque sur « L'apport des Amazigh à la civilisation universelle » est le suivant :  
Civilisation amazigh/ civilisation mondiale. Apports, complémentarité ou intégration par S. Chemakh ; Les mots d'origine berbères, dans les langues méditerranéennes : une autre vision de l'emprunt linguistique dans l'Antiquité et le Moyen-âge par M.A. Haddadou.

Les premières traces écrites, reflet d'une intense activité intellectuelle, sont marquées sur la roche africaine. Ces traces évoquent-elles le comportement de ces populations à peine sortie de la préhistoire ? S'agit-il d'un message ? Ces inscriptions sont probablement le témoin de la délimitation d'un territoire qui commence à construire son identité. Ce territoire, carrefour de rencontre durant la néolithisation, s'est forgé, à travers le temps, une mémoire.

La présence de milliers d'inscriptions sur les nombreuses parois rocheuses de l'ensemble du territoire rend problématique la question de l'origine de la langue et surtout de la graphie *tifinagh*. S'agit-il d'un groupe linguistique appartenant au domaine chamito-sémétique ? L'écriture libyque est-elle originale ? Serait-elle un empreint à l'écriture punique ? La situation actuelle ne permet pas de donner une réponse définitive. Le domaine berbère demeure "le parent pauvre" de la recherche scientifique. Mais, il est probable que cette langue parlée par les différents groupes africains a réussi sa mutation technique. Elle a possédé, comme les autres langues voisines, sa propre graphie. Qu'elle soit influencée par le punique ne pose aucun problème, mais nous pouvons déjà dire qu'une transformation de l'intérieur était possible. Que doit-on penser du punique qui ne s'écrit plus et du *tifinagh* qui est encore vivant ?

## **Conclusion**

L'homme habite et parcourt les grandes étendues du Maghreb et Sahara central. Il a développé son propre mode de vie qui s'est adapté à un environnement changeant. Il était aussi bâtisseur de sépultures exceptionnelles. Il a dû modestement aménager des lieux de vie pour créer un sommaire habitat et édifier surtout de grandes structures funéraires, rendant aujourd'hui difficile et confuse l'interprétation des lieux.

Tout au long du Néolithique, l'homme a appris à apprivoiser et à comprendre son milieu. Il a partagé avec les siens cet acquis qui définit sa culture de nomade/pasteur. Les traces de leurs activités relevées nous indiquent la présence d'une même aire culturelle avec une diffusion élargie de représentations technique ou culturelle. Les populations néolithiques « pastorales » nous transmettent leur culture désormais visible au travers des symboles censés représenter leur monde. Ce sont des signes inscrits dans le temps qui représentent leur vie associée à l'animal. Les artistes de cette époque, soumis aux aléas climatiques, ont réussi à représenter des figures reproduisant les gestes de leur vie quotidienne dans cet espace devenu aride.

L'Humide Néolithique est un moment déterminant dans la fixation des populations atlasiques, dans l'introduction des populations au Sahara et à l'éclosion de leur art. Cette période humide, qui n'a pas duré longtemps, a permis à l'homme de se stabiliser. L'homme a profité de cet instant pour adopter l'animal comme le bovin et l'associer à son histoire (zguer, sew, funas). Ces figures ne peuvent représenter seulement le monde symbolique, mais font aussi référence à des activités concrètes liées à la domestication. Elles nous informent sur le fonctionnement et l'organisation sociale des différents groupes<sup>15</sup> émergeant en Afrique du Nord.

Il s'agit de chasseurs et de communautés pastorales, évoluant autour des massifs atlasiques et ceux de l'Ahaggar. Ces populations participent à la mise en place, aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> millénaires, de l'art bovidien. Cet art coïncide avec la crise climatique où l'aridité se met en place définitivement. Au cours du

---

<sup>15</sup>. Différents styles sont identifiés comme celui de Sefar - Ozanéare, Abanéora, Iheren Tahilahi ou celui du groupe alphabétique du cheval et du dromadaire.

Bovidien final (IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires BC) les éleveurs de bétail se répandent dans tout le Maghreb et le Sahara.

Durant les temps post-néolithiques, les événements s'accélérent. Les populations caballines et camelines, par la suite, occupent l'ensemble de ces territoires. Ces populations<sup>16</sup>, arrivant avec de nouvelles techniques comme celle du métal et de nouvelles espèces, comme le cheval, s'intègrent et trouvent une place dans cet espace devenu aride. Elles commencent à marquer sur les différents supports et lieux à leur portée. Ils tracent sur la roche des formes animales, des formes schématiques, géométriques et alphabétiques que les Touaregs appellent aujourd'hui *tifīnagh*.

---

<sup>16</sup> Il s'agit probablement des populations bovidiennes qui s'adaptent au milieu qui devient de plus en plus aride. Elles adoptent un autre mode de vie grâce au cheval et, par la suite, le dromadaire.

## Références bibliographiques

- AMARA I., 1996, Et si tamazight était une langue préhistorique ? *Actualités et Culture Berbères*, n°27-28, Paris
- Amara I., Heddouche A. & Iddir S. 2004. – Le site de Youf Eheket : art rupestre et monuments funéraires, in *XXF Symposium de Valcamonica*. Éditions del Centro, Brescia : 36-49.
- CAMPS G., 1959, Sur trois types de monuments particuliers nord africains (Note de Protohistoire). *BSPF*, t. LVI, p. 126.
- CAMPS (G.), 1961, Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques. Paris, E.M.G.
- 1996, Ecritures. Écriture libyque. Encyclopédie berbère, t. XVIII, pp. 2564-2573. Ed. Edisud, Aix-en-Provence.
- CHENORKIAN R., 1988. – Les armes métalliques dans l'art protohistorique de l'Occident Méditerranée. CNRS, 416 p.
- GSELL St., 1929, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Paris, Hachette, t. VI.
- LETOURNEUX A., 1867, Sur les monuments funéraires de l'Algérie orientale, *Arch für Anthropologie*, II, p. 307-320.
- CHAKER S., HACHI, S., 1999, A propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère. Hommage à Karl Prasse, pp1-14. Ed. Peeters.
- Lhote H. 1970. – Le peuplement du Sahara néolithique d'après l'interprétation des gravures et des peintures rupestres. *Journal de la Société des Africanistes* XL (2) : 92-102.
- Maitre J.-P. 1966. – État des recherches sur le Néolithique de l'Ahaggar. *Trav. de l'I.R.S.* XVI (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestre).
- Monod Th. 1932. – *L'Adrar Ahnet. Contribution à l'étude archéologique d'un district saharien*. Trav. Mém. Inst. Ethnol. XIX. Institut d'Ethnologie, Paris.
- PAYEN A., 1863, Lettre sur les tombeaux circulaires de la province de Constantine, *Recueil des Notices et Mémoires de la*

*Société Archéologique de la Province de Constantine*, Alessi et Arnolet, Libraires et Editeurs, VIII, p. 159-169, pl. 37- 46.

ROUBET C., 1979. – *Economie pastorale préagricole en Algérie orientale : le Néolithique de tradition capsienne*. C.N.R.S., Etudes d'Antiquités Africaines, Paris, 595 p.



Fig. 3 – Bazina dans le Tassili-wan-Ahaggar, Algérie (Ph. I. Amara, 2004)

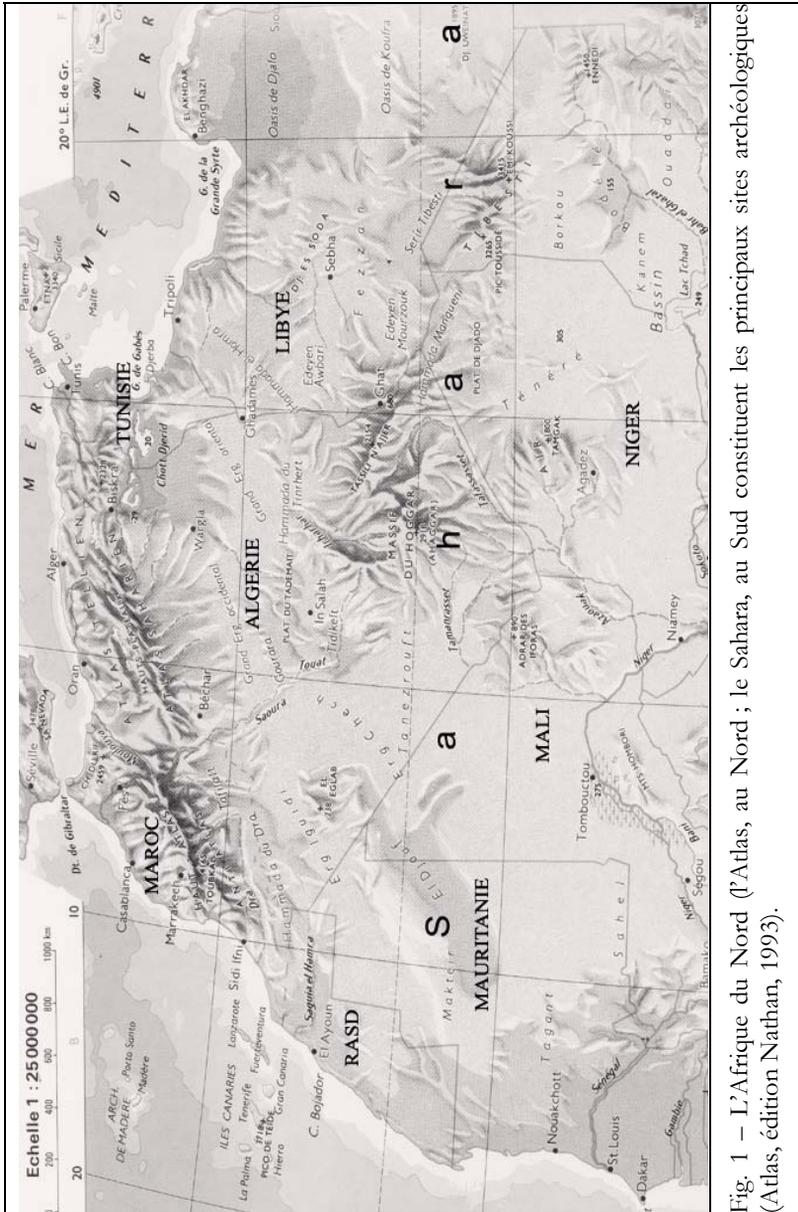


Fig. 1 – L'Afrique du Nord (l'Atlas, au Nord ; le Sahara, au Sud) constituent les principaux sites archéologiques (Atlas, édition Nathan, 1993).

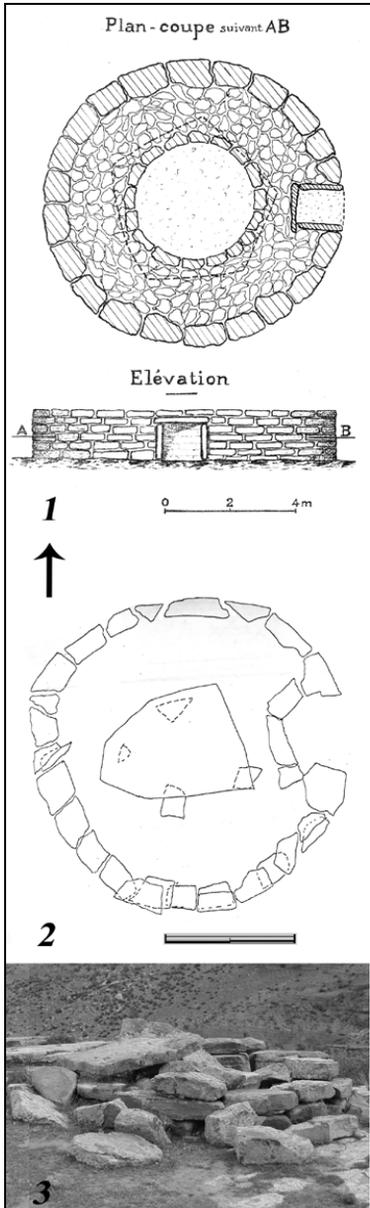


Fig. 2.1. - Choucha à niche et à chambre funéraire circulaire. (Monument fouillé par L. Frobenius, 1916, fig. 24, p. 17, *in* G. Camps, 1961, fig. 65, p. 178).

Fig. 2.2. - Relevé de la même choucha à niche, I. Amara, 1987, p. 37, fig. 7,

Fig. 2.3. - Etat actuel de la choucha à niche, *Ichoukkan*, bords de la falaise, sud-est, cl. I. Amara, CNRPAH, 2006



Fig. 4 - I-n-Aglim, Immidir. Figure bovidienne surcharge par des inscriptions.



Fig. 5 - Oued I-n-Ana. Inscriptions sur dalle horizontale.

## PARADOXES D'AFRIQUE, IMAZIGHEN ENTRE ORIENTALISME ET ETHNOGRAPHIE

*Mustapha EL QADERY*

**D**urant la période coloniale une sorte de vulgate a fini par prendre place à propos du Maroc et de l'Afrique du Nord, vulgate partagée entre deux sciences consacrées aux indigènes, celle de l'ethnologie et ses dérivés consacrés aux études «berbères» et celle de l'orientalisme et ses dérivés consacrés aux études «arabo-islamiques». Les deux champs disciplinaires ont ainsi consacré une sorte d'idéal type, en vigueur encore aujourd'hui dans le champ du savoir, dont les conséquences sont visibles à travers les idéologies qui s'approprient les deux appartenances savantes dans les différents pays concernés et au delà. Ce processus dispose de sa propre histoire, que l'objet de cette lecture ne pourrait fournir dans ses différentes facettes, mais à travers le cas de William Marçais, orientaliste et arabisant de renom dont la carrière et les écrits ont consacré la réputation et l'autorité. A travers ce savant qui a commencé sa carrière dans les trois pays de d'Afrique du Nord, qui s'était distingué comme un arabisant de renom et un islamisant qui a fait autorité, nous allons essayer d'étudier quelques idées génériques dominantes jusqu'à aujourd'hui. La liste de ses fonctions comme enseignant et de chercheur est trop longue pour en étayer les détails ici. Nous avons choisi pour illustrer ce parcours savant sur l'Afrique du Nord des extraits qui synthétisent

le fond de la pensée de cet auteur. L'histoire de la construction des savoirs reste entièrement à écrire selon une nouvelle optique qui met en cause la dichotomie de l'orientalisme et de l'ethnographie, la dichotomie des Arabes et des Berbères, puisqu'il s'agit de dichotomies nées avec la colonisation et tributaires des politiques suivies pour assurer l'occupation et la domination. Les interprètes de l'armée furent les pionniers des canevas qui ont servi de matrices conceptuelles pour l'étude des indigènes et du savoir. Les universitaires qui se sont illustrés à "l'école d'Alger» qui ont façonné Tunis et Rabat ont hérité des canevas des pionniers pour les illustrer et ont en confirmé les hypothèses. Progressivement l'ethnographie s'accapare comme champ d'étude les Berbères et l'orientalisme les manuscrits. Pourtant, les producteurs des manuscrits ne furent-ils pas indigènes ? Nous allons essayer à travers l'un des illustres savants orientalistes, William Marçais, de lire le fondement de l'arrière fond qui a fondé l'idéologie arabo-islamique que les mouvements de gouvernance des indépendances se sont appropriés.

### **L'Islam de William Marçais**

Dans la perception de l'Islam, jusqu'à Marçais, l'idée générique dominante dans les études européennes qui ont accompagné la conquête coloniale, est qu'il est une religion bédouine ou de bédouins. Dans un article qui a fait date chez ses pairs<sup>17</sup>, Marçais avait «démonstré» que le vrai Islam ne peut se vivre pleinement qu'en milieu urbain où les individus sont groupés et fixés autour de la mosquée. Afin de comprendre ce «bouleversement», il faudrait rappeler qu'au Maroc, cette idée avait

---

<sup>17</sup> W. Marçais, «L'islamisme et la vie urbaine », publié dans *Comptes rendus des séances de l'année 1928 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, repris dans *Articles et Conférences*, Publication de l'Institut d'Etudes Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger, XXI, 1961, pp. 59-68.

déjà sa place dans «la politique indigène» qui a consacré l'idée des habitants des «cités andalouses», raffinés, de haute culture savante et dont la pratique religieuse est orthodoxe d'un côté, et les tribus de l'autre, avec un cortège d'images sur le caractère bédouin, la culture primitive et la pratique douteuse et non orthodoxe de la religion. On dirait que ce schéma est une reprise d'une histoire valable pour les Musulmans comme pour les Juifs, dont certains d'origine andalouse installés suite à la *Reconquista*, se sont heurtés, à l'époque, à la question du leadership religieux avec leurs coreligionnaires autochtones respectifs dans diverses localités, heurts qui se sont étendus entre savants des deux religions sur les légalités respectives des pratiques religieuses de leurs croyants respectifs. Si cela avait duré son temps, il n'a pas dépassé la période des dilâites (XVII<sup>e</sup>) et leurs disciples de l'école de Fès qui ont consacré l'école théologique marocaine. Ce débat n'avait atteint ni le Maroc de Marrakech, de Tafilalet ou du Sous, terminologie des grandes régions dont l'aspect territorial pourrait atteindre les pays du Soudan selon les conjonctures.

Marçais avait ainsi mis en forme cette idée de l'orthodoxie de l'Islam urbain dont l'origine autochtone est incontestable, qu'il a prolongé dans une perspective de «politique indigène» sagement construite en Algérie, consacrée en Tunisie et illustrée au Maroc. Ernest Renan avait démontré et consacré, la théorie selon laquelle les Berbères, qui constituent pour lui le vieux fond de la population de l'Afrique du Nord française, un peuple éternellement dominé, dont les Arabes sont les derniers possesseurs du pouvoir politique que les Français ont supplanté<sup>18</sup>. Plus tard, Michaux-Bellaire, pour le Maroc, avait comparé le Makhzen qu'il a qualifié d'arabe et musulman, étranger, qui n'occupe que les côtes, comme aux temps des Romains et leurs

---

<sup>18</sup> Ernest Renan, «Exploration scientifique de l'Algérie. La société berbère», *Revue des Deux Mondes*, T. 107, septembre 1873, Paris.

histoires africaines face aux Berbères, autochtones éternels insoumis ! Cette assimilation du Makhzen aux Romains n'est pas gratuite pour mettre en exergue son caractère exogène, le mettant en position d'allié potentiel aux nouveaux conquérants, face à des Berbères qui constituent l'autochtonie et l'insoumission, comme aux temps des Romains<sup>19</sup>. Cet article avait élaboré une vision politique, réalisée par ce Chef de la Mission Scientifique du Maroc installée à Tanger, que Lyautey avait poursuivi par une savante construction architecturale dont le traité de Fès, élaboré à Tanger avait permis la réalisation.

L'itinéraire professionnel et intellectuel de Marçais pourrait éclairer cette construction et ses racines, dans un contexte où le savoir est une science au service du projet colonial qui a usé et abusé pour ses objectifs, des politiques indigènes sous divers aspects : politique islamique, politique musulmane, politique arabe et politique berbère. Cette dernière reste aujourd'hui l'un des thèmes qui prouvent pour certains, le «doute» perpétuel sur l'objet de cette politique, oubliant qu'il s'agit d'une politique à vocation coloniale, dans le contexte des autres politiques, dont les concernés ne sont ni inventeurs ni acteurs mais les objets et les victimes.

Marçais a laissé une série de publications en français, des écrits qui ont influencé de nombreuses plumes de renom qui passent pour être «des amis» des Arabes ou des Musulmans, à l'image de Jacques Berque et de ses disciples. Il se distingue parmi ses pairs par une publication en arabe, fruit d'une conférence donnée en arabe à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat en 1940<sup>20</sup>. L'objet de cette conférence publiée est fort significatif puisqu'elle porte sur *La lexicographie arabe*, où il retrace l'histoire

---

<sup>19</sup> E. Michaux-Bellaire, «L'organisme marocain», Revue du Monde Musulman, T. 9, Paris, pp. 1-43, 1909.

<sup>20</sup> In Articles et conférences, op. cit. pp.145-170.

de la grammaire et de la conquête arabe du monde, tout cela dans une langue de pur style ancien. Métaphores, paraboles, vers extraits de poèmes anciens et sémantique choisie où Marçais s'est donné à l'exaltation de la langue arabe confondue avec les Arabes qui ont voulu la protéger de la pollution, selon lui, pour entreprendre sa codification et sa protection. N'est-ce pas là une imposture qui nie le rôle des différents ajam qui, sous la bannière de l'Islam ont entrepris le travail de codification, comme c'est le cas d'Ibn Ajroum référence de la grammaire de la langue arabe dans l'ensemble de l'Afrique du Nord et ailleurs ?

Marçais est issu d'un milieu social versé dans les métiers des armes, il est né en 1872 dans la ville de Rennes qu'il a qualifié de *ville pénétrée par la vie des champs*. La lecture de Renan et son *Histoire des langues sémitiques* a influencé son itinéraire académique, pour s'inscrire à l'Ecole des Langue Orientales, l'Ecole des Hautes Etudes et à la Faculté de Droit. Il termine ses études en 1898 avec un Doctorat de droit sur le sujet : *Parents et alliés successibles en droit musulman* et fût sitôt désigné, comme directeur de la Médersa de Tlemcen. Celle-ci comme celle d'Alger et de Constantine qui verra naître le mouvement des oulémas réformistes, faisait partie de la politique coloniale pour la formation des fonctionnaires de la magistrature musulmane qui dépendait du Code de l'Indigénat sous la III<sup>e</sup> République, ainsi que la formation des agents du culte attachés aux mosquées. Certaines sciences profanes faisaient partie de la formation aux côtés des sciences religieuses, théologiques et linguistiques d'antan. De nombreux orientalistes de renom se sont succédés dans l'enseignement dans ces médersas à l'image de Marçais, tel Alfred Bel, Gaudefroy-Desbombines, Molyinski, D'Estaing et beaucoup d'autres, tous dépositaires d'impressionnantes bibliographies sur l'Islam, les Musulmans et les Arabes. Marçais avait fait venir son frère, Georges, qui s'est illustré par ses écrits sur les Arts arabo-

islamiques en architecture. Marçais considérait son séjour qui dura jusqu'en 1904 à Tlemcen comme *une vie au cœur de l'Islam qui lui a permis d'en sonder les secrets et d'en pénétrer la nature profonde et intime*. Il excelle ainsi par une traduction de Nawawi et de Saïh Al-bukhari comme par les formations qu'il a assurées dans la medersa avec ses pairs orientalistes arabisants ou oulémas indigènes. Pour consacrer, selon son optique, l'arabité de Tlemcen et de sa civilisation indigène par une tournure sémantique, à priori anodine, Marçais publie avec son frère Georges, *les Monuments arabes de Tlemcen*<sup>21</sup>. Mais quand on observe la bibliographie de Georges Marçais, il ne parle de la «Berbérie» que pour un passé lointain, et jamais pendant l'Islam comme si les Etats nés durant sous cette période étaient soumis à des pouvoirs étrangers ! Tout en reconnaissant une certaine idée de «Berbérie vivante sous nos yeux» dont la seule optique ethnographique pourrait rendre compte. Ainsi les monuments de Tlemcen sont arabes et ne peuvent être berbère, puisque ils appartiennent au monde de l'Islam et l'Islam c'est les Arabes !

William Marçais de son côté, selon la politique de l'époque, s'est encore illustré parmi ses pairs par ses études linguistiques sur *le parler arabe de Tlemcen* en 1904 et *de Tanger* en 1911. Pendant la grande guerre, il a travaillé au Service des Affaires indigènes au Ministère de la guerre à Paris<sup>22</sup>, puis professeur *d'arabe vulgaire* à l'INALCO, et à partir de 1927 il est professeur au Collège de France. Auparavant il avait dirigé le Musée de Tlemcen dont il a publié le catalogue de «l'Art islamique», il a professé à la medersa d'Alger et en 1913 il créa et dirigea à Tunis, l'Ecole supérieure de langue et de littératures arabes. Toutes ces expériences

---

<sup>21</sup> 1903, Paris.

<sup>22</sup> Service chargé de la politique musulmane au sein de l'armée qui consiste à gérer les troupes dans le cadre d'un organisme initié par un arabisant et islamisant de renom, Alfred Le Chatelier.

professionnelles furent accompagnées de traductions de textes, de recueils de textes et de publications érudites qui ont fait de Marçais une autorité incontestable de l'orientalisme colonial français.

C'est en 1928<sup>23</sup> qu'il publie le texte dont nous allons présenter le paradigme générique qui s'en dégage, dont la vocation est à l'origine du ressort de la politique indigène dans l'ensemble de l'Afrique du Nord, divisée en Arabes et Berbères et où parmi les Arabes, une élite citadine, andalouse, lettrée, orthodoxe et de bon commerce qui se distingue du lot des hordes et des groupes arabes. Sur les traces de Renan qu'il cite, il reprend et s'approprie son idée que *La mosquée, comme la synagogue et l'église, est une chose essentiellement citadine. L'islamisme est essentiellement une religion des villes*, W. Marçais a essayé de démontrer que l'Islam est lié à la vie urbaine, dans un contexte où les études orientalistes parlaient de la grandeur des Arabes sous l'Islam, tout en mettant en exergue leur bédouinisme qui contredit leurs œuvres supposées ! Marçais prouve que, pour lui, c'est faux. *Les Arabes de l'Islam ne sont pas bédouins, dit-il, ils sont urbains et commerçants, et ne peuvent se passer de la ville nécessaire au négoce... La claustration de la femme ne se conçoit que dans une société urbaine dont les percepts coraniques sont destinés... Le port du voile, n'est pas compatible avec les rudes travaux des champs... La prière de vendredi exige que les habitations ne soient pas transportables, que les populations soient agglomérées ; la mosquée doit être entièrement bâtie ; la prière se fait dans un oratoire clos et couvert... La vie islamique intégrale est réservée aux gens des bourgs et des villes ; c'est là seulement que ses adeptes peuvent satisfaire à toutes les obligations de la loi, être tout entiers et spécifiquement musulmans...L'Islam est sévère pour la vie nomade, à qui il témoigne méfiance et antipathie ; se faire citadin*

---

<sup>23</sup> «L'islamisme et la vie urbaine», 1928, reproduit dans Articles et Conférences, op. cit. pp. 59-67.

*est un acte particulièrement recommandable...* Comment peut-on lire cet échantillon d'affirmations claires et concises sur le bon et vrai Islam et le mauvais et faux Islam qui se dégagent dans la projection fantasmagorique de l'auteur ? On sent ici une certaine caricature d'Ibn Khaldoun, tout en omettant que l'histoire d'Afrique du Nord sous l'Islam n'était pas inféodée dans ses régimes politiques à des pouvoirs politiques, économiques ou culturels des régimes politiques non autochtones. Même l'Andalousie, elle ne fût qu'une «colonie», rappelons-le, où les Trois Empires qui se sont succédés, à Marrakech et à Fès aux temps des Almoravides, Almohades et Mérinides avaient dominés les destinées. Et les Almoravides furent des nomades qui ont non seulement pratiqués l'Islam, mais qui l'ont propagé des marges sud du Sahara à l'Andalousie, en passant par l'Afrique du Nord. Leurs descendants parmi les Senhaja du Moyen Atlas aujourd'hui, éleveurs et vivants sous la tente une grande partie de l'année, se déplaçaient en campement toujours avec une tente mosquée dans le taleb occupe les locaux et les avoirs habous sont en troupeaux. Emile Laoust l'avait signalé dans un article ethnographique<sup>24</sup>, dont l'optique orientaliste dictait la perception de la religion, qui n'est pas du ressort de l'ethnologue que teintée de «pratiques douteuses» qu'il doit trouver. Il a ainsi signalé cette curiosité sans s'arrêter devant ce caractère de la foi chez les pasteurs de la montagne. L'orientalisme consacre, ainsi, l'Islam comme son domaine dans son aspect scripturaire, et non dans son aspect social "déformé" comme devrait le trouver l'ethnologie.

W. Marçais l'annonce clairement dans une mise au point sémantique sur le sens qu'il donne à l'arabisation de l'Afrique du Nord. Il écrit : *C'est proprement la liaison intime d'un certain état linguistique et d'un ensemble de goûts esthétiques, d'aspirations*

---

<sup>24</sup> Emile Laoust, «L'habitation chez les transhumants du Maroc», *Héspéris*, T. 18 fasc. 2, 1934.

*sentimentales et d'habitudes intellectuelles qui n'ont rien à voir avec l'ethnologie et l'anthropologie*<sup>25</sup>. C'est de la haute culture dirait Bourdieu dont l'objet est du ressort de la noble science des orientalistes !

## **L'arabe de William Marçais**

Peut-on considérer Marçais qui est l'un des rares parmi les orientalistes à publier en arabe, comme un auteur arabe ? Selon la logique des orientalistes qui se sont adonnés aux textes manuscrits qu'ils ont tous qualifié d'arabe, tout écrit en arabe est un écrit arabe pour justifier le titre, qui a souvent accompagné les traductions en français des divers maîtres et disciples qui se sont illustrés dans la théologie, l'histoire et la jurisprudence. Chaque publication de traduction est accompagnée du sous titre suivant, *manuscrit arabe*. A l'époque coloniale, une certaine conception de l'arabe fut une lente et une longue construction dont la sémantique est mouvante pour semer la confusion. L'arabe comme indigène, l'arabe comme dominant le berbère, tous deux dominés par le colon, l'arabe comme conquérant, l'arabe comme politique pour un Royaume et Senatus consulte de l'Empereur. L'Arabe tantôt civilisé tantôt paresseux, en fonction de son urbanité ou tribalité, l'arabe comme support de la conquête ou comme traître potentiel. L'Arabe comme Musulman.

L'arabe c'est aussi une langue de savoir et un langage de métier, que l'orientalisme et les politiques scolaires coloniales ont érigé en langue sacrée, supérieure et distinctive de l'orthodoxie de la croyance. L'arabe c'est aussi une civilisation considérée comme attachée à la religion musulmane par laquelle celle-ci s'exprime pour produire la norme sociale. Toute une multitude de contenus pour que *le manuscrit arabe* puisse signifier des sens historiques et

---

<sup>25</sup> W. Marçais, «Islamisme et la vie urbaine», art. op cit.

non épistémique. Le manuscrit en arabe se trouve ainsi malmenés dans son contexte social, politique et culturel de production qui offrent des indicateurs suffisants sur «l'identité» supposée et constamment accolée au terme. Marçais le pense autrement dans sa définition de ce qu'il appelle l'arabisation pour justifier la noblesse de sa science arabe qui ne pourrait faire l'objet de l'ethnologie et de l'anthropologie, réservée aux études berbères. Dans cette mise au point, il écrivait dans cet article que *l'arabisation est l'adoption comme idiome de la conversation et comme idiome de civilisation, de la langue arabe. C'est l'emploi exclusif de l'arabe pour dire ce qui est senti et ce qui est pensé. C'est le fait de se réclamer de la civilisation dont cette langue constitue l'instrument d'expression, d'en considérer la production littéraire et scientifique comme patrimoine glorieux, d'en tenir les chefs d'œuvre pour des modèles. C'est le désir et la prétention d'appartenir au monde où cette langue est parlée et écrite, de sentir comme lui, de penser comme lui, de se modeler sur lui dans la vie sociale et politique, rationnelle et affective*<sup>26</sup>. On dirait que le manifeste de l'idéologie arabo-islamique a puisé dans cette construction ses arguments historiques qui fait des usagers et des savants de l'Islam des Arabes et fait de la langue savante, l'expression sociale et culturelle légale et légitime par excellence des Arabes. N'est ce pas là une lecture abusive de l'histoire que les arabistes et les islamistes revendiquent aujourd'hui ?

Prenons l'exemple d'un *texte arabe*, comme l'a appelé son traducteur le célèbre Justinard, érudit en chleuh et en arabe, militaire de carrière qui a dirigé la section sociologique de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à partir de 1930 après le décès de Michaux-Bellaire. Il a traduit un manuscrit et l'avait publié en 1940, manuscrit repris et annoté par Ali Azaykou qui a nuancé sur «l'identité» du texte, par rapport à son aspect territorial. Un

---

<sup>26</sup> Ibid.

manuscrit dont le langage simule des signes nombreux, révélateurs des sens des renvois et paraboles de l'auteur chleuh du **manuscrit en arabe**. Ce manuscrit est intitulé *la rihla du Marabout de Tasaft*<sup>27</sup>. Justinard qui passait pour un spécialiste érudit qui a combiné la linguistique chleuh et la langue arabe, n'avait pu dans sa traduction sélective, à l'aide d'un pionnier du nationalisme marocain qu'il mentionne dans sa préface, saisir les différentes dimensions du manuscrit en arabe de ce chleuh impliqué dans son histoire et qui renvoie par des raccourcis, à des hadiths ou à des citations coraniques pour dire quelque chose, non pour appuyer ce qu'il dit mais pour exprimer une attitude ou une opinion. Justinard a ainsi négligé la traduction des versets coraniques qu'il croyait être que du *hachou* (gonflage) sans sens. Il a également omis que l'auteur du manuscrit accorde à la toponymie un sens important pour relater un événement passé, et a utilisé la métaphore des gens de son pays pour s'exprimer sur certains événements. L'érudit Justinard s'était même trompé dans le nom de l'auteur du manuscrit, et n'avait pas pu apprécier que le chleuh qui a écrit en arabe ce manuscrit, est semblable aux autres auteurs en arabe de l'histoire musulmane de l'Afrique. Pour comprendre le manuscrit, Azaykou avait entrepris un travail de terrain, comme le faisaient les ethnologues pour l'oralité, et a pu restituer le manuscrit dans son espace et dans sa sémantique. Véritable révolution méthodologique dans l'étude des manuscrits qui relatent des chroniques et la nécessité d'une investigation de terrain pour comprendre le langage de l'auteur du manuscrit, ses références et ses renvois toponymiques ou linguistiques ! Ceci est encore vérifiable à travers

---

<sup>27</sup> Justinard, *La Rihla du marabout de Tasaft. Texte arabe du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Librairie orientale P. Guethner, 1940 ; Ali Sadki Azaykou, «La Zawiya de Tasaft», Hesperis-Tamuda, vol. 26-27, 1988-89, réédité dans *L'histoire du Maroc et les interprétations possibles*, Centre Tarik B. Ziad, Rabat, 2002. Le manuscrit annoté et édité par Azaykou a fait l'objet d'une publication de la Faculté des Lettres de Kénitra, 1989.

les manuscrits en arabe des Peuls, des Wolof, des Maures et des Hawssa, pour lever toute ambiguïté généalogique des auteurs, pour signaler cette grande méprise qui enlève aux Nord Africains, les Imazighen, qu'ils soient d'origine autochtone ou andalouse, leur islamité conçue par l'orthodoxie orientaliste, et leur histoire savante qui remonte aux temps d'avant l'Islam.

Celui-ci consacré dans le Malékisme, dans sa majorité, comme ligne de conduite pour la pratique juridique basée sur le savant Khelil et de son Mokhtassar (précis) que les pionniers de l'armée d'Afrique se sont empressés de traduire dès leur installation à Alger. La tradition savante chez Imazighen organisée depuis les temps anciens est visible à travers la tradition savante judaïque qui témoigne de l'ancienneté et de l'ancrage de cette tradition, ainsi que le soufisme comme système dont les facteurs sont ancrés dans l'histoire des populations concernées, Maures, Numides Libyens et Imuhagh regroupés dans le terme Imazighen. Comment donc lier le savoir et la science aux Arabes sous le prétexte qu'il s'agit de leur langue, devenue coranique, qu'ils continuent à en être les seuls dépositaires légaux et légitimes et dont l'expression n'est que l'histoire des mœurs et de la culture des Arabes ? Qu'est ce que les Arabes selon Marçais, selon le Code de l'Indigénat et le Sénatus Consulte de Napoléon III qui a rêvé de son Royaume Arabe ? Qu'est ce que les Bureaux Arabes, du même Royaume, qui ont gouvernés les indigènes dans l'ensemble de l'Afrique du Nord Française ? Au Maroc, tous les indigènes de l'époque française désignent le Bureau des Affaires indigènes où le Hakem Français exerçait son autorité, en arabe, par le terme de *Biro Aârab* ! Pourquoi ?

Robert Montagne le sociologue attitré des temps du Protectorat français au Maroc, sociologue reconnu par ses pairs de l'Université de Paris qui lui ont ouvert leurs champ académique

pour la création de son CHEAM (Centre des Hautes Etudes et d'Administration Musulmane) qui a légué une documentation faite de rapports riches en perceptions, s'est donné à un "mea culpa" dans son dernier livre édité, *Révolution au Maroc*<sup>28</sup>. Il relate ses "visions marocaines" d'antan où il n'a pas inclus dans ses mises en causes ses pêchés scientifiques relatifs à la perception de l'islam comme citadin et arabe en Afrique, dépositaire de l'orthodoxie, de la norme et de la vulgate musulmane face aux anarchiques et primitifs berbères des tribus. Malgré cette remarque, et plus loin dans son livre comme un canevas viscéral dont il ne peut se détacher tellement il en est obnubilé, il réaffirme cette vulgate orientaliste qu'il s'est approprié en sociologue de terrain, et écrit : *Les Berbères ont toujours été, en outre, incapable d'édifier des cités, et ils sont restés, à l'intérieur de leurs tribus, dépendants de la civilisation des Arabes des villes*<sup>29</sup>. Les Berbères de la Révolution de Montagne restent des incapables pour édifier des villes ou bâtir des monuments. Faudrait-il répondre à cette logique qui n'en est pas une ? Aujourd'hui encore nos histoires officielles continuent à enseigner nos histoires dans nos écoles, histoires basées sur une succession de conquérants et d'édification civilisationnelle par autrui ! Cela pourrait-il créer les conditions de la "cohésion nationale" nécessaires aux divers Etats nations pour dépasser le stade concurrentiel au stade complémentaire, comme ce fut le cas dans le passé ?

Dans le cas du Maroc, quand on lit les deux premiers ouvrages publiés au lendemain de l'indépendance du Maroc<sup>30</sup>,

---

<sup>28</sup> Robert Montagne, *Révolution au Maroc*, éd. France Empire, 1953, Paris

<sup>29</sup> R. Montagne, *Ibidem*, p. 372.

<sup>30</sup> Mohamed Lahbabi, *Le Gouvernement marocain à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Editions Techniques Nord Africaines, Rabat, 1958 (préface de Ben Barka); Abdalaziz Ben Abdallah, *Les grands courants de la civilisation du Maghrib*, Casablanca, Imprimerie du Midi, 1958 (préface de Llal El Fassi).

livres qui augurent les conceptions idéologiques des idées en compétition pour s'accaparer le pouvoir politique. Ces deux livres "scientifiques" sont préfacés par deux leaders nationalistes, devenus politiquement opposés après la lune de miel de l'indépendance, à propos du Maroc et de son histoire. On ne serait pas étonné, à la lecture des deux ouvrages et leurs illustres préfaciers de retrouver une reproduction des savoirs orientalistes et sociologiques des savants de la politique coloniale, approprié par l'élite de l'indépendance ! Les deux auteurs ont respectivement érigés et validés les savants coloniaux, comme source incontestable de savoir sur la civilisation andalouse de Maroc chez Ben Abdellah, et la domination des juristes d'orient à travers Mawardi et le régime politique islamique sultanien du Maroc d'avant le protectorat pour Lahbabi ! Ce ne fût en réalité qu'une lutte pour le passé supposé pour se l'approprier, par des leaders et leurs mouvances respectives issues du nationalisme, en pleine compétition pour s'approprier les outils du pouvoir laissé vacants par le «mécéant» avec la fin du Protectorat et le début du régime de l'indépendance<sup>31</sup>.

## **Imazighen !**

Les deux disciplines qui se sont partagé la «politique indigène» ont consacré des types idéaux qui sont des constructions qui ne correspondent pas à la réalité comme l'avait soulevé Bourdieu à propos de l'Algérie<sup>32</sup>. *Les échanges ont été si intenses et si prolongés que les termes en présence, tels l'arabisme et le berbérisme, ne peuvent plus guère être distingués que par une*

---

<sup>31</sup> Ernest Gellner, *Saints of the Atlas*, Weidendenfeld & Nicolson Ltd, London, 1969, pp. 22-29 ; E. Gellner, "The Struggle for Morocco's Past", in I. W. Zartman (ed), *Man, State and society in the Contemporary Maghrib*, Pall Mall Press, London, 1973.

<sup>32</sup> P. Bourdieu, *Sociologie de l'Algérie*, QSJ, PUF, 1959.

*opération de l'esprit. Il faut y voir des types idéaux au sens de Max Weber, issus de la seule reconstruction historique – avec toutes les incertitudes que cela implique – et nécessaires à la compréhension de cette synthèse originale, résultat de la confrontation dialectique qui n'a cessé d'opposer le fonds local aux apports orientaux<sup>33</sup>. Si on rajoute à ces apports orientaux ceux venus du Sud Sahara et de l'Andalousie ainsi que de l'Europe aujourd'hui, comment peut-on continuer à parler en ces termes idéaux typiques qui ne furent qu'une reconstruction historique, culturelle et sociologique à vocation coloniale? Si les apports externes ne se sont pas assimilés à la civilisation autochtone en Afrique du Nord, les théories sociologiques sur l'assimilation et l'acculturation des minorités doivent être révisées à la lumière de l'insolubilité des Arabes dans les sociétés où ils ont émigré à travers l'histoire et les continents.*

L'orientalisme pourrait ainsi révéler ces origines scolaires du nationalisme marocain et maghrébin qui s'est approprié l'arabisme et l'islamisme, pour ouvrir la voie aux deux idéologies nées dans le contexte européen et ottoman d'une part et d'un contexte colonial d'autre part, pour lui accorder une validité historique fort douteuse basée sur une définition orientaliste du *Tourath*. Ce n'est que par la clarification des sens communs et des vulgates en vigueur aujourd'hui dans le champ savant comme dans le champ politique et idéologique, que le dialogue des cultures peut s'opérer avec des outils croisés. Les données sont biaisées et il est temps de mettre de l'ordre dans les sources du savoir sur le Maroc et l'Afrique du Nord. L'histoire est longue et puise ses racines dans l'antiquité, dans les diverses langues dominantes à travers l'histoire, et dans les langues sociales qui gardent en mémoire les épopées tragiques et héroïques des ancêtres mythifiés dans les chants, les contes, les récits et les souvenirs célébrés

---

<sup>33</sup> Ibid. p. 90.



Medrasen, Batna

L'APPORT CULTUREL DE LA CULTURE AMAZIGHE  
AU PATRIMOINE DE L'HUMANITE  
(QUELQUES REPERES)

*Chems Eddine CHITOUR*

*«Homo sum ; humani nil a me alienum puto »  
« Je suis un homme  
et rien de ce qui est humain, je crois, ne m'est étrange »  
Terence (écrivain berbère)*

**I**l peut sembler être une gageure que de parler de la culture amazighe tant les matériaux sont dispersés et les études rares. Et pourtant, pendant que l'Europe – exception faite de Rome et de la Grèce- était encore plongée dans les ténèbres de l'inculture, en Afrique et plus précisément au Maghreb actuel, des nations avec les attributs des Etats, Massinissa battait monnaie, ont vu naître des hommes illustres qui ont permis le rayonnement d'une culture authentique qui a beaucoup emprunté aux cultures des occupants de passage. Apulée et saint Augustin s'exprimaient en latin mais pensaient en amazigh. Plus tard avec la venue de l'Islam, les érudits écrivaient dans la langue liturgique qu'était l'arabe. Bien plus tard encore et à la période coloniale ce fut le français, avec pour certains notamment les poètes, une expression linguistique purement amazighe.

La diversité des expressions des hommes de culture et de lettre dépasse, on l'aura compris, le cadre étroit de la géographie des Etats. Il ne sera pas possible d'être exhaustif tant la variété des écrits est importante et tant aussi, de nombreux écrits ne furent pas sauvés de l'oubli.

Après avoir planté le décor en rapportant les différentes hypothèses sur les débuts de l'apparition de l'homme au Maghreb et sur l'avènement des Berbères, nous tenterons de rapporter quelques faits qui font l'unanimité concernant cette culture amazighe qui n'est le monopole de personne mais qui devrait être, de notre point de vue, la préoccupation de tous. Une culture assumée revendiquée est le plus sûr moyen de lutter contre l'errance identitaire.

### **Introduction à l'histoire et aux origines des habitants de l'Algérie et du Maghreb : D'où viendraient les Berbères ?**

L'histoire de l'humanité se répartit en trois grandes périodes : la préhistoire, la protohistoire et l'histoire .La préhistoire fait remonter les origines de l'homme à près de 7,2 millions d'années (L'homme du Tchad), repéré en Afrique de l'est, ce fossile est plus proche du singe comme l'Australopithèque Anemensis (3,9 à 4,2 millions d'années) et surtout de l'Australopithèque Afarensis (le représentant est " Lucy " entre 3,9 et 2,8 millions d'années). L'ancêtre le plus probable serait l'Homo Habilis (1,5 à 2,4 millions d'années), cet ancêtre trouvé aussi en Afrique de l'est et qui semble être le berceau de l'humanité, disposerait des prémices du langage. Eve serait donc africaine. Entre cette période et l'histoire s'intercale la protohistoire. Les premiers peuples qui ont vécu en Algérie ne se sont pas tous installés à la même période. Certains auteurs, comme Arembourg font reculer les premiers peuplements jusqu'aux

origines mêmes de l'humanité (ancien lac de Sétif à Ain Hanech). Les civilisations les plus récentes, à partir du paléolithique, comprennent l'Acheuléen, le Moustérien et l'Atérien (homme de Bir El Ater dans les Nemencha). Vint ensuite l'Épipaléolithique avec notamment l'Ibéro-Maurusien et le Capsien (homme de Gafsa) principalement au nord de la Tunisie centrale et dans le Constantinois.

Comme l'écrit Hachid : " A cette époque, l'Atlas entraînait dans le cadre de la Berbérie présaharienne, pays des Gétules, plus nomades que sédentaires, plus africains que Méditerranéens. Les gravures rupestres reflètent ces turbulents cavaliers aux chevaux piaffants, échappant à la puissance même de Massinissa. Vers la fin, dans un contexte stylistique et iconographique, en profonde mutation surgissent les premiers caractères d'écriture. Les lettres libyques, délicate géométrie, vont envahir les parois ".<sup>34</sup>

Le néolithique au nord, est relativement récent, au sud, il est plus ancien (7.000-9000 ans avant J.C.). C'est dans le Sahara que se situe son apogée ; c'est là nous dit Kaddache que sont apparus des outils perfectionnés : pierres polies, pointes de flèches et un art inestimable : gravures et peintures. Les "*El Hadjera El mektouba*" (gravures rupestres , outre, leur intérêt artistique nous renseignent sur la faune (éléphants antilopes ,lions , girafes, autruches ,béliers) ,costume ,les bijoux et les armes utilisés par l'homme de cette époque.<sup>35</sup>. Comme le dit Balout : " le Sahara que l'humanité Ibéromaurusienne n'a même pas effleuré , a été , en partie , reconnu par les Capsiens :on suit leurs traces du Sud Constantinois jusqu'à Tikhelt .Ces hommes appartenaient au grand groupe des " Méditerranéens " auxquels se rattachent encore les

---

<sup>34</sup> M.Hachid: *El hadjra el Mektouba: les pierres écrites de l'Atlas Saharien*. p. 127. Editions Enag. (1993).

<sup>35</sup> M.Kaddache. *L'Algérie dans l'antiquité*. p.20. Editions Enal .Alger (1992).

Berbères actuels...La civilisation Capsienne finissante était mal préparée pour recevoir les grandes découvertes que constituent la révolution Néolithique .Celle-ci submerge le Maghreb et le Sahara où elle développera ses plus beaux foyers africains ".

" Mais l'apogée du Néolithique est saharienne , d'ailleurs , avec une variété régionale étonnante, dans la joaillerie des pointes de flèches ,la perfection des pierres polies , qui affrontent l'art difficile de la sculpture, les gravures et surtout les inestimables galeries de peinture dont la qualité esthétique ne doit pas faire oublier l'exceptionnelle valeur documentaire ". " Ce monde saharien succombera devant le désert aussi totalement et aussi brutalement que la civilisation mexicaine sous les coups des Espagnols .Ce fut en Afrique un cataclysme d'un autre ordre que l'inéluctable dessèchement où paissaient les bœufs que parcouraient des chars de guerre attelés de chevaux ". " La zone tellienne, elle, est désormais intégrée au monde méditerranéen par ses nécropoles dolméniques, sa poterie peinte ; d'ailleurs nous voici parvenus au temps de Carthage, à l'histoire ".<sup>36</sup>

Pour les préhistoriens du Maghreb, il ne fait aucun doute que l'art naît et se développe dans la civilisation capsienne : Incisions sur coquille d'œufs d'autruche, gravures sur plaquettes calcaire, traits capsien sur les parois en sont les premiers témoignages et balbutiements. L'art animalier qui en découlera sera l'apanage du Néolithique et du Néolithique de Tradition Capsienne. (N.T.C.). Les sites rupestres font, encore de nos jours comme beaucoup de sites archéologiques, l'objet de croyances populaires demeurées vivaces. Comme l'a écrit F.K. Kadra, au sujet des Djedars, monuments funéraires berbères, ces croyances (...) relèvent d'un fond traditionnel commun à l'ensemble du

---

<sup>36</sup> L. Balout. Algérie préhistorique, p.6-8, Paris.(1958).

Maghreb.<sup>37</sup> D'autre part, de nombreux monuments funéraires avec de nombreux ex voto comme les stèles peintes de Djorf Torba, laissent entrevoir de véritables cultes témoins de l'inquiétude de l'homme, en face de sa destinée. On sait, par exemple, que les Gétules usaient de la pratique de l'incubation qui consistait à dormir sur la tombe des anciens, afin de provoquer des songes divinatoires .Décrite par Hérodote, cette pratique est , d'après Camps , encore en vigueur ,chez les femmes touarègues.<sup>38</sup>

L'importance de la concentration rupestre de l'Atlas saharien, une étendue de près de 700 km, avec plus de 300 sites, ainsi que le parc grandiose du Tassili replacé dans le contexte du passé de l'Algérie, conduisent à battre en brèche certaines " certitudes " des " anthropologues autoproclamés ".

La protohistoire est marquée au Maghreb occidental surtout, par l'apparition du cheval domestique, vers le milieu du IIe millénaire, avant J.C. et l'émergence des peuples et royaumes berbères. Avec la protohistoire, l'environnement a irrémédiablement basculé. Peu à peu, la savane a disparu au profit de la steppe et du désert. L'aridité qui a débuté au néolithique (vers - 10.000 ans) continue de s'étendre. Les grands animaux disparaissent. Progressivement, les petits groupes de chasseurs à l'arc et les pasteurs s'agrègent. Ils formeront des tribus cavalières et chamelières .Les descendants seraient dans cette hypothèse, Touareg (au Sahara) et au nord les royaumes numides et maures.

---

<sup>37</sup> F.K. Kadra : les Djedars .Monuments funéraires berbères de la région de Frenda. P. 13 .Editions O.P.U. Alger. (1983).

<sup>38</sup> G. Camps.Les tumulus à chapelle du Sahara préhistorique. Tombes sanctuaires des Gétules. Travaux du laboratoire de Préhistoire et d'Anthropologie des pays de la Méditerranée occidentale, Aix en Provence. Etude n° 10. (1979)

## **La période libyco-berbère et la venue des Phéniciens**

Nous savons très peu de choses sur l'origine des Berbères, non pas que les hypothèses font défaut, mais au contraire, parce que chacune présente une version différente. Ainsi, trois thèses s'affrontent : Celle de l'origine orientale proposée par Hérodote (fond de peuplement perso-caucasien) cette hypothèse est d'ailleurs reprise par Rinn. Une autre hypothèse, toujours orientale est donnée par Ibn Khaldoun (origine chamito-sémitique), et enfin une origine occidentale faite par Platon (fond de peuplement Atlante). Platon rapporte la relation faite à Solon d'Athènes par un prêtre égyptien au sujet d'un peuple vaillant et civilisé vivant ou ayant vécu au delà des colonnes d'Hercule. Il ne parle pas, cependant, de leur langue ou de leur écriture.<sup>39</sup>

Ce qu'il y a de sûr, c'est ce que nous permettent les découvertes archéologiques et ethnographiques. Les études récentes tendent à montrer l'ancienneté du peuplement ainsi que sa diversité. Pour M. Kaddache, on peut considérer qu'en Algérie, les Berbères tirent leurs origines de Mechta El Arbi et des Préméditerranéens.<sup>40</sup> Il est certain qu'au cours des temps néolithiques et historiques, des brassages, des mélanges ethniques ont affecté des populations berbères.

Certaines populations ont fusionné avec les indigènes, sur une période de plus de trente siècles. Ce sont d'abord les Phéniciens au XIIe siècle avant Jésus Christ et ceci, principalement, sur la bande côtière, principalement dans l'est. Il y eut ensuite pendant près de cinq siècles et demi, la venue des Romains, jusqu'à la moitié du cinquième siècle, les Vandales et les

---

<sup>39</sup> M.L. Maougal : Le syndrome identitaire ou le subterfuge moderniste. Revue : Réflexions Elites et questions identitaires .p.67. Editions Casbah. (1997).

<sup>40</sup> M. Kaddache : l'Algérie dans l'antiquité. p.28. Editions Enal .Alger.1992).

Byzantins, et enfin les Arabes dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle et les Turcs au XV<sup>e</sup> siècle. Les inscriptions libyques témoignent de l'ancienne langue parlée.<sup>41</sup> Lorsque les Berbères émergent de l'histoire, ils sont déjà un peuple, une langue, des royaumes. Sur le cheminement qui a précédé cette émergence, notre connaissance est incomplète. Dès lors, se tourner vers l'archéologie, cette bibliothèque des âges anciens est une nécessité. A titre d'exemple, l'image du char, montre que l'Afrique du nord, n'est pas restée en marge de la charrierie méditerranéenne, comme l'indiquent d'ailleurs les auteurs antiques<sup>42</sup>.

Au Sahara central, la période libyco-berbère prolonge la période des chars, bien que l'iconographie représentant cette période soit pauvre. Le contexte libyco-berbère apporte des éléments figuratifs nouveaux ignorés du monde des chars. Bien avant l'ère chrétienne, une Culture existait donc en Algérie, sans vouloir faire une rétrospective et qui serait nécessairement incomplète, Il est indéniable que plusieurs jalons ont marqué le savoir et la connaissance dans notre pays, depuis plus de trois mille ans.

Par ailleurs, on sait aussi que la Civilisation berbère touareg utilisait les caractères tiffinagh dérivés de l'alphabet libyque. En définitive, il est admis que la langue parlée par les ancêtres des Algériens dérive bien, au même titre que l'alphabet tiffinagh, de l'alphabet libyque. Du point de vue culturel, des monnaies puniques trouvées sur un chantier de la basse ville à Alger avaient révélé le nom punique de la ville : Iol puis : Icosium (îles aux mouettes ou encore selon la légende îles où aurait débarqué

---

<sup>41</sup> C.E. Chitour .L'Algérie : Le passé revisité. Editions Casbah. Alger. (1998) 2ed (2006).

<sup>42</sup> M.Hachid : El hadjra el Mektouba : les pierres écrites de l'Atlas Saharien. p. 136. Editions Enag. (1993).

Hercule et vingt de ses hommes (écosi). Ces derniers ne voulurent pas repartir avec Hercule en Espagne et fondèrent alors Icosium). Les Phéniciens se seraient donc établis à Alger et les poteries trouvées témoignent des relations commerciales de la ville avec l'Italie du sud, l'Espagne et la Gaule.<sup>43</sup> . Au Xe siècle elle deviendra Al Djazaïr (les îles Beni Mezghenna du nom du Prince berbère fondateur de la ville).

### **La langue libyque et la langue berbère**

Dans un article paru en 1982 dans la Revue Lybica, S. Chaker tente de faire le point des études sur les Berbères depuis l'invasion française en Algérie. Il nous fait part du premier dictionnaire franco-berbère paru à Paris en 1844 , des études du militaire Hannoteau qui publie une description des Touareg et des Kabyles en 1858 , de deux études faites , l'une par le missionnaire de Foucault (Touareg ) et l'autre par le missionnaire Huygue (Kabylie , Aurès) . Il cite aussi les contributions de Boulifa et de Bensdira à la fin du XIXe siècle. Pour cet auteur, toutes ces études aboutissaient à un passé fantaisiste qui faisait apparenter la langue berbère au grec, au celte et même à l'amérindien comme le prétend le commandant Cauvet dans son livre : " les Berbères en Amérique «. Même le grand Champollion fut tenté par l'hypothèse d'une racine égyptienne, ce qu'il écrit en préfaçant le dictionnaire de la langue berbère de Venture de Paradis en 1838.

Il a fallu attendre, d'après Chaker, le tournant décisif avec Marcel Cohen qui intègre le berbère dans une grande famille chamito-sémitique au même titre que le sémitique, le couchitique, l'égyptien.<sup>44</sup> . Cette origine Chamito-sémitique qui a la préférence de Chaker, a, cependant, été signalée, bien avant Cohen, bien

---

<sup>43</sup> M.Leglay .A la recherche d'Icosium dans Antiquités Africaine, tome 2, (1968).

<sup>44</sup> S. Chaker: Revue Libyca .Tome 30 - 31 .p. 216 .Alger. (1982-1983).

qu'aucune argumentation décisive ne vienne corroborer cette hypothèse. Ces caractères simples représentent la première écriture de l'Afrique du Nord. Des îles Canaries à l'ouest, à la Nubie, à l'est, jusqu'au Sahara central, on découvre encore d'après Hachid (*Hachid .op.cité ; p .137*), des inscriptions qui lui sont nettement apparentées. On parlait alors et on écrivait en libyque qui était l'une des langues du monde antique. Cette langue est contemporaine (XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, pour les premiers signes relevés), de l'égyptien, du grec et de langue parlée des Amorites en Mésopotamie (actuel Irak).

Les inscriptions connues sont nombreuses, mais on en connaît aussi des bilingues, c'est, par exemple, la dédicace d'un temple élevé à la mémoire de Massinissa en l'an 10 du règne de son fils Micipsa (vers 138 avant J.C.). Ces ancêtres connaissaient donc l'écriture et le déchiffrement de milliers d'inscriptions libyques permettra d'apporter quelques lumières sur le passé des Berbères .Ce sont, d'ailleurs, les inscriptions bilingues qui nous permettent le déchiffrement de l'alphabet libyque de 22 lettres.

Les auteurs anciens ne se sont particulièrement pas intéressés à la langue des Libyens, seul Salluste atteste que les Numides parlent une autre langue que les Phéniciens.<sup>45</sup> Le berbère actuel est, en fait, la forme moderne de la langue libyque. Cette écriture se lit, généralement, de bas en haut, en commençant par la colonne de gauche. Le libyque ancien se compose de plusieurs alphabets qui ont évolué dans le temps. Comme nous l'avons écrit plus haut, aujourd'hui, il existe un consensus des spécialistes pour rattacher cette langue à la grande famille des langues chamito-sémitiques et qui comprend, l'hébreu, l'araméen, le sud arabe, et le phénicien.

---

<sup>45</sup> Salluste dans S. Gsell : l'Algérie dans l'antiquité, tome 1, p. 311, éditions Jourdan. (1913).

Vers 1300 à 1200, avant J.C., les Phéniciens en abordant sur les côtes du Maghreb rencontrent un peuple qui a déjà sa langue. Le berbère actuel dérive d'une langue trois fois millénaire qui fait d'elle l'une des plus anciennes de l'humanité. A titre d'exemple, les langues des nations européennes modernes ont vu le jour à la moitié du neuvième siècle après Jésus Christ, soit près de vingt siècles après le berbère ! L'écriture libyque était très répandue des îles Canaries jusqu'à l'oasis égyptienne de Siwa à l'est et au Niger au Sud. Il n'en subsiste de nos jours que l'écriture touareg : les tifinaghs.

Dans l'antiquité, le libyque se répartissait en trois grandes familles correspondant à trois alphabets. Le premier, l'alphabet oriental, comprenait 23 signes et s'étendait sur la Tunisie actuelle et l'Algérie orientale, jusqu'au Constantinois. C'est globalement le territoire des Massyles, dont les rois les plus prestigieux furent Massinissa qui régna de 202 à 148 avant J.C. et Jugurtha qui régna vers 100 avant J.C. C'est de loin la région la plus riche en inscriptions. Son alphabet nous est plus accessible notamment grâce à l'inscription bilingue de Dougga. Cet alphabet connaîtra même un usage officiel à la cour du roi.

Le deuxième alphabet : l'alphabet occidental occupe le reste de la Berbérie du Constantinois à l'Atlantique. Cet alphabet est en vigueur dans deux royaumes voisins : le royaume des Massaessyles (berceau du royaume de Syphax) dans l'Algérie occidentale jusqu'au fleuve Moulouya qui délimitait l'Algérie antique du Maroc (*Flumen Malva dirimit Mauritanias duas*), ce sera, d'ailleurs, les Français qui troquèrent une partie du territoire algérien avec le sultan du Maroc en 1845 : traité de Lalla Maghnia, pour prix de sa coalition pour battre l'Emir Abdelkader). Le deuxième territoire correspond au territoire de l'Atlas marocain et des plaines atlantiques, fief de la dynastie des Baga. Le dernier alphabet est

celui de la Berbérie présaharienne et saharienne, c'est le royaume mythique des Gétules et des Garamantes. Les Phéniciens qui ont occupé le littoral indépendamment de leur conquête ont apporté avec eux leur alphabet. On pense, en effet, que l'alphabet est apparu en Phénicie au XIV<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ. Il n'est donc pas utopique que les Berbères aient eu à enrichir leur langue avec cet apport culturel.<sup>46</sup> Il faut, de plus, signaler que si, plus de douze siècle avant J.C., une langue articulée, structurée existait, il n'en fut pas de même de l'actuelle Europe (notamment des seize), qui n'émergea pas encore du Néolithique. L'Amérique étant encore pour l'ancien monde un continent inconnu. Ces dernières décennies conduisent à une vraie réécriture de l'histoire au moment où l'Algérie est en quête de son vrai passé et de son identité. C'est ainsi que ces gravures rupestres qui commencent à être revisitées d'une façon beaucoup plus fine et généreuse doivent susciter en nous des interrogations auxquelles il faudra bien apporter une réponse. L'image de la femme dès la préhistoire, le profond enracinement de nos arts populaires actuels dans la protohistoire et enfin l'étonnante répartition de la première langue et écriture de l'Afrique du Nord, le libyque, doivent être pour nous des moments privilégiés de méditation sur notre prestigieux passé et nous convaincre de combattre ce signe indien qui est celui " de la table rase " .

### **Les parlars et les savoirs berbères depuis la plus haute antiquité**

Un débat toujours d'actualité : Pourquoi la langue berbère n'a pas laissé de traces et ne s'est elle pas imposée vis-à-vis ou à côté des langues des conquérants. Les études coloniales font apparaître que les Berbères pour s'affirmer, ont toujours utilisé- à de rares exceptions- les langues des conquérants, successivement le punique, le latin, l'arabe, et le français. En fait, la langue berbère a

---

<sup>46</sup> Dictionnaire Larousse illustré. p.1410. (1977).

toujours été présente sous forme orale et a même été d'une façon ou d'une autre absorbée comme nous allons le voir dans les différentes langues des conquérants sans en relater la provenance.

Lors du Colloque *Savoir et société* à Alger en novembre 2007, le professeur Ali Farid Belkadi, auteur d'une communication remarquable s'est interrogé sur cette propension à croire tout ce que dicte la science coloniale. « Peut-on parler s'interroge-t-il, de diffusion du savoir lorsqu'un groupe de culture défini, amoindri par les mauvaises fortunes de l'histoire, abjure sa propre culture en s'imprégnant des traits culturels de l'occupant? L'étude zoologique de l'homme colonisé, asservi et nié dans sa vie ordinaire, selon l'usage oppressif colonial, ne pouvait pas mener à l'exaltation de la culture ou du savoir héréditaires des autochtones. Du nord au sud du Maghreb, des stèles et des inscriptions puniques, sahariennes ou libyques témoignent par milliers d'un savoir qui remonte à la haute antiquité, de nos jours négligé et désocialisé. C'est avec des règles d'équité intellectuelles forgées ou falsifiées que fut abordée l'exploration du passé des colonies. C'est ainsi que l'histoire antique de l'Algérie a été inopportunément biffée par des mains rompues à la dénaturation. Entre culte du secret et rétention d'informations, l'accumulation de documents «exotiques» par les militaires français, les missionnaires et d'obscurs aventuriers perpétua par étapes successives des courants idéologiques outranciers dont les fondements exaltés remontaient au Moyen-Age. Le savoir local et autochtone est aussi un reflet de la connaissance et de la culture universelle. En tant que tel, il fait partie de l'enchaînement dialectique souverain menant à l'universelle sagesse. Il suffit d'élargir les passages, en rétablissant les anciennes passerelles du savoir, démantelées par les savants

coloniaux<sup>47</sup>». Deux exemples parmi tant d'autres ont servi de plaidoyer au professeur Belkadi pour convaincre de l'existence d'une science et d'une culture à ces autochtones à qui la science coloniale a dénié toute légitimité culturelle et scientifique. «La propension au savoir rationnel et universel est attestée en Algérie, il y a 7000 ans, durant l'ère néolithique dite de tradition capsienne, bien avant l'apparition des civilisations de Sumer, de Akkad ou celle de l'Égypte. Le site de Faïd Souar II, situé à 70km au sud-est de Constantine, a fourni en 1954 (G.Laplace) un crâne d'homo sapiens -ancêtre direct de l'homme moderne- dont le maxillaire dévoilait une prothèse dentaire. Cette originalité préhistorique annonciatrice de l'orthodontie est la seule du genre connue à ce jour dans le monde. Ce crâne appartient à un sujet de sexe féminin, âgé entre 18 et 25 ans. La mâchoire a subi l'avulsion de quatre incisives, selon l'usage bien établi chez les hommes d'Afalou-bou-Rhumel. La deuxième prémolaire supérieure droite de la femme préhistorique de Faïd Souar a été remplacée par un élément dentaire fabriqué à partir de l'os d'une phalange qui a été finement taillé et lissé avant d'être réuni à l'alvéole. Ce qui lui donne l'apparence irréprochable d'une couronne dentaire conforme aux dents voisines. Son ajustage est si parfait qu'il nous semble impossible que cette prothèse ait été exécutée, en bouche, du vivant du sujet. Mais ce n'est qu'une hypothèse», affirme le professeur H.V.Vallois qui a étudié en 1971 cet implant. La radiographie montre une grande proximité entre la paroi alvéolaire radulaire du crâne et l'implant préhistorique. «Quelle précision dans ce travail pour ne pas faire éclater l'os!», écrivent Jean Granat et Jean-Louis Heim du Musée de l'homme à Paris qui ajoutent: «Alors, les tentatives de greffes osseuses ou d'implantologie, réalisées par ce praticien d'alors, auraient 7 000 ans!(...)» (A. *Bekadi*

---

<sup>47</sup> Ali Farid Belkadi : A propos du youyou traditionnel mentionné sous le nom d'ologugmos par Eschyle et Hérodote. Colloque Cread : Quels savoirs pour quelles sociétés dans un monde globalisé ? Alger 8-11 novembre 2007.

*Op.cité*)<sup>48</sup> Et pourtant c'est ce peuple qu'E.F.Gautier méprise : «Le Maghrébin, parmi les races blanches méditerranéennes, représente assurément le traînard resté loin en arrière, cette race n'a aucune individualité positive.» Gabriel Camps n'est pas en reste, il écrivait dans les années 1950 : «L'acharnement mis à tirer, de documents peu nombreux et d'une pauvreté insigne, des enseignements ou des conclusions qui peuvent paraître abusives ne doit pas rebuter le lecteur. Ce livre est un livre d'archéologie.»<sup>49</sup>

Par ailleurs, par un argumentaire à la fois captivant et scientifique, le professeur Bekadi nous convainc qu'il y avait bien une culture berbère plus de 9 siècles avant J.-C., en tout cas antérieure à la venue des Phéniciens. «Selon nous, poursuit le professeur Belkadi, la plus ancienne trace parlée de la langue berbère remonte au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Elle figure dans le sobriquet Dido, qui fut attribué à la reine phénicienne Elissa-Elisha par les anciens Berbères de la côte tunisienne. Ce surnom, Dido, qui sera transcrit par la suite Didon, replacé dans le cadre du système morphosyntaxique berbère, est un dérivé nominal de sa racine *Ddu*, qui signifie : "marcher", "cheminer", "flâner", "errer". Il indique dans les parlers berbères de nos jours, la "pérégrination", synonyme de voyage, et de périple. En conséquence, la plus ancienne trace de la langue des Berbères remonte à l'arrivée de cette reine sur le rivage tunisien. Ce pseudonyme Dido n'est pas attesté à Carthage ni à El Hofra (Constantine). Il ne figure pas dans l'anthroponymie et l'épigraphie funéraire des Punique. Certainement parce qu'il était jugé dévalorisant. Le sens *Tin Ed Yeddun* "l'errante", "celle qui erre", et ses passim "vadrouiller", "vagabonder" Eddu appliqué à cette reine ne convenant pas à la

---

<sup>48</sup> 4. Granat J., 1990 -L'Implantologie aurait-elle 7000 ans. In: L'Information Dent., Paris, n°22: 1959-1961. Cité aussi par A. Belkadi

<sup>49</sup> G.Camps : Monuments et rites funéraires, Introduction p.8, 1961, cité par Belkadi.

société punique». (*A. Bekadi Op.cité*). Si on devait faire le bilan de ce siècle, incontestablement, le monde s'est forgé de nouveaux concepts où l'homme n'est plus au centre. Il est devenu par la force des choses une denrée qui doit réagir aux stimulations des différents marchés. D'abord, la société de consommation lui indique ce qu'il doit manger, comment il doit se vêtir, comment il doit penser à travers des médias contrôlés, ce qu'il doit lire et ne pas lire. Quel type de cinéma il doit préférer, dans quelle langue il doit parler exclusivement, que deviennent alors les autres langues ; exceptions culturelles et patrimoines de l'humanité ?<sup>50</sup>

### **La littérature berbère initiatrice du patrimoine culturel de l'Algérie**

Il n'est point de peuple, ayant joué un rôle important dans l'histoire, qui n'ait eu sa littérature. La puissance politique a toujours et nécessairement résulté, de la réunion d'une force matérielle et d'une autorité morale. Les Berbères ont toujours été doués d'une vitalité remarquable, placés dans un pays fertile, disposant, dans le bassin de la Méditerranée de l'Egypte à l'Océan, ils ont toujours eu une vitalité supérieure à celles d'autres groupes pourtant célèbres comme les Phéniciens, les Romains et les Grecs. Il faut ajouter, d'ailleurs, qu'en dix huit siècles d'occupation successive par les Phéniciens, les Romains les Vandales et les Byzantins, le bilan culturel issu de l'apport de ces envahisseurs est tout de même relativement faible. Le seul apport réel a concerné, certes, plusieurs auteurs berbères célèbres et qui demeurent cependant, des exceptions. Certes, au vu de l'éducation de l'époque dans les pays d'origine de ces conquérants, la comparaison était tout à fait soutenable ; il n'y avait qu'une classe privilégiée par la naissance (Apulée) ou la religion (auteurs berbères chrétiens) qui avait accès à l'éducation et la science.

---

<sup>50</sup> C.E.Chitour : Quels savoirs pour quelles sociétés dans un monde globalisé? L'Expression 15 novembre 2007.

Indépendamment de cela, il est indéniable qu'il y avait un fond culturel de type berbère et qui a bien traversé le temps, malgré les vicissitudes de l'histoire, jusqu'à nos jours. Cependant, force est de constater que la littérature écrite est rare, la grandeur littéraire ne semble pas avoir laissé de traces. La langue berbère est subdivisée en une foule de dialectes, elle est demeurée longtemps à l'état de langue parlée. Malgré la rareté des documents écrits en berbère, le miracle est que malgré ces indigences signalées par les auteurs français, la langue berbère se soit maintenue et conservée à travers les millénaires. Pour l'essentiel de sa perception, la personnalité berbère reste attachée à la tradition d'un monde d'oralité et de variations des usages culturels et linguistiques. Certains auteurs parmi les Orientalistes " autoproclamés ", pensent que l'absence d'écriture propre chez les Berbères, impose d'eux l'idée ou l'image d'un peuple en proie à un syndrome d'éphémérité, cette assertion n'est cependant étayée par aucune argumentation, si ce n'est celle d'un ardent vœu pieu. Il est indéniable cependant, que ce que nous savons de la civilisation berbère ancienne, est surtout ce qui a été reflété dans le miroir des civilisations que les Berbères ont eu à côtoyer et à subir.

En battant monnaie, les rois berbères ont témoigné de leur fascination (Maougal parle pour sa part d'assimilation), pour les valeurs des cultures et des civilisations dominantes. Ainsi le Grand Aguellid, Massinissa, est représenté sur les monnaies, soit sur un cheval, soit avec une couronne de lauriers sur la tête et vêtu d'une toge, symboles romains de la puissance et de la grandeur. La dynastie, après Ptolémée (fils de Séléne et de Juba II) utilise comme apparat des signes vestimentaires assimilables à ceux des dynasties pharaoniques. Avec l'avènement de l'islam et son expansion occidentale, la sémiologie de la quête de nouvelles " valeurs " va encore changer.

Par ailleurs, le rituel musulman va apporter à son tour principalement aux populations en contact avec les conquérants arabes, une nouvelle mode vestimentaire, un comportement dans la quotidienneté et même des habitudes culinaires. (*Maougal ref.citée.p.71*). Cependant et en dehors de cette tentation de ressemblance aux signes extérieurs des civilisations " ayant " pignon sur rue «, l'avènement de l'Islam comme nous le verrons par la suite, donnera une vitalité à l'expression du génie berbère en lui donnant une langue : l'arabe qui a permis le foisonnement de tous les modes d'expression de la science et de la culture comme nous le verrons tout au long de cette étude.

« On voit bien, écrit Salem Chaker, aussi pourquoi les habitants latinisés et christianisés des villes anciennes ont adopté la nouvelle langue dominante : l'arabe ne pouvait que s'imposer rapidement dans la ville, lieu de présence (politique, culturelle, humaine...) et de contrôle maximum des nouveaux maîtres du Maghreb. Une première cause générale, fondamentale et permanente, à l'œuvre depuis treize siècles, relève de la domination symbolique : le rapport arabe/berbère a été, très tôt, une relation déséquilibrée en raison du lien consubstantiel de l'Islam à la langue arabe. En Berbérie comme dans tout le monde musulman non arabe, il y a toujours eu de ce fait valorisation marquée de l'arabe, langue du Sacré, langue de Dieu, mais aussi langue de l'Écrit et du Savoir légitime, langue du Pouvoir et de la Ville. Au Maghreb, cette prééminence a vite engendré un véritable complexe d'infériorité des Berbères vis-à-vis des Arabes et de leur langue. Car le berbère était sans tradition écrite et n'avait jamais été le vecteur d'une culture à rayonnement large. Dans l'aire méditerranéenne où l'écrit est valorisé à l'extrême, sacralisé même dans la tradition islamique, le berbère ne pouvait être perçu, face à la langue arabe, que comme un idiome barbare et imparfait : d'où une forte et ancienne

tendance à recourir à l'arabe pour toute expression élaborée, visant à la reconnaissance.<sup>51</sup>

Cependant, l'apport de la nouvelle langue n'a pas réduit ou même annihilé les coutumes locales et la langue primitive. Mieux encore, pour mieux pénétrer les cœurs des Indigènes qui ne connaissent pas la langue arabe des tentatives, certes, modestes, ont été faites pour traduire en berbère le livre sacré du Coran. D'abord, Il y eut Mohammed Ben Abdallah Ibn Toumert, fondateur de la dynastie Almohade. Il traduisit en Berbère des ouvrages qu'il avait composés lui-même en arabe .Son travail est de l'avis des historiens, très important .Un autre exemple à citer peut être est celui d'un petit résumé de la théorie du " Taouhid «, qui a été composé en Kabylie dans la tribu des Beni Ourtilane à la zaouia de Sidi Yahia Ben Hammoudi. Il est transcrit en arabe et c'est en fait, une traduction sommaire du traité de Abou Abdallah Mohammed Ben Mohammed Ben Youssef Essenoussi : "*la Senoucia*".

Comme la langue berbère n'a pas laissé de trace en tant que langue écrite, lorsque le besoin s'est fait sentir d'écrire, les Berbères ont emprunté l'écriture de peuples avec lesquels ils ont été en contact et dont la langue est plus performante. C'est ainsi comme nous l'avons écrit plus haut, qu'il y eut des écrivains berbères d'expression latine. Par la suite, ils adopteront l'arabe puis le français. Les ouvrages berbères qui ont été écrits à différentes époques l'ont été principalement en caractère arabe ; des mots d'origine autres que berbères y sont présents, exception faite peut être des écrits touareg qui, tout en ayant leur propre alphabet : le tifinagh, ont un vocabulaire, moins riche, mais plus pur.

---

<sup>51</sup> Salem Chaker Arabisation [Encyclopédie berbère : VI, 1989.

Ces ouvrages sont en grande partie consacrés à des questions religieuses ou au droit musulman ; ils empruntent, par la force des choses, une terminologie aux auteurs d'expression arabe, ce qui les rend certaines fois incompréhensibles pour les Berbères eux-mêmes. L'un des plus importants manuscrits écrits en dialecte Chelha est celui de Mohamed Ben Ali Ben Bbrahim ; il est le fils de fondateur de la confrérie religieuse des Nacerya , dont le siège est la zaouïa de Tamegrout dans l'Oued Dra. Il naquit en 1057 de l'Hégire et mourut en 1129 (1717 de J.C.).Le titre de l'ouvrage célèbre qu'il a rédigé est " El Haoudh " ; le réservoir .L'auteur explique ce titre en écrivant : "*Semmigh' elktab inou el h'aoudh ; ouenna zeguisi Issouan our al iad itti'ir irifi, itehenna*" : "J'ai nommé mon livre " le réservoir " ; quiconque y boira, n'aura plus jamais soif, et sera heureux ". C'est donc un abreuvoir destiné à désaltérer pour l'éternité les âmes pieuses.<sup>52</sup>

Le conte apparaît chez les populations berbères comme les manifestations les plus typiques de la littérature orale. L'Islam, d'abord, la littérature arabe, ensuite, ont procuré aux populations berbères un imaginaire qui tranche avec le quotidien du conte et de la littérature orale berbère consacrés, principalement aux joies, tristesses, la vie, la mort, la misère. C'est le cas, par exemple, de l'introduction en Afrique du Nord des mille et une nuits qui ont joui, de bonne heure, des faveurs auprès du public .Les poèmes sont, avec les contes, les manifestations les plus significatives de l'activité intellectuelle des Berbères. Le goût du chant et l'aptitude à la poésie sont en effet assez communs chez les Berbères.

Cependant, ces productions poétiques ont une durée limitée et se transmettent, difficilement, de génération en génération. Cette littérature berbère maghrébine se retrouve avec des faibles variantes aussi bien au Maroc en Kabylie ou au Tassili

---

<sup>52</sup> J.D. Luciani : El Haoudh ; Revue Africaine. Volume 37, p.151-180. (1893).

chez les Touaregs. Les poèmes récités dans les thadert (village) et les ahidous (sortes de joutes poétiques forts en honneur chez les Berbères de l'Atlas marocain) composent l'essentiel de cette oralité. Dans le sud marocain, ce genre apparaît plus évolué ; le poète s'élève, parfois à des considérations philosophiques ou religieuses, comme c'est le cas pour le légendaire Si Hammou. La poésie touareg est cependant supérieure au niveau de la forme. Les Touareg, rapporte Basset, possèdent une prosodie soumise à des règles très strictes et sont maîtres de leur instrument. Cette poésie a été protégée jusqu'à la fin du XIXe siècle. Suite à l'invasion française, les orientalistes français ont commencé à l'étudier.<sup>53</sup>

## **La culture et L'éducation pendant la période romaine**

### **L'avènement du christianisme et son apport culturel**

Une partie de la Berbérie a, par la force des choses, adopté les mœurs et les coutumes du vainqueur, en l'occurrence : Rome. De ce fait, une partie de la culture autochtone, de ce temps, empruntera beaucoup à la civilisation romaine. Le cas le plus connu est celui de Juba II élevé à la cour de Rome et qui comme nous le verrons, laissera son nom dans l'histoire, plus, comme homme de lettres et de science qu'en tant que Roi. Par la suite, l'avènement du Christianisme a permis la floraison de plusieurs auteurs berbères dont certains furent de redoutables orateurs, Tertullien, Lactance, et surtout Saint Augustin surnommé à juste titre le Père de l'Eglise. Cependant, il ne faut pas croire que ces talents, mis au service de la religion chrétienne sont représentatifs de tout le peuple berbère de l'époque. La religion était surtout pratiquée en ville, dans les ports par les Berbères, en contact, avec les colons et avec les marchands venant de Rome ou d'Orient.

---

<sup>53</sup> H. Basset. Essai sur la littérature des Berbères .Edition J.Carbonel .Alger. (1920).

Bien que la question de l'apostolicité de l'Eglise d'Afrique soit encore un sujet de controverse, il est indéniable que le christianisme s'est répandu en Afrique à travers les marchands, principalement les Juifs. Il y eut, d'après Mesnage cent évêques en Afrique à la fin du deuxième siècle et ceci, malgré les multiples cruautés du pouvoir romain, au départ, troublé par le "désordre" créé par la nouvelle religion. L'Afrique eut donc ses martyrs, vraisemblablement, pour certains d'entre eux, indigènes berbères.<sup>5455</sup>.

Il va sans dire que la grande masse des Chrétiens était dans les villes. Comme le dit Monceaux : " Malgré le succès de leur propagande, les Chrétiens n'étaient, encore en Afrique, qu'une minorité. Les autorités provinciales ou municipales, presque toute l'aristocratie et la bourgeoisie locales, presque toutes les populations des campagnes, et les tribus indigènes étaient restées païennes. Même dans les villes, les foules d'idolâtres enveloppaient de toute part les troupes des fidèles ".

Pour cet auteur, au commencement du IVe siècle : " Les tribus indigènes étaient restées païennes dans leur grande majorité. Tout l'ouest de la Numidie, depuis la petite Kabylie, jusqu'au Hodna fut secoué continuellement par des révoltes. L'état de la Maurétanie était encore plus précaire, puisque, jusqu'aux derniers jours de la puissance romaine, la révolte y a toujours été latente et s'y est manifestée tantôt sur un point, tantôt partout à la fois par des éclats soudains et terribles.<sup>56</sup>.

---

<sup>54</sup> Monceaux. Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. III. p.21. (1902) dans Mesnage. Op. Cité. P. 493).

<sup>55</sup> Mesnage : Le Christianisme en Afrique. Revue Africaine. Volume 57.n°290-291. .p.451. (1913).

<sup>56</sup> Cagnat cité par Mesnage. Op. Cité p.495. ).

Il nous paraît utile de signaler que les différentes révoltes (les Circoncellions, les révoltes de Firmus puis de son frère Gildon) et le donatisme se sont mutuellement portés assistance contre l'Ordre Romain et l'Eglise Catholique. Il est possible d'avancer, sans que cela ne repose sur des faits suffisamment avérés, que les Berbères christianisés se soient convertis au donatisme ; car cette religion combattait l'Eglise officielle alliée du pouvoir romain. Pouvoir qui devait lui donner un appui décisif vers 421 en prenant son parti et en persécutant les donatistes.

Comme le dit, d'ailleurs Mesnage : " les chefs donatistes n'étaient en fait, que des révoltés à l'égard de l'autorité romaine. Quant aux indigènes, c'est toujours des vaincus frémissant sous le joug. Or, on proteste comme on peut contre le joug qui oppresse ; ne point parler la langue du maître , c'est déjà se séparer de lui par quelque chose d'essentiel , mais prier autrement que lui est beaucoup plus encore , car cela constitue une révolte morale qui satisfait bien mieux les sentiments de nationalité " . " Leur esprit, qui, en politique et en administration produisit les çofs, les poussa instinctivement vers le parti religieux qui paraissait favoriser le plus l'indépendance à l'égard des empereurs, leurs maîtres ". (*Mesnage. Op.cité. p.500*). Masqueray pousse plus loin l'argumentation en avançant que " les Berbères avaient embrassé le Christianisme d'autant plus, volontiers qu'ils trouvaient là une nouvelle manière de protester contre leur maîtres païens " <sup>57</sup>

### **L'apport culturel des écrivains berbères**

L'Algérie avait de nombreux écrivains, c'est le cas de l'Empereur berbère Hiempsal (106-60 avant J.C), et de Juba II, (25 avant J.C., 23 après J.C) qui écrivit une douzaine d'ouvrages. Comme l'écrit Beule dans son livre : « les fouilles de Carthage" :

---

<sup>57</sup> Masqueray. Introduction à la chronique d'Abou Zakaria .dans Mesnage .Op ; cité .p.500).

"Juba II, Roi de Mauritanie orna sa capitale de nombreuses statues en marbre de Filfila (près de Skikda)". "Avant de me rendre à Carthage, j'avais visité Julia Caesaria (Cherchell), et n'avais pas été peu surpris de trouver dans le petit musée de cette ville, des statues qui, toutes, étaient des copies d'antiques célèbres, la Venus marine, le Faune fluteur, le faune de Praxitele, Bacchus et Ampelus. Il y avait même une reproduction d'une des caryatides de l'Erechtéion d'Athènes. Le marbre de ces statues ressemblait au Paros à s'y méprendre et ce ne fut qu'en voyant à Philippeville (Skikda), des échantillons des carrières du mont Filfila et en apprenant que ces carrières exploitées par les anciens sont toujours visibles, que je compris d'où le Roi Juba II tirait cette magnifique matière<sup>58</sup> .

Pour A. Berbrugger : "Juba II qui avait épousé Cléopâtre Séléne, fille de Marc Antoine et de la reine d'Egypte Cléopâtre était plein d'admiration pour la Grèce. Ne pouvant posséder les chefs d'oeuvre de ses anciens sculpteurs, il en fit faire des copies Non seulement, on trouvera à Cherchell, les répétitions des antiques que possèdent nos musées, répétitions très satisfaisantes, puisqu'elles sont du siècle d'Auguste ; mais il est permis d'espérer ...des copies d'antiques que nous avons perdus ". " Il faut savoir en outre pousuit Berbrugger, que Juba II élevé à la cour d'Auguste était imbu de la civilisation romaine dont il aimait particulièrement le côté littéraire et artistique, ainsi que le témoignent ses ouvrages, seuls les titres nous sont parvenus rapportés par d'autres auteurs. L'épigraphie césarienne prouve que ce prince avait attiré beaucoup de grecs dans sa capitale ". <sup>59</sup> Bien avant l'ère chrétienne, il y eut des écrivains berbères qui écrivaient en latin. Ainsi l'un des plus célèbres est Terence (190 -159 avant J.C.), il est né à Carthage. Il

---

<sup>58</sup> Beule : Les fouilles de Carthage. Voir A. Berbrugger dans Revue Africaine 1865).

<sup>59</sup> A.Berbrugger. A propos de Cherchell texte du livre de Beule : les fouilles de Carthage. p.49, dans Revue Africaine. Vol.9,p.388. (1865).

devient membre du cercle de Scipion Emilien. La volonté d'universalisme comme l'écrivit Abdesslam faisait partie de la culture berbère ; Ainsi, Terence écrit, notamment : "Nous sommes hommes et rien de ce qui est humain ne nous est étranger"<sup>60</sup>. Un autre écrivain berbère célèbre fut le petit fils adoptif de Scipion l'Africain . Il composa six comédies, jouées de 166 à 160 avant Jésus Christ : *l'Andrienne, l'Ennuque, l'Hecyre, l'Heautontimoroumenos, Pharnion et les Adelphe*s. Il imite les auteurs grecs et s'attache à l'analyse psychologique. Il devint un modèle pour les classiques français notamment Molière.

Parmi les auteurs, certains étaient païens comme Fronton et Apulée de Madaure. Fronton fut appelé à juste titre " consul, et maître de deux empereurs ". Il naquit à Cirta, au commencement du règne de Trajan, il fit ses études et les poursuivit à Rome. Il s'imposa par son style et par son éloquence, ses racines africaines lui donnèrent une propension à l'exagération, sa rude franchise, même envers les hauts placés, lui valut des déboires malgré ses protections.

Pendant l'occupation romaine, plusieurs écrivains de renom, formés à la culture hellénique enseignaient à Cirta (Constantine), Theveste (Tebessa), et Madaure (Mdaourouch). Parmi ceux là, citons Apulée de Madaure, Fronton qui naquit à Cirta et le plus célèbre d'entre eux ; Saint Augustin, connu pour son ouvrage " la cité de Dieu «L'écrivain Tite Live rapporte par ailleurs que La femme de Syphax ; Sophonisbe (235 - 203) était aussi poète. Enfin, Cirta reste dans l'histoire de cette époque, la capitale de L'empire et était une ville d'art et de culture, elle rivalisait à l'époque avec les villes grecques.

---

<sup>60</sup> A. Abdesselam : Dictionnaire abrégé du vocabulaire redressé de la langue berbère. Editions Enag. Alger. (1992).

La littérature numide, depuis le deuxième siècle, en plein apogée de l'Empire romain avait ses spécificités. Les autochtones avaient un enseignement et s'étaient montrés très attentifs. A l'âge adulte, ils vont dans les grandes villes parfaire leur connaissance. Plusieurs villes eurent leurs heures de gloire et contribuèrent au développement de la culture. C'est le cas, notamment de Madaure (M'daourouch actuel), dont le nom sera attaché à Apulée, le brillant écrivain auteur de l'Apologie. C'est le cas aussi de Cirta (Constantine) et de Cesaréa (Cherchell). L'école de Carthage restera la plus célèbre, notamment par l'enseignement donné par des maîtres africains tels que Fronton , Apulée , Lactance , Tertullien et le plus célèbre d'entre eux , qui sera par la suite béatifié: Augustin .

Optat est littérairement la physionomie la plus intéressante, il n'a cependant pas la verve et le talent d'un Tertullien, d'un Lactance ou d'un Saint Augustin. Il avait, cependant, un tempérament de chroniqueur mué par les circonstances, en polémiste .Durant un demi siècle de 313 à 366, les catholiques ont laissé le champ libre aux Donatistes ; ils pensaient venir à bout du schisme, sans provoquer de scandale qui éclabousserait la religion Chrétienne.

Ils utiliseront pour cela les procès et les édits grâce à l'appui du pouvoir romain qui s'est allié à eux par calcul ; car les Donatistes étaient les alliés objectifs des circoncillions rebelles berbères contre l'ordre romain établi. Cela ne suffit pas, il fallait une littérature de combat contre les Donatistes .Ce sera Saint Augustin le fer de lance de l'Eglise, contre un célèbre orateur donatiste ; Petillanus. Interpellant ce dernier et reconnaissant en lui son égal au niveau de la compétence, il le harangua en disant : « Ce n'est pas le génie qui te manque, mais ta cause est mauvaise ! ".

L'Eglise elle-même, à peine sortie des persécutions a eu tendance à être elle-même persécutrice ; la raison d'Etat prima même chez Optat, homme d'Eglise qui applique le sinistre principe selon lequel : " la fin justifie les moyens".<sup>61</sup> D'une façon générale et comme l'écrit Kaddache, ce qui distingue l'écrivain romain de l'africain, c'est que ce dernier héritait des qualités et défauts des vieilles races africaines : imagination fertile, une sensibilité touchante, un esprit mystique et une âme de missionnaire cherchant à convaincre et convertir. Le tout traduit dans un style où l'image, l'hyperbole, la note forcée tiennent une grande place. Les liens entre l'auteur et le pays sont évidents.<sup>62</sup>

Apulée est appelé aussi le plus grand écrivain d'Afrique, il serait né vers 125 et serait mort vers 180. Après avoir étudié , d'abord , à Madaure ,il compléta sa formation à la source hellénique .Il écrivit l'Apologie pour se défendre des accusations portées par ses ennemis lui reprochant d'avoir épousé une riche veuve , par intérêt. Il reste aussi célèbre pour son roman " l'âne d'or " .C'est, rapporte Kaddache : " une sorte de roman à tiroir avec des épisodes très nombreux et très variés dont le cadre est fourni par les aventures d'un homme changé en âne ". C'est aussi un recueil de fables milésiennes très populaires. Apulée observe le paysage et la société et nous offre mille croquis des mœurs de son temps. Parmi les écrivains africains chrétiens , il y eut plusieurs auteurs tous célèbres , certains étaient de brillants défenseurs du donatisme comme Petillanus né à Cirta en 365 et qui fut évêque schismatique de cette ville Il se battit avec talent contre l'Eglise officielle représentée par, Saint Augustin, le grand évêque d'Hippone .

---

<sup>61</sup> P. Monceaux : Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe. Tome V. Editions Leroux .Paris . (1926)).

<sup>62</sup> M. Kaddache : l'Algérie dans l'antiquité. Edition Enal . p.185.(1992).

Saint Augustin naquit à Thagaste, (Souk Ahras), le 13 novembre 354. Son père Patruis était Berbère, païen mais tolérant ; sa mère, Monique était un berbère chrétien et aussi romanisée.<sup>63</sup> Après ses études à Thagaste, il rentre à " l'université de Madaure ", université fondée par le célèbre philosophe d'origine berbère, Apulée. Il va ensuite étudier la rhétorique à Carthage.

Saint Augustin rapporte Kaddache appartient à " l'âge d'or des pères de l'Eglise ". Sa patrie est l'Afrique, avec tout cela comporte comme attaches matérielles, affectives et spirituelles, il doit à ses origines son tempérament chaud et impulsif. Après une jeunesse tumultueuse, Il passa trois années décisives à Rome, Milan et Ostie. Il ne reçut le baptême qu'à trente trois ans. Rentré au pays, il passa trois ans à Thagaste dans la retraite .En 391, il est élu prêtre d'Hippone, et il ne cessa de sillonner le pays pour évangéliser et provoquer des débats contradictoires avec ses adversaires. Il devint si populaire qu'il lui arrive de faire souvent office de juge.

Sa mission , il la concevait , à côté des déshérités; son maître- mot est que : " l'évêque est fait pour servir et non pour asservir , pour être aux pieds et non en tête ".L'œuvre littéraire de Saint Augustin est féconde ; deux ouvrages émergent : *La "cité de Dieu "* œuvre dans laquelle , il oppose la vanité des cités terrestres à la cité éternelle de Dieu. *Les "confessions"*, œuvre autobiographique pleine de doutes, d'interrogations et d'espoirs.

Il fut le plus grand adversaire de tout ce qui est schisme. Il combattit avec une égale ardeur, l'arianisme et le manichéisme. Il s'attaqua au judaïsme et aux cultes païens. Cependant le combat qui fit sa gloire est celui contre les Donatistes. Il usa de toutes les voies, notamment celles du dialogue. En vain ; ses adversaires

---

<sup>63</sup> A. Cheurfi, Mémoires Algériennes, Ed. Dahlab ,1996.

craignaient son éloquence, un seul Donatiste lui tint tête. Saint Augustin défendit l'Eglise et triompha des Donatistes, au bout de douze ans .Sa dialectique nous dit Mandouze admet ce principe redoutable : celui de « l'utile erreur » qui sera lourde de conséquences dans les relations de l'Eglise avec les " infidèles " que représentaient les Musulmans. Il mourut à Hippone en 430, alors que sa ville était assiégée par les Vandales<sup>64</sup>.

Si nous avons jugé honnête de faire appel à tous ceux qui ont vécu , aimé et fait connaître la spécificité autochtone, il n'en demeure pas moins que cette appropriation de ce Père de l'Eglise doit se faire d'une façon prudente et non partisane .Comme le dit si bien Mazouni : " revendiquer comme sien un penseur de l'envergure de Saint Augustin devrait signifier en bonne logique qu'on s'en nourrit , qu'on l'étudie et qu'on revendique sa véritable et authentique postérité morale et intellectuelle " . Soyons lucides et renonçons à des annexions mal comprises et abusives. Saint Augustin est, et reste plus un Père de l'Eglise, qu'un indigène de Souk Ahras .Par sa gloire et son universalité, il nous appartient autant que par sa naissance berbère.<sup>65</sup> .

D'après un passage de *l'Historia Arcana* de Procope, relatifs à l'Afrique sous le règne de Justinien, et d'après un dénombrement fait par un autre auteur africain Corripus, des contingents berbères enrôlés dans l'armée byzantine, il est permis de penser que la population de l'Afrique romaine était considérable lors de l'invasion Vandale et même après au sixième siècle. Cette population tenait une grande place au point de vue intellectuel dans le monde romain, elle avait d'importantes qualités d'esprit associées à une ardeur d'imagination toute africaine.

---

<sup>64</sup> A. Mandouze : Saint Augustin, Ed.Paris (, pp.379-382).

<sup>65</sup> A. Mazouni .Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb. Ed. F.Maspéro. Paris ;(1969).

Lacroix écrit dans le même ordre d'idée : «Non seulement l'instruction publique était organisée en Afrique sur les bases les plus larges relativement au temps dont il s'agit, mais la jeunesse du pays trouvait un accueil empressé dans les établissements d'éducation des autres provinces. C'est ainsi que la célèbre école de Beryte, où l'enseignement du droit était complet, ouvrait ses portes aux étudiants qui lui arrivaient des provinces africaines.

Tandis qu'à Carthage, des professeurs renommés formaient à l'éloquence et à la poésie la foule des jeunes gens qui s'empressaient à leurs leçons, Rome et Constantinople en attiraient d'autres, qui, après plusieurs années d'études rentraient dans leur patrie pour y répandre à leur tour, leurs parts de lumières et de progrès"<sup>66</sup>.

Les autorités contemporaines parlant des disciplines où les indigènes excellaient, citent les lettres, les beaux arts, le barreau et les sciences hydrauliques. Il y eut comme nous l'avons écrit plus haut de grands noms dans le domaine des lettres : à côté d'Apulée, il y eut Septime Sévère, un des ancêtres de l'Empereur du même nom, il semble d'ailleurs, que la sœur de ce dernier parlait encore berbère quand elle partit à Rome.

Cornélius Fronton le maître et l'ami de l'Empereur Marc - Aurèle, considéré comme le Cicéron africain, naquit à Cirta, au commencement du règne de Trajan. Il fit ses études en Numidie, les poursuivit à Carthage puis à Rome. Il étonna par l'éloquence de ses harangues, et de ses plaidoyers civils et politiques, comme l'écrit Kaddache, il n'a existé que par la rhétorique et pour la rhétorique. Il écrivit un jour à l'impératrice : «Je suis un barbare. Je

---

<sup>66</sup> F. Lacroix. Colonisation et administration romaine dans l'Afrique Septentrionale. Revue Africaine. Vol.7.p.425. (1863).

suis un libyen et de la religion des Libyens nomades ".<sup>67</sup> Il ne faut pas oublier aussi, les poètes Nemesianus et Corripus. Parmi les auteurs Chrétiens et dans les lettres sacrées, à côté du plus prestigieux d'entre eux Saint Augustin, il nous faut citer Tertullien, Lactance surnommé le Cicéron chrétien, Saint Cyprien, Optat de Milev (Mila actuelle).

Lactance serait né vers 250 à Cirta, il a du enseigner dans son pays avant d'aller exercer à Nicomédie et aussi en Gaule (France actuelle). Il écrivit plusieurs ouvrages, principalement sur la religion .Son œuvre comprend les "Divinae Institutiones " en sept livres, l'Épître et les opuscules " *De Opificio Dei et De ira Dei* (de la colère de Dieu). L'essai de réconciliation de la raison et de la foi a marqué principalement son apologie du Christianisme, durant toute sa vie.

Optat est né vers 320 à Milev, il en fut l'évêque vers 370. C'était un Numide et s'intéressait à tout ce qui touchait à la Numidie, son patriotisme africain l'a amené à railler et à ne pas pardonner aux schismatiques, à la suite de Donat, d'être allés choisir pour chef un espagnol ou un Gaulois. Il a été le premier à lutter contre le Donatisme, son livre " *De schismate Donatistarum ou contra Parmenianum Donatistum* " constitue l'œuvre de référence contre les adeptes du schisme donatiste. Il reste cependant, celui qui a légitimé l'usage de la force du pouvoir de l'Empire, dans les affaires de l'Eglise. Son disciple fut Saint Augustin.

Lacroix ajoute : "Bien avant, ces écrivains et poètes africains étaient précédés par une glorieuse génération d'esprits éminents qui avaient surgi de la Cyrénaïque et avaient ainsi prouvé avant l'expérience romaine, que le ciel de l'Afrique était

---

<sup>67</sup> M. Kaddache .L'Algérie dans l'antiquité. p .186.Editions ENAL. (1992).

singulièrement favorable au développement de l'intelligence dans les sphères même les plus élevées ". (*Lacroix .op. cité*). Du point de vue social et politique, la terre maghrébine a fourni plusieurs cadres, c'est ainsi que des Africains purent entrer au sénat romain bien avant les Sévère. Sous Sévère et Caracalla, Kaddache rapporte que 15 % des Sénateurs étaient africains. (*Kaddache : op. citée p.172*). D'autres Africains, nous dit E. Albertini, firent, dans les fonctions publiques, des carrières utiles et brillantes. Ecoutons-le : "Dès le règne de Titus (79-81), un Africain ; Pactimieus originaire de Cirta parvint au Sénat. Au second siècle, le Maure Lucius Quietus fut un des meilleurs lieutenants de Trajan. Un Africain Tullius commanda l'armée d'Espagne.

La suprême conquête fut réalisée en 193, quand un Africain, Septime Sévère qui naquit à Leptis Magna (aujourd'hui Lebda à l'est de Tripoli) devient Empereur. Il régna jusqu'en 211. Sa sœur ne parlait que berbère quand elle arriva à la Cour de Rome. De son mariage avec une Syrienne sortit une dynastie dont trois membres régnèrent après lui : Caracalla (218-222), Elagabal (218-222), Sévère Alexandre (222-235). Entre Caracalla et Elagabal s'insère (217-218), le court règne d'un autre empereur Macrinus (Amokrane), chevalier berbère originaire de Cherchell"<sup>68</sup>.

En définitive, la terre algérienne et devrions-nous dire pour être plus juste, la terre maghrébine a été fertile en homme de lettres, de sciences et en hauts fonctionnaires dans l'administration romaine. Il faut citer pour être complet, les nombreux artistes qui ont aussi porté l'empreinte de Rome. A Cherchell on peut admirer des statues grecques ou copiées par des artistes autochtones sur des modèles grecs : Apollon , la statue d'Auguste et les superbes mosaïques surprenantes par leurs beautés et le choix des couleurs

---

<sup>68</sup> E. Albertini : L'Afrique du Nord Française dans l'histoire, Paris, Lyon, pp ; 90-92, (1955).

qui, deux mille ans plus tard, sont toujours là pour témoigner du courant culturel et artistique des Algériens de ce temps.

### **L'empreinte amazighe dans les noms et les lieux**

Pour témoigner de la présence des parler berbères dans l'histoire de l'Algérie depuis près de trente siècles, nous allons rapporter deux témoignages, celui du professeur Ali Farid Belkadi et celui du maître le regretté professeur Mostefa Lacheraf. Nous empruntons à titre d'exemple au professeur Ali Belkadi quelques interprétations qui nous paraissent importantes. A propos du détroit de Gibraltar, il propose une explication qui remet en cause fondamentalement l'explication usuelle ; écoutons le : «(...) L'autre trait linguistique, concerne la dénomination du Détroit de Gibraltar, dont les rives complémentaires l'une de l'autre, sont postées depuis la préhistoire au croisement des flux économiques, marchands et culturels intercontinentaux.

Pour le professeur Belkadi, Tariq Ibn Ziyad n'est aucunement l'éponyme du détroit de Gibraltar. Ce passage qui relie la Méditerranée à l'océan Atlantique, ne provient pas de l'arabe *Jabal Tariq* (جبل طارق), « *le mont de Tariq* (Ibnou Ziyad)», qui sera transformé en *Gibraltar* par les castillans. La désignation *Tariq* (arabe) n'est que la traduction littérale du mot berbère *Abrid*, en rapport au rocher qui domine le détroit. Cette dénomination ranime le souvenir des *paléoberbères Tabrida* qui vivaient dans les voisinages du seuil de Gibraltar à la haute époque libyenne.<sup>69</sup>

Au temps du géographe et historien andalou Al-Bekri (Abū Ubayd Abd Allāh ibn Abd al-Azīz ibn Muḥammad al-Bakrī, né en 1014 à Huelva et décédé à Cordoue en 1094), le pays s'appelait encore *Tabrida*. *Abrida*, on l'aura reconnu, est un passim du mot

---

<sup>69</sup> A. Belkadi : Le détroit de Gibraltar. Conférence à Bejaia. Novembre 2008

berbère abrid : « *chemin, passage, route* », « *grande route* », dont l'équivalent arabe est *Tariq*. Abrid est au pluriel : Ibriden, qui indique après augmentation du sens, que le détroit de Gibraltar signifiait à l'origine : « *la route menant au rocher, à travers le détroit* », en référence aux autochtones Abrida qui étaient établis dans les parages du défilé.

Cet ethnonyme Tabrida dont l'affixe T peut être assimilé au berbère *At* « gens de », « fils de » comme dans *at\_tmurt* « *les gens du pays* » ou *at-yenni* « *les gens (tribu) de Yenni* », peut aussi bien être énoncé en langue berbère par *At\_Abrid* et *Aït\_Abrid* : « *les gens de Abrid* » ou encore « *la tribu de Abrid* ». En résumé, concernant le Déroit de Gibraltar, signalons qu'en berbère de Kabylie, la radicale JB suggère une série de mots pouvant former l'affixe du toponyme JBLTRQ (Gibraltar), plus particulièrement Ijebbu et Ajbay, qui signifient : « *aller vers un endroit ou un pays éloigné* », « *en passant par dessus une montagne ou en franchissant une limite* ». <sup>70</sup>

Nous obtenons ainsi : JB+ABRID (berbère) : « *Passer une montagne+route* », primitivement *Ajbu (Ajbay) N Ubrid*, reformulé littéralement en JBL+TARIQ (arabe) : « *montagne + route* » *Djebel Al-Tariq*. Le détroit fut parfois appelé « *le chemin d'Hercule* » par les auteurs grecs et les latins. Nous savons qu'Abrid désigne le chemin, qu'en est-il d'Hercule ? Quel fut son nom véritable en berbère, s'il en eut jamais ? (*A. Belkadi Op.cité*)

### **L'acculturation « croisée » entre le tamazigh et l'arabe**

Parmi les auteurs qui ont témoigné de l'apport de la culture amazigh au patrimoine de la culture algérienne et partant de

---

<sup>70</sup> .M. Dallet, Dictionnaire Kabyle-Français, Parler des At Mangellat, Algérie, 1982, Paris Selaf, p. 357.).

l'universel, Mostefa Lacheraf est incontournable. Dans un essai remarquable : « Des noms et des lieux », il parle avec autorité et respect du gisement ancien en langue amazigh :

Des noms et des lieux, la moindre pierre : Mostefa Lacheraf pouvait décliner en quelques lignes admirables l'onyx et le basalte. Il y avait évidemment en lui un grand poète dont l'expression se rattache à une connaissance intime de ce pays merveilleux et de son peuple qui expliquent et justifient son itinéraire de combattant et d'intellectuel. Farid Ben Ramdane a rappelé dans un séminaire que les Français, après 1830, se sont toujours opposés à ce qu'il y ait un relevé de la toponymie algérienne. Parce que les idéologues de la colonisation voulaient montrer que l'Algérie, et l'Afrique du Nord, était dans son fond romaine et qu'elle a été peu transformée par l'Islam, alors qu'en réalité la toponymie montre la profondeur de l'amazighité, puis l'adjonction de la langue arabe sur elle. Là, de nouveau, nous avons une branche qui est en train de se développer dans la recherche universitaire grâce au livre de Lacheraf. La préface au livre de Christiane Achour, *Abécédaire en devenir*, est aussi très longue. Il aborde des thèmes qui ne sont pas abordés par ailleurs, comme dans la préface au livre *Thamurt Imazighen* de Ali Zamoum où il s'est positionné pour la première fois par rapport à l'amazighité.

Écoutons Mostefa Lacheraf : « Des noms et des lieux : Revenons-y alors que l'ignorance chez nous bat son plein au sujet de ce pays, de ses noms et pas seulement au niveau d'un état civil désastreux mais aussi à travers le choix des parents saisis par des mimétismes orientaux, occidentaux et rarement maghrébins. Des modes onomastiques aberrantes qui ont la vie dure et indiquent à la fois , le peu de cas que l'on fait du prénom d'un enfant et le grave malentendu issu d'une arabisation au rabais , mal assimilée par les maîtres, les élèves et leurs parents , conçu comme un snobisme levantin ne tenant aucun compte de la géographie , de

l'esthétique du caractère affectif de la transmission identitaire propre à notre pays depuis la plus haute antiquité »<sup>71</sup>

Noms berbères anciens et berbères puniciés par l'attrait culturel de Carthage. Noms berbères arabes berbérés ou greffés d'amazigh. Noms arabo-berbères de la vieille tradition des patronymes ethniques confondus depuis les débuts de l'islam en terre africaine et le souvenir fervent des premiers Compagnons du Prophète *Sahâba et Ta-bi'in* » «Et l'espace vertigineux du sous-continent nord-africain littéralement tapissé dans ses moindres recoins, de Siwa en Egypte au fleuve Sénégal, des lieux dit s'exprimant à perte de vue, perte de mémoire, en tamazigh et en arabe avec leurs pierres, leurs plantes bilingues ou trilingues, leurs sources et la couleur géologique des terres sur lesquelles elles coulent ou suintent au pied des rochers depuis des millénaires ?» (*Mostefa Lacheraf op.cité p.148-149*)

«Pour ce qui est des prénoms et patronymes d'origine berbère, ils sont naturellement plus fréquents en Kabylie, au Mزاب, dans les Aurès et certaines aires berbérophones mineures autour de l'Atlas blidéen et du Chenoua, mais existent aussi dans les collectivités arabophones à « cent pour cent » depuis des siècles à travers le pays. Si des noms de famille à consonance berbère et de signification tamazight à peine déformée tels que : *Ziri, Mazighi, Méziane, Gougil, Sanhadji, Zernati, Maksen, Amoqrane, Akherfane* et ceux terminés parla désinence en ou, an, au pluriel et précédés du t du féminin sont répandus un peu partout dans les milieux d'expression linguistique arabe en tant qu'héritage se transmettent volontairement de génération en génération et pris en charge par les procédures officielles ne tenant aucun compte des origines et les ignorant même. Il s'agit entre autres de : Menrad, se référant indirectement à l'un des princes fondateurs de la dynastie

---

<sup>71</sup> Mostefa Lacheraf : Des noms et des lieux. Editions Casbah 2004.

berbère ziride au XI<sup>e</sup> siècle, et de Wassini prénom qui fut porté par le grand souverain almoravide, d'origine également berbère Youssef Ibn Tachefine, le premier ayant cours encore dans le sud du Titteri et marquant par son évocation la poésie populaire arabe dans cette région, le deuxième toujours plus usité dans la région de Maghnia, sans parler de prénoms de pure étymologie tamazight dans l'Ouarsenis arabophone et ailleurs.

Mostefa Lacheraf, décrit que l'on pourrait appeler l'acculturation croisée, il écrit : « (...) Mais l'un des prénoms, les plus significatifs de l'osmose qui a opéré au plan sémantique des usages et d'une certaine propriété des termes entre le berbère et l'arabe dialectal au point de constituer des *algérianismes* (comme on parlerait de gallicismes ou d'anglicismes) est certainement le « décalque » à propos d'un nom célèbre, rencontré dans l'une ou l'autre des langues. (...) Ainsi Massinissa (Massiïssen) nom propre berbère qui signifie : le plus grand des hommes, le plus élevé par le rang, le Seigneur des hommes, etc., a trouvé dans l'onomastique arabe algérienne dans le passé et jusqu'à ce jour son juste équivalent et ses variantes sous les formes suivantes : 'Alannàs, Sidhoum, 'Aliennàs, 'Alàhoum ; et dans le genre, le nom très connu de Lallàhoum « Leur dame », celle qui est supérieure aux autres, hommes et femmes ».

Pour nous permettre d'évaluer à sa juste mesure, l'empreinte séculaire du fond berbère suivons aussi Mostefa Lacheraf qui parle d'un « gisement » ancien en langue tamazight. Il écrit « Dans l'épigraphie nord africaine à laquelle se réfère Gustave Mercier à propos de ce qu'il appelait en 1924 « *La langue libyenne* (c'est à dire tamazight) *et la toponymie antique de l'Afrique du Nord* », des noms propres d'hommes et de femmes surgissent et parmi eux il en est moins reconnaissables comme celui de *Tascure*, découvert gravé en latin et dont les doublets

linguistiques actuels sont *Tassekkurt* et *Sekkoura* signifiant « perdrix » en kabyle.

« Les topiques ou toponymes et lieux-dits à travers toute l'Afrique du Nord constituent, quant à eux, un véritable festival de la langue berbère, et l'on bute sur ses noms devenus familiers aux vieilles générations d'Algériens connaissant leurs pays dans les moindres recoins du sous-continent maghrébin avec ses montagnes, ses coteaux, ses cols défilés et autres passages; les menus accidents du relief, les plantes sauvages et animaux de toutes sortes et, - et même l'éléphant disparu depuis longtemps-, les grands fauves et les oiseaux dont on a attaché les appellations à cet univers multiple et contrasté de la forêt; de la plaine de la steppe herbeuse ou nue, des rivières indociles des ravins des rochers du désert, etc. Bref un inventaire grandiose ou infinitésimal, un espace géographique modelé par les millénaires et s'exprimant en tamazight, la nature et les hommes confondus! Ne serait ce que pour cela (qui est déjà énorme) cette langue devrait être enseignée à tous les enfants algériens afin de leur permettre de redécouvrir leur pays dans le détail et non par le biais de l'abstraction idéologique imposée au nom de la *qawmiyya baâtiste* et faisant de l'école une institution étrangère, sinon à notre identité proclamée en surface du moins, à notre être national véridique, fruit intime de la géographie et de l'histoire toutes deux conçues charnellement à partir du terrain et assumées comme telles sans détour ni mensonge ». (*M. Lacheraf. Op.cité p 161*)

« La pédagogie scolaire et de l'enseignement supérieur en transposant à son niveau, avec des moyens appropriés, cette légitime initiation à la terre, à la faune, à la flore aux mille réalités concrètes (et méconnues) du Maghreb fera gagner à notre identité en débat perpétuel injuste, les certitudes dont elle a besoin pour s'affirmer et s'épanouir ». « (..) Et il y en a qui veulent nous ajouter

d'autres tutelles sous formes d'influences inesthétiques et d'autres n'ayant rien de maghrébin, parfois manifestement anti-algériennes, oubliées de nos épreuves, de nos acquis, de notre culture écrite et populaire de double expression berbère et arabe !» (*M. Lacheraf. Op.cité p. 171*)

En définitive, dit autrement et avec beaucoup moins d'élégance, il faut arriver à redonner à l'Algérien cette fierté d'être Algérien et réconcilier ce peuple avec lui-même ; prôner en toute chose l'altérité. Ne voulant pas d'une autre patrie de rechange, il nous faut inventer un *modus vivendi* loin du miroir aux alouettes constitué par un mode de vie à l'euro-péenne débridée, loin de notre identité et loin aussi d'une métropole moyen-orientale qui est à des années-lumière de notre génie propre. A sa façon Cheikh Nahnah parlait de ce désir d'être ensemble « *min ta latta de Tamanrasset à Tizi-Ouzou et de Tlemcen à Tébessa* ». Il a mille fois raison.

## L'APPORT DES ECRIVAINS AFRICAINS A LA PENSEE CHRETIENNE

*Sabah FERDI*

**L**a littérature latino chrétienne d'Afrique écrite par des maghrébins anciens, issus des sociétés libyco-berbères, est née dès la fin du II<sup>ème</sup> siècle après J.C.

Ses représentants sont assez nombreux et sont considérés comme des écrivains de talent et de valeur, tels *Minucius Felix* de Tebessa (?), *Lactance* de Cirta, *Optat* de Mila et *Augustin* d'Hippone. D'eux d'entre eux, Minucius Felix et Lactance, ont exercé le plus clair de leur activité hors d'Afrique en orient et en Gaule tandis que les deux derniers ont vécu, écrit et pensé en africains parmi et pour des africains.

Tous les quatre ont raconté, loué, combattu, défendu, enseigné ce qu'ils voyaient autour d'eux. Tous ont laissé dans leurs œuvres l'empreinte de fortes individualités et un aspect original de la production littéraire latino chrétienne africaine.

Cette production latino africaine a suscité diverses appréciations. Certains n'y décelaient aucune spécificité ou africanité, d'autres, au contraire, s'extasiaient et trouvaient dans cette littérature la preuve d'une assimilation heureuse : les africains écrivaient aussi bien que les latins de Rome et avaient contribué ainsi au rayonnement comme au développement des lettres latines.

La culture gréco latine et la langue latine étaient leur seul milieu nourricier et ils écrivaient uniquement pour un public lettré latinisé.

Nous pouvons affirmer que l'ensemble des auteurs que nous présenterons au cours de cette communication ont été des gens d'école : des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes et de grands théologiens. Ils avaient tous une bonne connaissance et maîtrise des modèles classiques. Et assurément, durant plusieurs siècles, sans interruption, ils s'étaient transmis la tradition africaine. Etant porteurs dans leur subconscient, de la culture rurale de l'Afrique, ils avaient produit une littérature expressive de la sensibilité de la ruralité originelle.

Parmi ces auteurs, nous avons choisi de présenter quatre, méconnus du grand public, à l'exception du grand Augustin réhabilité par le colloque de 2001 qui lui fut consacré à Alger et Annaba.

Le plan de chaque notice d'auteur comportera :

Une brève notice biographique, une liste des œuvres écrites, une présentation sommaire d'une œuvre majeure et enfin, une appréciation synthétique sur l'auteur. Mon exposé ne veut être qu'une simple contribution introductive à l'étude des auteurs qui ont fait la grandeur de la culture africaine antique et une façon de s'interroger sur la spécificité de l'histoire culturelle antique de notre pays. Il convient de rappeler que le christianisme s'est très rapidement diffusé en Afrique ; le dynamisme des communautés chrétiennes est en effet perceptible dès le II<sup>ème</sup> siècle. Aussi il n'est pas étonnant d'observer que les premiers écrits chrétiens en langue latine ont été élaborés sur la terre africaine.

Par ailleurs, on constate que dès la fin du II<sup>ème</sup> siècle avaient circulé, en Afrique, les traductions latines des textes

bibliques composés dans un style proche du parlé populaire de la société romano africaine. Ce latin chrétien parlé avait servi à l'évangélisation des populations. En écrivant leurs traités apologétiques ou de controverses, les auteurs chrétiens africains avaient traduit les mots essentiels de la foi chrétienne pour leurs lecteurs et fidèles. Les prédicateurs de la nouvelle foi organisèrent le vocabulaire spécifique qui allait servir à constituer le fondement de la doctrine chrétienne occidentale pour les siècles à venir. Ce vocabulaire est désigné par Augustin : « *ecclesiastica loquendi consuetudo* » (manière de parler traditionnelle dans l'Eglise) et qui deviendra : « *ecclesiastica scribendi consuetudo* » (manière d'écrire traditionnelle dans l'Eglise).

C'est une littérature de controverse et de doctrine, elle défend les communautés chrétiennes naissantes contre le paganisme triomphant et les hérésies séductrices, mais elle doit également les soutenir dans leur foi, élaborer le nouveau dogme. La langue latine de ces pères est originale, typique et forme un langage théologique et liturgique nouveau adapté à la nouvelle religion.

Minucius Felix (Marcus) de Tebessa (?) / IIIème siècle :

Il est le contemporain de Fronton mais nous ignorons tout de sa vie. Longtemps païen, avocat à Rome, cet homme de grande culture fut le premier apologiste chrétien avec Tertullien ; Lactance le mentionne comme l'auteur d'un ouvrage apologiste : l'*OCTAVIUS* et du « *De fato* » (sur le destin : ouvrage perdu). Son œuvre consiste dans une causerie, rédigée entre 200 et 245 ; elle se compose de 5 parties : un prologue, un réquisitoire, un intermède, un plaidoyer et un épilogue.

L'un des personnages est l'auteur lui-même qui joue le rôle d'arbitre entre deux champions ; l'un *Caecilius Natalis* qui

personnifie les lettrés païens, un académique de Cirta (l'actuelle Constantine), l'autre *Octavius Januarius*, un juriste chrétien, ami de l'auteur, mort au moment de la composition de l'ouvrage.

Une inscription de Tebessa mentionne un *Minucius Felix* dans le CIL, VIII, 12499, une 2<sup>ème</sup> inscription de Cirta (Constantine) mentionne *Caecilius Natalis*, VIII, 6996, 7094-7098 et *Octavius Januarius* de Saldae (Bejaia), VIII, 8962.

Ce dialogue entre les 3 interprètes s'était déroulé sur une plage à Ostie au cours d'une promenade pendant les vacances du barreau et dont le point de départ fut le geste de piété porté par *Caecilius* vers la statue de Sérapis ; cette attitude contraria les deux chrétiens qui lui en reprochèrent le caractère idolâtrique. Ce dernier, d'un ton passionné, défendit la religion romaine et ses traditions vénérables qui faisaient la grandeur de Rome, critiquant le caractère populaire du christianisme et s'opposant à la théologie de « l'ubiquité de Dieu », à la résurrection des corps et conclut au doute intellectuel.

Octavius répondit aux griefs exposés et les retourna en s'appuyant sur les penseurs païens et démontra l'origine humaine des dieux païens, le scandale de la mythologie et des rites. Il brossa un tableau enthousiaste de la vie chrétienne et prouva au contradictoire que la rencontre entre l'antiquité et la nouvelle religion est possible et réalisable sur le plan culturel.

L'œuvre est une apologie destinée aux païens adoptant la forme littéraire du dialogue d'une façon élégante et naturelle ; la langue est nuancée, souple et ne manque pas de pittoresque. Les réminiscences virgiliennes et les allusions aux épîtres de saint Paul y sont nettement perceptibles. Lactance : *Lucius Caecilius Firmianus lactantius* (260-325) :

Il n'aquit, sans doute, dans la région de Cirta (voir CIL, VIII, 17767, une épitaphe trouvée à Ain mtirshu au nord est de Khenchela). Il fut l'élève d'Arnobé et devint lui-même professeur d'éloquence latine à Sicca et à Nicomédie entre 290 et 303 ; il se convertit au christianisme durant les persécutions de Dioclétien. Il devint, vers 316, précepteur de Crispus, fils de l'empereur Constantin, à Trèves.

### **Ses œuvres :**

Si ses livres chrétiens sont bien conservés, par contre ses ouvrages *païens* sont perdus dont le *symposium* ou *banquet*, le *grammaticus* et *l'epistulae ad severum*. Ses livres chrétiens sont : *Epistulae ad demetrianum*, les *divinae institutiones* en 7 livres, les opuscules *De opificio Dei* et le *De ira Dei*.

Son œuvre majeure qui retient l'attention est : « *les institutions divines* » commencées en 305 et achevées 15 années plus tard. Elle se développe en 7 livres ayant chacun un titre : de *falsa religione*, de *origine erroris*, de *falsa sapientia*, de *vera sapientia et religione*, de *iustitiae*, de *vero culto*, de *vita beata*.

C'est un traité sur les principes de la religion où l'auteur se propose d'instruire les hommes pour les tirer de l'erreur et les mettre dans la bonne voie. Lactance a choisi de rompre avec la tradition apologétique antérieure qu'il jugeait trop défensive. Pour lui, la caractéristique de l'homme est le sentiment religieux ; poètes et philosophes l'avaient entrevu mais la nouveauté et la prééminence du christianisme sont d'avoir enseigné à l'homme la nature du vrai Dieu et l'essence de l'authentique religion. En conclusion, c'est la première tentative d'interprétation philosophique du christianisme. Son originalité est d'avoir proposé un « humanisme chrétien » aussi bien sur le plan de la pensée que sur celui de l'esthétique.

Optat de Milev : vers 320-392 :

Evêque catholique de Milev en Numidie, il est l'auteur d'un traité contre les donatistes rédigé peu après le règne de Julien. Il ne nous est guère connu aujourd'hui que par son livre contre le donatisme en dehors duquel nous ne savons à peu près rien sur son compte. Il est resté célèbre en Afrique aussi longtemps qu'a duré le donatisme. Saint Augustin le vénérât, le citait fréquemment et lors de la conférence de 411, le corrigea et le compléta. Il a été avec Augustin l'un des maîtres à penser de l'Afrique chrétienne.

Une fresque du VIII<sup>ème</sup> siècle le représente dans la catacombe de *Callixte* à côté du pape *Sixte II* et en face du pape *Corneille* et de l'évêque *Cyprien*. Il est le plus ancien représentant de la littérature anti donatiste. Pour ses contemporains, il est appelé *Optatus Afer* ou *Optatus milevitanus*.

C'est en témoin oculaire qu'il écoute, qu'il peint, qu'il juge. Son instruction est littéraire pétrie de rhétorique et de philosophie. Dès le début de son épiscopat, il fut confronté aux schismatiques donatistes et dut défendre son église ; il devint ainsi le spécialiste de la controverse et le célèbre polémiste contre le primat donatiste de Carthage *Parmenianus*.

Son œuvre : consiste dans le traité en 7 livres qu'il a composé pour lutter contre le schisme donatiste qui déchirait l'église d'Afrique et pour répondre aux attaques de *Parménien*, l'évêque de Carthage, contre l'église catholique.

C'est un ouvrage de polémique contre les donatistes, sa valeur repose sur l'idée d'unir l'histoire à la polémique et démontrer que la réalité de l'Eglise ne tient pas à la sainteté de ses ministres mais à la volonté de son fondateur dont l'une de ses caractéristiques était sa catholicité (universalité). Il affirme que l'église catholique est celle qui est répandue dans tout l'univers en

communion avec les églises apostoliques d'Orient et surtout avec l'église de Rome qui possède la chaire de Pierre, fondement de l'unité.

Augustin d'Hippone : *Aurelius Augustinus*

Né à Thagaste (Souk Ahras) le 13 novembre 354, il mourut à Hippone (Annaba) le 28 août 430. C'était un philosophe, un théologien chrétien et un écrivain romano africain des plus illustres. Un colloque lui fut consacré en 2001 à Alger et il n'y a pas lieu de répéter sa biographie (voir l'important dossier de presse qu'il lui fut dédié et le livre du regretté Serge Lancel publié en 1999 aux éditions Fayard).

Parmi ses œuvres majeures nous citerons les *Confessions*, la *Cité de Dieu*, la *Trinité* et la *Doctrine Chrétienne*. Toutes ces œuvres ont exercé une influence extraordinaire dans le milieu latino chrétien de son temps, en philosophie et en théologie.

Après son retour en Afrique, en 388, Augustin réintégra son africanité. Orphelin de Monique, sa mère, depuis 387 à Ostie, Augustin devint alors, autrement que par le passé, un fils de l'Afrique.

Durant sa première africanité, il vécut en Africain de naissance et de culture latino romaine religieusement plurielle. Il était tiraillé alors entre l'influence chrétienne de sa mère et celle, le plus souvent païenne, de son milieu, de ses études, de ses fréquentations. Par contre, sa seconde africanité s'est trouvée marquée, de manière décisive, par un double choix. D'abord, par sa conversion au christianisme qui en fait un Africain, sans doute toujours de culture latino-romaine, mais désormais chrétiennement engagée. Ensuite, par décision, sans doute liée à sa conversion, de revenir dans son pays d'origine. De 354, date de sa naissance, jusqu'en 388, date de son retour en Afrique, Augustin était, certes, Africain par son lieu de naissance, par son ascendance

particulièrement maternelle, par les villes où il fit ses études, par les lieux où, avant de partir en Italie, il exerça son métier de rhéteur. Mais pour Africain qu'il fût, cela ne l'empêchait pas d'être latino-romain par instruction, formation, compagnonnage, environnement, profession. Latino-romain, il le demeura par sa résidence prolongée en Italie, même après son baptême reçu à Milan en 386. Toujours est-il qu'il donne l'impression de s'être conduit, jusqu'à son retour en 388, en latino-romain de culture plus qu'en Africain d'appartenance, comme si sa patrie avait été alors sa culture plus que son pays.

Son retour en 388 en Afrique est un tournant d'existence. On y décèle quelque chose de vocationnel. Il n'a livré aucune confidence sur les raisons qui l'ont ramené chez lui, sinon, au départ, le désir de mener, avec ses compagnons, en Afrique plutôt qu'ailleurs, une vie monastique d'un genre nouveau. Les autres raisons, plus intimes, devaient être, elles aussi, déterminantes, car, de son Afrique, il ne sortira plus une seule fois. Il s'y était découvert une autre africanité : celle d'une appartenance renouvelée. Il y trouva une nouvelle patrie : non plus seulement celle de sa culture, mais aussi celle de ses racines, l'Afrique de la Numidie pro consulaire. Qu'il devint ainsi un véritable enfant de son pays, le peuple ne s'y trompa pas : on lui demanda d'y devenir d'abord prêtre en 391, puis évêque en 395, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort en 430.

## **En conclusion**

Ces auteurs ont surtout écrit pour leur compatriotes et exprimé l'esprit de leur terroir, ils ont raconté, loué, combattu ce qu'ils voyaient autour d'eux, ils recherchaient le détail pittoresque et faisaient volontiers les honneurs de leurs personnages. Ils s'adressaient à trois publics différents : La foule ou dominait

encore l'expression linguistique punique, la société africaine mondaine à demi latinisée et le cercle des gens lettrés.

Leurs œuvres avaient rayonné la foi, le bon sens, la spiritualité et la sagesse. Ces auteurs s'étaient exprimés pour leur époque et pour leurs confrères et concitoyens, unissant attitudes de réflexion profonde et efforts de création audacieuse. Leur littérature joignait « *le goût pour l'éloquence, la rhétorique et la prédication religieuse à l'expression d'une sensibilité et d'une subjectivité authentique* ».



Tombeau du Roi Massinissa, Dougua, Tunisie

BREF APPERCU SUR L'APPORT DES BERBERES A LA  
PENSEE UNIVERSELLE DANS LE BASSIN  
MEDITERRANEEN

*Abdennour ABDESSELAM*

*«Nous sommes Hommes et rien de ce qui est humain ne nous est  
étranger»  
«Nekkni d imdanen gar wiyad, kra d-yennulfan ur ay-yelli d  
awerdali»*

*«Tamusni n wemdan d ayla n yimdanen, ssisinen deg-s akk  
medden»  
«Le patrimoine savoir est le bien commun de l'espèce humaine»*

Ces deux célèbres déclamations, la première est de l'éminent penseur berbère d'expression latine Térence et la seconde du grand Chikh Mohand Oulhoucine sont l'explication canonique qui poursuit d'elle-même le sens de ce qu'est la vision universelle de la pensée humaine dans la société berbère à travers les siècles. Ces citations se veulent d'une un témoignage et une détermination de l'esprit berbère à s'inscrire dans la mouvance globale de l'évolution des idées sur le vaste territoire de l'Afrique du Nord. Elles nous éclairent sur une tradition séculaire des berbères qui se nourrissaient déjà à la culture de la rencontre avec les autres,

cherchant non pas en quoi ils diffèrent avec les autres mais plutôt où peuvent-ils se retrouver et ainsi avoir des valeurs en partage avec les autres.

Cette culture de la rencontre et de la connaissance réciproque est une caractéristique particulière qui a jalonné l'histoire intellectuelle, spirituelle et politique du bassin méditerranéen. Pour ce qui concerne l'Algérie en particulier, considérée dans l'espace Nord Africain des différentes époques, ces rapports et échanges mutuels sont une clarification de l'histoire, ce qui a fait dire à Tahar Djaout que : « L'Algérie n'a pas été tout au long de l'histoire un simple réceptacle où des cultures et des styles exogènes se succèdent ou se détruisent... c'est une terre d'accueil, d'osmose et de transfiguration ». Aujourd'hui, cette tradition séculaire de « l'assortiment » des idées est devenue une préoccupation saillante et majeure autour de laquelle une forte activité s'articule de part le monde.

A cela et en cela, la transfiguration, portée par des mouvements humains d'entre les deux rives de la région, montre bien que des auteurs/acteurs berbères ont contribué dans différents domaines à renforcer cette heureuse contiguïté entre les peuples d'où a émergé la pensée pan humaine, du moins dans l'espace méditerranéen, qui ne cesse de s'élargir encore aujourd'hui. En effet, du long et périodique phénomène alternatif d'occupations et de libérations qui a caractérisé l'histoire de l'Afrique du nord, est apparu ce contact permanent et à répétitions avec l'autre par delà les guerres et les conflits. L'apport des berbères à la civilisation humaine dans cette région est aussi varié que pluriel et se situe sur trois plans :

- Au plan littéraire.
- Au plan religieux.
- Au plan politique.

## **Apport des berbères au plan littéraire**

On peut dire que les grands noms d'un foyer rayonnant de la littérature d'Afrique du Nord sont tous des berbères ou presque. Parmi les auteurs berbères d'expression latine, on peut citer : Térence (de -190 à -159) a écrit les plus belles comédies de son époque.

Fronton (de +100 à 165) a été consul dans l'empire romain en 143. Il est devenu un grand satirique auteur notamment d'ouvrages de référence dans la littérature Latine tels : Eloge de la négligence (ou encore Eloge de la poussière.)

Apulée de Madaure (de 125 à 170) conférencier et considéré comme un esprit universel. Il a été un des tous premiers romanciers berbères d'expression latine avec son célèbre ouvrage : “ L'Ane d'Or (ou les métamorphoses) ”.

Tertullien (de 150 à 222) écrivain latin le plus prolifique avant l'époque de Constantin.

Arnobé (vers 300) qui lui, a utilisé les fables mythologiques. Lactance (260 à 325) a dirigé une chaire de rhétorique à Nicomédie, nouvellement proclamée capitale d'empire. Elle lui a été confiée par Dioclétien.

Sur un autre versant, Agourram dit Ibn Oumalek El Amazighi (le berbère) a écrit une grammaire arabe en mille vers connue sous le nom de Tigmimt\* ou El Alfiya.

Aujourd'hui encore et sur les traces de leurs aînés, des contemporains mondialement connus continuent de contribuer, à travers la traduction de leurs ouvrages dans plusieurs langues au

monde, au renforcement de l'universalité. On peut citer entre autres Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun, Malek Ouari, Mohamed Dib, Kateb Yacin, Assia Djebar, Jean El Mouhoub Amrouche, Tahar Djaout, le docteur Amin Zaoui, Yasmina Khadra. Leur lieu d'appel et d'expression est bien sûr l'Algérie mais la réalisation de leurs œuvres dépasse l'espace et le temps pour traiter de la commune vie des hommes par-delà les langues et les cultures. Voilà une des explications secrètes du caractère universel d'une œuvre.

### **Apport des berbères au plan religieux**

St Cyprien (vers 250), St Donat, Sainte Monique et son fils Saint Augustin (354 à 430) lui même n'est-il pas un des plus grands saints pères de l'église et auteur de grands ouvrages tel La cité de Dieu ou encore les Confessions ?

Le Coran a été traduit en berbère mais le fondamentalisme avait déjà fait son œuvre destructrice hélas.

### **Apport des berbères au plan politique**

Au troisième siècle s'est produite une influence considérable de l'Afrique du Nord sur la rive nord de la Méditerranée d'où les romains dominaient alors en maîtres sur la région. Des historiens concédèrent que le centre du pouvoir de l'empire est descendu au sud à cette époque là. Pour sujet d'exemple, la dynastie berbère des Sévères (originaires de Leptis Magna, l'actuelle Tripoli, sur la grande Syrte) va régner sur l'empire de 193 à 235. On citera notamment Septimes Sévère empereur de 193 à 211 ou encore son fils Caracalla lui-même empereur de 211 à 217 qui promulgua l'Edit de 212 (appelée : Edit de Caracalla) accordant la liberté et le droit à la citoyenneté à tous les habitants de l'empire bannissant ainsi la pratique de l'esclavagisme régna.

Cette révolution de la condition humaine introduite par le berbère Caracalla sera au centre des progrès et de l'amélioration constante de la conception de la vie au fil des siècles et des ans. Tout aboutissement n'est pas le résultat de la spontanéité. Il est nécessairement un processus de développement, de maturation et de transformation du mental humain à travers le temps. Aujourd'hui nous en sommes à la déclaration universelle des droits de l'homme, à la charte des peuples autochtones, aux droits et à la protection des minorités, à ceux de la femme et de l'enfant tous comme suite logique de l'abolition des traitements néfastes infligés à l'homme.

On peut encore et également citer Alexandre Sévère le berbère (222 / 235) enfin, la liste de la galerie est longue pour être toute établie ici.

C'est sans doute l'ensemble de ces atouts qui font que nous sommes de ceux qui pensent et qui considèrent que l'universalisme est la somme des valeurs et expériences multiples que créent et s'échangent les peuples. Cet espace de la pensée échangée, s'en allant sans cesse grandissant "comme l'eau dans l'eau" iteddu (am waman deg waman) akken yenna Chikh Mohand Oulhoucine, nous le souhaitons aussi large que varié et permanent. C'est ainsi que nous disons oui à l'universalisme mais avec les particularités et même on est universel parce qu'on est particulier.

A juste titre, Chikh Mohand Oulhoucine excelle dans un de ses dits, dont on devrait encore soupeser la valeur quand il déclarait déjà et de son temps voilà plus d'un siècle que : «Aedaw n wemdan d lqella n tmusni» (La contrainte de l'homme est le piège abominable de l'ignorance).

## **Conclusion**

En citant ce bref apport des berbères à la pensée universelle dans le bassin méditerranéen à travers des penseurs/écrivains, hommes de culte et hommes politiques berbères, l'objectif n'est pas, il n'est surtout pas pour faire dans la compensation, la lamentation, ni chercher à « ressusciter des horizons perdus », ni même et encore moins ce bercer d'illusions mais plutôt tenter de saisir l'occasion pour nous permettre très justement de « définir les horizons nouveaux » disait Mouloud Mammeri.

# L'APPORT D'UNE CONTRIBUTION MÉCONNUE DU MONDE AMAZIGH À L'ARCHITECTURE MONDIALE LES GRANDS MAUSOLÉES D'AFRIQUE DU NORD

*Jean-Pierre LAPORTE*

L'Afrique du Nord compte de grands mausolées qui ont été cités un grand nombre de fois, au point que simplement établir leur bibliographie est déjà laborieux et difficile. Nous renverrons ici à la notice « Mausolées » dans l'Encyclopédie berbère<sup>72</sup>, en nous interrogeant ici sur l'état des questions et sur les faiblesses des méthodes que nous, archéologues, historiens et historiens d'art, employons à la fois collectivement et individuellement<sup>73</sup>. Les plus anciens mausolées sont parfois considérés comme des monuments puniques, ou grecs, les plus récents sont ignorés des archéologues « classiques ». Il est temps de les rendre tous au monde amazigh, en soulignant que celui-ci n'a jamais été un monde clos et isolé, mais qu'il a toujours su s'approprier ce qui lui semblait bon de prendre ailleurs<sup>74</sup>. Il est temps de sortir de l'image d'un monde berbère acculturé de manière passive en se contentant d'enregistrer

---

<sup>72</sup> F. Kherbouche et J.-P. Laporte, s.v. « Mausolées », dans *Encyclopédie berbère*, à paraître, 2009.

<sup>73</sup> Nul n'étant à l'abri, quelque malicieux ami n'aurait pas de mal à montrer, preuves en main, que j'ai également succombé un jour ou l'autre à tel ou tel travers pointé ici.

<sup>74</sup> L'emprunt est un phénomène naturel connu dans toutes les civilisations, sans que cela n'étonne personne, et sans qu'il y ait lieu de dénoncer une trahison d'une « pureté originelle » le plus souvent rêvée.

des modèles culturels qui lui étaient imposés. De puissants rois indépendants ont choisi pour leur dernière demeure l'architecture moderne de leur temps, et a défaut, en ont créé une, comme il est normal dans toutes les civilisations.

De la masse imposante des publications relatives aux mausolées d'Afrique du Nord, il ressort un discours archéologique assez confus, dont le caractère étonnant (et nous ajouterons la faiblesse collective) a déjà été souligné<sup>75</sup>. Nous les examinerons par catégorie dans un ordre plus ou moins chronologique, après une observation liminaire empruntée à Gilbert-Charles Picard<sup>76</sup> : L'histoire de l'Afrique du Nord a donné lieu à un curieux discours archéologique : prenant un sujet on enlève ce qui paraît « romain » (ou gréco-romain), on enlève ce que l'on reconnaît comme « punique », et l'on déclare que ce qui reste est « libyque ». Il ne faut pas s'étonner que le procédé amène à des absurdités en privant notamment le monde libyque de réalisations universelles de l'esprit humain. Les grands mausolées circulaires des IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C. ont été abordés avec des méthodes très particulières (également présentes, mais moins évidentes dans le cas d'autres types de monuments).

De manière classique en archéologie, chacun voit ce qu'il connaît, et/ou tire ce qu'il voit vers ce qu'il connaît. Pour interpréter par exemple le Medracen, on a en quelque sorte démonté le monument pour l'analyser en pièces détachées. Un spécialiste du monde grec peut y reconnaître des chapiteaux doriques, ce qui est exact, et en faire un monument grec. Un

---

<sup>75</sup> M. Longerstay, « Un exemple d'architecture hellénistique composite dans l'Afrique du Nord antique : les mausolées », *Proceedings of the sixth international Congress of Graeco-oriental and African Studies*, Nicosie, 1996 (= *Graeco-orientalia*, VII-VIII, 1999-2000), p. 311-332.

<sup>76</sup> Conversations avec G.-Ch. Picard lors de réunions des Antiquaires.

spécialiste du monde punique peut y remarquer des fausses portes moulurées et une corniche « égyptienne » caractéristiques de l'art punique, et en faire un monument punique. Mais si l'on regarde bien le monument et dans son ensemble, en ayant au préalable consulté les travaux de G. Camps sur le monde libyque, il est clair qu'il s'agit de la monumentalisation de la bazina traditionnelle, simplement recouverte d'une « peau » méditerranéenne.

La difficulté à concevoir que le monde libyque ait pu avoir des échanges très anciens avec le reste du monde méditerranéen a amené à sensiblement « rajeunir » le Medracen pour le placer au IIe siècle avant notre ère. Coup de théâtre, Gabriel Camps obtenait vers 1975 une datation au carbone 14 des poutres de cèdre de la galerie intérieure : fin IVe, début IIIe siècle avant J.-C. Mais cela n'allait pas avec les datations imaginées par certains historiens d'art. Alors on déclara que les poutres avaient dû être stockées un siècle ou un siècle et demi avant d'être utilisées<sup>77</sup>, et que l'imitation du style grec avait adopté pour les chapiteaux un style archaïsant, abandonné ailleurs au moment de la construction du monument<sup>78</sup>. Ceci était absurde.

En fait, Gabriel Camps avait raison. Aux arguments qu'il avait mis en avant, nous pouvons ajouter une vue satellitaire

---

<sup>77</sup> Cet emploi tardif (ou ce remploi) n'est pas impossible dans le cas d'une pièce de bois isolée, mais fort peu probable pour un lot homogène d'une soixantaine de tronçons d'au moins 1,50 m de long, et de 30 à 35 cm de diamètre.

<sup>78</sup> Friedrich Rakob, « Architecture royale numide », *Architecture et société de l'archaïsme grec à la fin de la République romaine*, Coll. *EFR*, 66, 1983, p. 339-322 et n. 24. Filippo Coarelli et Yvon Thébert, « Architecture funéraire et pouvoir : réflexions sur l'hellénisme numide », *MEFRA*, 100, 1988, 2, p. 765 et note 4 : « ces propositions chronologiques [issues de la datation au C14] concernent la coupe du bois et non la construction elle-même », « plus probablement durant la première moitié du IIe siècle avant notre ère, sous son fils Massinissa ».

trouvée sur Google Earth (Fig. 1). Le Medracen n'était pas seul, il est toujours entouré d'une série de bazinas de très grande taille (très arasées), dont nous ne savons pas si elles sont antérieures ou postérieures. Il est clair en revanche que le lieu était sans doute anciennement une nécropole royale numide. Le Medracen est bien une bazina monumentale. Elle a été ornée revêtue au moment de sa construction d'une chemise de pierres de taille dont le décor est certes inspiré de l'architecture internationale de l'époque, mais il s'agit bien d'un mausolée numide. La datation au Carbone 14 doit être prise au pied de la lettre<sup>79</sup>. Il y avait bien à cette époque près de Batna, entre la fin du IV<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, un roi numide suffisamment puissant pour se faire construire cet énorme monument par une main d'œuvre locale. Il était suffisamment en contact avec le monde méditerranéen pour faire revêtir son mausolée, une bazina traditionnelle, d'une forme architecturale externe typique de son temps. Les Numides n'ont attendu ni la Grèce, ni Carthage, ni Rome pour se faire construire des tombeaux monumentaux, même s'ils leur ont emprunté telle caractéristique, voire telle forme.

Une série particulière de monuments, les mausolées-tour a fait l'objet de nombreux commentaires, qui présentent parfois quelques imperfections. L'un des premiers dangers est de les faire remonter systématiquement au Mausolée d'Halicarnasse (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) considéré comme une création venue de nulle part, alors qu'il était sans doute lui-même sans doute issu d'une longue évolution. Un autre piège classique est celui des restitutions graphiques, toujours tentantes pour l'archéologue<sup>80</sup>, et flatteuses

---

<sup>79</sup> On peut espérer qu'une datation dendrochronologique permette un jour une datation plus précise.

<sup>80</sup> C'est même un devoir pour lui de rendre compte de ce qu'il a vu et d'en présenter une reconstitution, de préférence prudente, cf. n. 10.

pour le lecteur<sup>81</sup>, mais qui figent des hypothèses. La figure 2 montre de gauche à droite, Siga en Oranie, Le Khroub près de Constantine, Sabratha en Libye, le mausolée de Dougga, un mausolée de Jérusalem et un autre de Sicile. Cette planche en deux dimensions est à la fois frappante et trompeuse : les plans au sol sont en réalité très variés (du carré au cercle, en passant par l'hexagone à trois côtés concaves), les superstructures étaient sans doute dissemblables et l'aspect très différent pour l'observateur sur le terrain<sup>82</sup>. On a utilisé ce schéma pour tirer les grands mausolées numides d'Afrique du Nord dans le sens d'une appartenance au monde hellénistique. En réalité, la forme n'entraîne pas le fond.

Le mausolée-tour de Sabratha, à l'ouest de Tripoli, est un monument à la fois étroit et très élevé sur un plan hexagonal à trois côtés concaves. Il présente des détails hellénistiques et puniques caractéristiques de l'architecture courante en Méditerranée au second siècle avant Jésus-Christ. Est-il punique ou libyque ? La région de Sabratha fut conquise par Massinissa vers 180 avant notre ère. La datation de ce mausolée étant imprécise, on ne sait pas s'il faut le rapporter au monde gréco-punique, ou au monde punico-numide, mais en fait, la composante libyque de la population, et sans doute de ses notables, était sans doute toujours restée majoritaire. En ce sens ce monument appartient bien au monde amazigh.

Passons maintenant en territoire certainement numide, en Oranie. Le mausolée-tour de Siga appartient à la même courte série au plan hexagonal à trois côtés concaves. La partie supérieure. Si on la restitue selon la forme du mausolée de Sabratha (mais avec

---

<sup>81</sup> Le lecteur ne retient en général qu'une solution tout faite, même si plusieurs essais ont été présentés (Chemtou, Kbor Klib), en oubliant toutes les précautions, même seulement oratoires, prises par l'auteur.

<sup>82</sup> Il serait par ailleurs souhaitable que les restitutions graphiques distinguent nettement ce qui est conservé de ce qui est entièrement restitué, en dessinant par exemple en gras sur le tracé final les fragments à la place qui leur est attribuée par l'auteur.

ici une ampleur beaucoup plus grande), il est normal que monument lui ressemble, mais c'est un raisonnement circulaire. En particulier, il ne reste rien sur le terrain d'une éventuelle pyramide sommitale. Des salles souterraines entourent le monument en suivant quatre des six côtés. Pour certains, elles auraient pu abriter les dépouilles de souverains successifs d'une même dynastie, peut-être la dynastie massaessyle à laquelle appartenaient Syphax et son fils Verminad<sup>83</sup>, qui auraient été ensevelis dans chacune des chambres. Nous ne pouvons que rester sceptique sur cette solution, compte tenu de l'exiguïté de ces chambres, pour nous simples chambres à offrandes et provisions. Pour G. Camps, il s'agirait au contraire d'un monument du Ier siècle avant J.-C., avec un écart d'un siècle, ce qui remet évidemment en cause l'identification du (ou des) défunt(s). Quelque ait été sa forme réelle, il s'agit d'un monument en pays numide, d'un monument numide. La sépulture proprement dite des tombes libyques est pratiquement toujours au centre. La reconnaissance du caractère amazigh du monument amène à situer (comme au Khroub) la sépulture dans un caveau funéraire très réduit situé au centre géométrique du bâtiment et restant à découvrir. La date reste à préciser par un nouvel examen sur pièces du mobilier conservé au Musée d'Oran; le résultat sera sans doute plus précis que par le passé compte tenu des progrès de la céramologie depuis trente ans. Toujours dans la catégorie des mausolées-tour, mais sur plan carré, celui de Dougga (en Tunisie, à 100 km à peine de Carthage) est considéré comme une œuvre d'art gréco-punique. La dédicace proprement dite a disparu, mais il portait également une inscription bilingue (punique d'une part, libyque de l'autre) qui rappelait que ce monument avait été élevé par un maître d'œuvre (ou un architecte), Atban, au nom libyque, et des ouvriers également libyques. Il s'agit bien d'un monument appartenant au

---

<sup>83</sup> Syphax lui-même, mort captif en Italie, et enterré aux frais de la république romaine n'a naturellement pas été enterré à Siga.

monde amazigh, même si son architecte s'est certes inspiré de l'art punique de l'époque, pétri d'influences hellénistiques et égyptiennes.

Une gravure de 1846 montre le mausolée du Khroub, en vue de Constantine, avant les restaurations de 1915-1920. Un socle élevé était surmonté de trois piliers portant chacun un bouclier en relief sur chacune des deux faces apparentes. Entre ces piliers se trouvaient jadis des fausses portes<sup>84</sup>. Deux restitutions différentes de la partie supérieure ont été proposées l'une par Ravoisié (1846) l'autre par Rakob (1979). Elles comportent toutes deux un pavillon à colonnes (9 pour Ravoisié, 12 pour Rakob) surmonté par un lit de pierres présentant quatre frontons. Ravoisié s'arrêtait là. En 1979, Friedrich Rakob a coiffé le mausolée d'une pyramide aiguë, haute d'une dizaine de mètres, restitution manifestement calquée sur le mausolée de Sabratha. Aucune pierre de cette pyramide n'a jamais été signalée parmi les pierres éboulées, et Gsell, qui avait envisagé cette hypothèse, l'avait lui-même écartée. On peut jusqu'à nouvel ordre préférer la restitution voisine, mais sans pyramide, dessinée dès 1846 par Ravoisié et appuyée par Gsell, ce qui n'est pas rien (d'autant plus qu'il avait vu tous les blocs tels qu'ils étaient tombés à terre, avant tout déplacement). Mais ceci est une discussion de spécialistes, qui n'est pas terminée, et doit même être reprise. Le démontage du socle a livré en 1915 une chambre funéraire contenant les vestiges d'une incinération accompagnée d'armes et d'objets de type grec. Pourtant, il ne s'agit nullement de la sépulture d'un grec, pas non plus de la sépulture d'un punique, mais bien de la sépulture d'un grand personnage numide, peut-être, mais peut-être seulement, un souverain à déterminer (on parle, sans aucune preuve, de Massinissa ou de Micipsa<sup>85</sup>). Là encore ce

---

<sup>84</sup> Il en subsiste des fragments au sol.

<sup>85</sup> Là encore, les datations paraissent sollicitées en fonction de l'identification du défunt, et inversement, raisonnement parfaitement circulaire et donc irrecevable.

monument d'apparence méditerranéenne appartient à l'histoire amazighe.

Pour deux autres monuments, Chemtou et Kbor Klib, on hésite entre destination funéraire ou culturelle, voire mixte<sup>86</sup>. Du monument de Chemtou en Tunisie (dans la région de Sakiet Sidi Youssef), on n'a retrouvé que le soubassement et des fragments de l'élévation, mais la restitution paraît assez solide. Tous les détails de ce monument appartiennent sans aucun doute au vocabulaire archéologique hellénistique, et pourtant, ce type de mausolée sur plan rectangulaire n'est pas grec. L'assemblage absolument inédit d'un vocabulaire architectural grec pour un souverain numide en fait en monument numide. Il s'agit bien d'une création originale du monde amazigh. On en a fait un cénotaphe ou un temple élevé par Micipsa à la mémoire de Massinissa, interprétation qui semble avoir pris en quelque sorte force de loi, alors qu'elle ne repose sur rien.

Un peu plus au sud en Tunisie, dans la région de Mactar et de Siliana, on note un autre mausolée sur plan rectangulaire, le Kbor Klib. Il comportait en façade deux escaliers permettant de monter à la partie supérieure, dont nous ne connaissons pas l'aspect. Là encore ce type de plan et d'élévation sont inédits dans le monde grec. Il était précédé à l'Est et à l'Ouest d'une plate-forme bien présente dans de nombreuses sépultures libyques. Loin d'être une sépulture grecque, il s'agit là encore d'un monument numide, donc appartenant de plein droit au monde amazigh. Tous ces monuments, même les plus grécisants, loin d'être des importations isolées construites par des architectes et des ouvriers grecs, comme on a pu le suggérer, l'ont sans doute été par un

---

<sup>86</sup> On ne mentionne que pour mémoire les interprétations totalement fantaisistes : mémorial de la victoire des Césariens sur les Pompeiens, voire même, tout récemment, mémorial de la victoire de Zama (sic).

personnel numide, tant l'aristocratie numide s'était appropriée la culture et l'architecture internationales de l'époque, c'est-à-dire hellénistique (soit directement, soit à travers Carthage<sup>87</sup>). Ces grands mausolées ne paraissent isolés et donc «étrangers» que parce que nous ignorons tout de l'architecture des grandes villes numides<sup>88</sup>.

Ces mausolées ont été systématiquement rapportés à des rois connus, Syphax ou Verminad pour Siga, Massinissa ou Micipsa pour le Khroub, Chemtou et le Kbor Klib. Dans aucun des cas, l'argumentation n'est solide : on ne sait jamais si c'est l'identification préalable du défunt qui donne la date, ou la datation qui permet de choisir un défunt (toujours célèbre). Manifestement, le raisonnement est circulaire<sup>89</sup>. Tout se passe comme si, pour les archéologues et historiens d'art, il n'avait existé dans le monde numide des IIIe, IIe et Ier siècle avant J.-C. que quatre grands personnages, ce qui est manifestement absurde. D'une part la fourchette des dates de construction des monuments est manifestement plus large que les dates de décès de ces personnages. D'autre part, on met de plus en plus en valeur le développement et l'état d'organisation des royaumes numides, ce qui nécessitait sans doute nombre de notables. Il faut nous résoudre à ne pas connaître tous les grands notables de l'époque, à ne pas non plus posséder tous les mausolées de quelques rares personnages dont le nom nous est parvenu<sup>90</sup>. Plus près de nous, sans doute au début du premier siècle avant Jésus-Christ, on note un grand mausolée circulaire, près de Tipasa. Le «Tombeau de la

---

<sup>87</sup> Sans perdre sa personnalité, Carthage était à la même époque fortement hellénisée, notamment dans son architecture.

<sup>88</sup> Il ne faudrait sans doute pas exagérer à l'inverse l'hellénisation de la Numidie, au delà de quelques grandes villes et de la proximité du pouvoir.

<sup>89</sup> Mais là encore aucun d'entre nous n'est à l'abri.

<sup>90</sup> Après tout, on n'a toujours pas retrouvé le tombeau d'Alexandre.

chrétienne », est sans doute le mausolée d'un roi (sinon d'une dynastie) maure ayant précédé Juba II. On se rapproche plus ici de mausolées connus en Méditerranée pendant les derniers siècles avant notre ère, alors que l'architecture romaine commence à se différencier de l'art grec dont elle est pour l'essentiel issue<sup>91</sup>. Pourtant il appartient sans aucun doute au monde amazigh et l'on a raison de l'appeler Mausolée royal de Maurétanie.

Le mausolée du Taksebt des Iflissen, au dessus de Tizirt, entre Dellys et Azeffoun constitue un cas très particulier, qui, bien à tort, n'a jamais beaucoup intéressé les historiens de l'art<sup>92</sup>. Ses vestiges se sont partiellement écroulés lors du tremblement de terre qui a ravagé la région en 2003. Dans son dernier état (du IIIe siècle après J.-C.), ce mausolée se présentait comme une grosse tour cylindrique, nettement plus élancée que le tombeau de la Chrétienne, surmontée d'une pyramide dont seule une partie du noyau avait subsisté. La chemise de pierres de taille, les colonnes engagées et les chapiteaux corinthiens étaient de type bien « romain ». S'agissait-il d'un monument « romain » ? On doit se le demander. Paradoxalement, la chute récente de la majeure partie du remplissage maçonné d'époque romaine a mis en évidence ce que l'on ne voyait jusque là que sur plan : la maçonnerie d'époque romaine englobait un segment d'un monument antérieur, également circulaire, de même diamètre, mais à chemise lisse, dont le centre géométrique se trouvait un peu plus à l'est. Plus extraordinaire encore, ce mausolée antérieur n'était sans doute pas le premier, dans la mesure où sa « chemise » englobait déjà, en

---

<sup>91</sup> Il est amusant de constater que personne ne s'émeut, au nom d'une éventuelle « pureté » romaine, de cette filiation reconnue, et bien acceptée. Pourquoi ne pas en faire autant lorsqu'il s'agit du monde amazigh, tout aussi légitime à emprunter ce qui lui plaisait ailleurs.

<sup>92</sup> Seule exception, M. Euzennat et G. Hallier, « Le mausolée de Taksebt (Algérie) », *CRAI*, 1992, p. 235-248, fig.

remploi, des tronçons de colonnes et des chapiteaux ioniques de même module datables du IIe ou du premier siècle avant notre ère. C'est à dire que l'on trouve à cet endroit trois mausolées successifs qui, compte tenu des usages funéraires antiques, ne peuvent guère avoir qu'appartenu qu'à une même famille de notables libyques ayant conservé leur importance à travers tout les régimes successifs : royaume indépendant, royaume protégé de Juba II, puis de Ptolémée, transformation de la Césarienne en province romaine. Ce monument complexe n'est ni un monument punique, ni un monument romain, il appartient par ses commanditaires et destinataires au monde amazigh, même s'ils ont à chaque période adopté les formes architecturales courantes autour de la Méditerranée de leur temps.

Pendant la domination romaine, et sur le territoire soumis à Rome<sup>93</sup>, les nombreux mausolées) de taille nettement plus petite (faute sans doute de princes ou de notables assez puissants), présentaient des formes purement romaines, du moins tant que l'on a pas examiné et/ou fouillé leurs alentours immédiats<sup>94</sup>.

## **Après Rome**

Mais que s'est-il passé-t-il lorsque l'autorité romaine a disparu ? Il y a plusieurs réponses : la conservation de formes libyques pour les régions non romanisées, le « retour » de formes libyques anciennes dans des régions antérieurement romanisées, la conservation de formes romaines dans les régions qui l'avaient été plus profondément, et enfin l'extraordinaire synthèse que représentent les djedars.

---

<sup>93</sup> Et même au delà, quand on pense aux mausolées garamantes de Ghirza (Libye), peut-être un peu plus tardifs.

<sup>94</sup> On pourrait éventuellement découvrir à proximité immédiate des aménagements de type libyque (comme des autels ou des chambres d'incubation).

De larges régions de l'ouest et surtout du sud n'avaient jamais été soumises et romanisées, et avaient continué à vivre de la vie libyque traditionnelle. Dans la région de Fès, au Maroc, le mausolée du Gour, datable du VII<sup>e</sup> de notre ère, se compose d'une énorme masse de pierraille enserrée dans une chemise de pierres de taille circulaire, avec une tombe au centre. On note au nord-est une plate-forme culturelle, caractéristique de grandes sépultures libyques de toutes les époques.

Le tombeau d'Abalessa (à 80 km de Tamanrasset), attribué à Tin Hinan, est un autre exemple de sépulture monumentale. Une étude exemplaire de Malika Hachid a montré de manière convaincante qu'il s'agit en réalité d'un ighrem, un fortin libyque, transformé postérieurement en sépulture, sans doute postérieurement au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>95</sup>. Nous irons plus loin que M. Hachid. Conformément à la manie des archéologues classiques de chercher du « romain » partout, on a parfois voulu voir dans le fortin primitif une construction romaine ou inspirée de Rome, en se basant sur la présence de ce l'on a appelé des harpes, vocabulaire effectivement très usité pour l'époque romaine. Le vocabulaire a suffi à tromper les commentateurs. À l'examen d'une photographie<sup>96</sup>, il apparaît qu'il ne s'agit pas ici de véritables « harpes » caractéristiques de l'*opus africanum* (où des blocs verticaux alternent avec des pierres de taille horizontales), mais de simples dalles brutes dressées lors la construction du soubassement du mur externe. Il s'agit d'un dispositif simple attesté à toutes les époques et dans de nombreuses civilisations. Dans le cas de ce

---

<sup>95</sup> Malika Hachid, « Du nouveau sur le monument d'Abalessa (Ahaggar, Algérie). De la date d'introduction au dromadaire au Sahara central, du personnage d'Abalessa et des inscriptions rupestres libyco-berbères », *Sahara*, 17, 2006, p. 95-120.

<sup>96</sup> M. Hachid, *loc. cit.*, p. 100, fig. 9.

mausolée, on peut être sceptique sur leur caractère « romain », même d'imitation. Il s'agit bien d'un monument amazigh en tout point conforme à la tradition libyque, même s'il n'a pas été conçu dès l'origine comme un mausolée.

La conservation et même la résurgence de formes libyques anciennes dans les époques tardives est certaine. Sur une photographie aérienne de Sadouri au Sud-Ouest de Biskra (Fig. 3), on distingue très nettement le plan d'un camp romain du IIe siècle de notre ère. Mais la surface de ce camp abandonné par Rome au IVe siècle a été envahie par des bazinas. Les habitants berbères de la région se sont réappropriés l'espace en construisant des tombes de type protohistorique à l'intérieur de l'ancien camp romain. Il s'agit certes d'une zone un peu marginale.

Dans les régions jadis contrôlées par Rome et les plus densément peuplées, l'essentiel de la population latinophone est sans aucun doute restée sur place, sous différents gouvernements, les Vandales, les Byzantins et de plus en plus de royaumes indépendants dont les rois autochtones régnaient sur « des Maures et des Romains ». L'étude de l'architecture funéraire tardive de ces régions reste à faire.

On sait cependant que les constructions « à la romaine » continuèrent, ainsi le mausolée de la Ghorfa des Ouled Selama, dans la wilaya de Bouira. Son apparence est purement romaine. On l'avait daté du IVe siècle<sup>97</sup>. La découverte récente d'archives anciennes montre que son linteau portait en réalité une dédicace postérieure à 439, c'est-à-dire en pleine époque vandale. Ce

---

<sup>97</sup> J.-P. Laporte, « Un mausolée du IVe siècle, la Ghorfa des Ouled Selama », *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, VI, 1975-1976, (1980), p. 55-59. On l'a attribué récemment à Tacfarinas, identification erronée dans la mesure où il est postérieur de plusieurs siècles à la mort de ce héros.

monument de type « romain » a été élevé alors que la région ne faisait plus partie de l'empire<sup>98</sup>. La population berbéro-romaine environnante (ou du moins ses notables) continuait à vivre plus ou moins à la romaine.

A 50km à l'Est d'Alger, dans la région de Thénia, se dressait le mausolée de Blad Guitoun dont les vestiges ont hélas disparu dans les années 80 suite au creusement d'une carrière. Au milieu d'une plate-forme carrée (avec un autel à l'Est), il comprenait un corps octogonal richement orné qui cachait une galerie circulaire entourant une chambre centrale à laquelle on accédait par une galerie aménagée dans le socle du monument. Pratiquement toutes ses dispositions trouvent des équivalents dans le monde libyque. Il s'agissait de la sépulture d'un chef libyque inconnu du cinquième, voire du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>99</sup>.

Nous arrivons à un cas plus complexe avec les treize Djedars de FrenDAH, dans la région de Tiaret. Ils sont répartis en deux groupes. Le plus ancien paraît être le djedar A du djebel Lakhdar (fig. 4). A première vue, l'apparence du monument est « romaine » avec en particulier l'emploi de la pierre de taille<sup>100</sup>. En revanche, l'architecture n'a aucun équivalent dans le monde romain. Il s'agit d'une bazina sur plan carré, dont l'on connaît quelques exemples dans d'autres régions de l'Afrique du Nord, surmontée ici par une pyramide à gradins. Elle est entourée d'une allée, et précédée à l'est d'une plate-forme rectangulaire sur laquelle se trouvait un petit bâtiment servant à des rites d'incubation<sup>101</sup>. La

---

<sup>98</sup> Si l'on met à part une courte période entre 442 et 455.

<sup>99</sup> L'attribution à Firmus encore quelquefois répétée est absurde. Nous y reviendrons ailleurs.

<sup>100</sup> Si tant est que la pierre de taille est toujours « romaine », autre romain qui mériterait d'être regardé de près.

<sup>101</sup> Et semble-t-il aussi deux autels rustiques composés d'un assemblage vertical de quatre dalles.

sépulture principale, qui n'a pas été découverte, se trouve probablement au centre. Elle était entourée par une galerie donnant sur des chambres funéraires, à laquelle on accède par un couloir dont l'entrée était dissimulée dans la pyramide. Aucune disposition romaine dans tout cela, mais uniquement une tradition libyque très pure. Dans une interprétation récente, ce monument serait la tombe d'un chef libyque resté païen, qui, probablement venu du sud, aurait pris en main au Ve siècle de notre ère, des populations libyques romanisées et déjà en partie christianisées.

A 6 kilomètres de là, se trouve un groupe de dix autres djedar. Le plus grand, le djedar F, paraît trôner au milieu de plus petits. Il s'agit là encore d'une construction sur plan carré surmontée d'une pyramide qui ne cache pas moins de 18 chambres élevées communiquant par des couloirs étroits et bas, qu'on ne peut franchir qu'à quatre pattes<sup>102</sup>. On constate tout autour du monument la même allée, et à l'Est la même chambre d'incubation, sur la même plate-forme orientale carrée que dans le djedar A. Nous sommes ici encore dans le même schéma libyque, avec des proportions grandioses. Mais il y a une différence. L'une des chambres voûtées centrales montre encore quelques vestiges d'une fresque dans laquelle on reconnaît Jésus, la tête nimbée, vêtu d'une tunique blanche recouverte d'un manteau rouge et portant de la main gauche le bâton recourbé d'un berger. C'est-à-dire qu'un ou peut-être deux siècles après le constructeur du premier djedar, ses descendants avaient adopté la religion chrétienne, mais continuaient à se faire construire des tombeaux monumentaux sur un plan essentiellement libyque, avec au centre des chambres voûtées à la romaine revêtues de fresques chrétiennes. Là encore, nombre de détails de ce monument se retrouvent dans

---

<sup>102</sup> L'idée de processions solennelles parcourant ces espaces séparés par des goulets bas, de plus fermés par des dalles à glissière verticale est évidemment fantaisiste.

l'architecture « romaine », pourtant cette synthèse architecturale est totalement nouvelle et absolument unique. Elle appartient là encore totalement au monde amazigh.

## **Conclusion**

Pour l'avenir, il faudrait enfin, et ce serait un minimum, décrire avec précision un nombre plus grand de ces mausolées. Il conviendrait pour chacun de mieux distinguer ce que l'on sait (ou croit savoir) d'hypothèses certes flatteuses pour leur auteur ou pour les voisins du monument, mais qui ne reposent souvent sur rien de précis. Il serait également nécessaire de ne pas, après avoir fait une sélection étroite, limitée à une période et à un style, en tirer des conclusions abusivement générales pour l'Afrique du Nord comme s'il s'agissait d'une minuscule principauté. Il s'agit de territoires immenses, vivant sans doute avec des diversités régionales beaucoup plus fortes que nous ne pouvons le penser.

À travers toutes les époques, le monde libyque, très riche dans sa diversité, a su emprunter au monde méditerranéen, sur lequel il était ouvert, les formes architecturales qui lui plaisaient, tout en restant fidèle à lui-même. Lorsque le monde romain tardif s'est désagrégé, il en a conservé un certain nombre de méthodes de construction, tout en reprenant ailleurs des formes libyques antérieures, arrivant parfois, comme dans le cas des djedar, à des monuments considérables d'un type complètement nouveau et inconnu jusque là. L'ensemble de ces mausolées témoigne bien de la richesse architecturale du monde amazigh et mériterait certes un classement au Patrimoine mondial de l'Humanité.

## **Liste des figures :**



Fig. 1: Grandes bazinas aux alentours du Medracen  
Vue Google Earth.



Fig. 2: Comparaison de mausolées méditerranéens  
D'après F. Kabob, *Die Numider*, Bonn, 1979, p. 167, fig. 104.



Fig. 3: Bazinas libyques construites sur le camp romain (IIe-IIIe s) de Sadouri. Cliché aimablement fourni par P. Morizot.

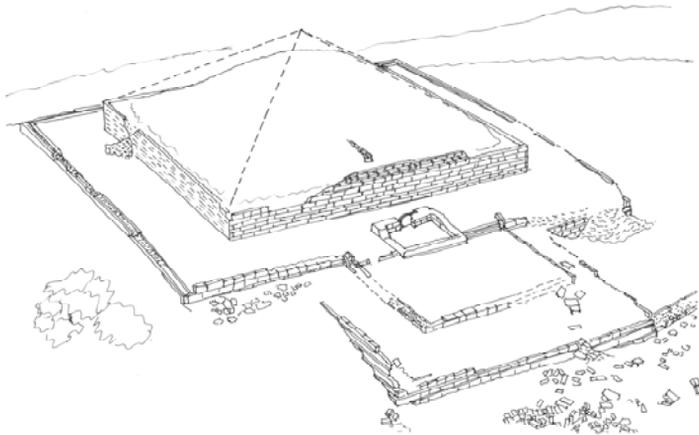


Fig. 4: Le djedar A du Djebel Lakhdar  
Dessin J.-P. Laporte d'après une photographie aérienne de Yann Artus-Bertrand, que nous remercions.

### Le syncrétisme populiste

Peut-on être Berbère en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Que signifient aujourd'hui « berbérité », « berbérisme », « nationalisme berbère » ? Dans ce cas, comment être Berbère, et l'être effectivement quand le mal-être berbère paraît plus facile à définir ? Toutes les réductions s'avèrent inévitablement simplistes et deviennent fourbes lorsqu'elles appellent délibérément à des calculs politiques et mettent à mal les identités.

Ce syncrétisme est surprenant : "Les populismes peuvent entrer en composition avec n'importe quel contenu idéologique", note Pierre-André Taguieff<sup>103</sup>. Mais cela ne suffit évidemment pas à les caractériser. D'autant qu'ils ne se définissent ni par une théorie politique fortement constituée, ni par un projet économique et social charpenté, ni par une utopie révolutionnaire. Reste un "style" et cette capacité à faire coexister une triple dimension protestataire, autoritaire et identitaire. Il est alors nécessaire de "déconstruire ce vocable si peu conceptuel : le

---

<sup>103</sup> Pierre-André Taguieff, *L'Illusion populiste*, coll. Champs, Flammarion, Paris 2007.

populisme ou l'art et la manière d'invoquer un peuple à l'inconditionnel", comme le souligne Jean-Pierre Rioux qui a rassemblé des contributions sur "Les populismes"<sup>104</sup>.

Dans ses entretiens avec le Libanais Elias Sanbar et le Palestinien Farouk Markadam-Bey, le journaliste Christophe Kantcheff introduit « Etre arabe ? » sans la moindre tentative « d'essentialiser une identité pratique redevenue malheureusement fort prisée. Bien au contraire, il faut entendre par ce verbe "être", une présence au monde, l'expérience quotidienne, individuelle et collective, d'un certain nombre de traits communs et distinctifs, constituant ce que l'on appelle arabité, mais qui, comme toute expérience, est contraire aux lois écrites dans le marbre<sup>105</sup>. »

Dans un tel monde, où la décomposition est, selon Jean Baudrillard, le maître mot, peut-on encore être requis ? Peut-on encore exercer son intelligence critique ? Le philosophe et sociologue livre l'ultime réalité : « A partir du moment où le réel ne peut plus renvoyer à une raison, à une rationalité, à une référence, à une continuité dans le temps, à une histoire ; à partir du moment où l'on ne peut plus se référer à une instance autre – transcendante ou divine –, on ne sait plus quoi faire de la réalité brute dans sa matérialité. La réalité a besoin d'une caution pour exister. Prenons le corps, l'une des réalités premières dont nous disposons : nous nous en occupons de plus en plus à travers la santé ou les loisirs. Il nous obsède, mais nous ne savons plus qu'en faire. Du temps où il y avait une âme, nous vivions une confrontation mentale entre les deux. Le corps n'est plus cette substance symbolique, il est l'instrument banal de nos transhumances quotidiennes, quand il

---

<sup>104</sup> Jean-Pierre Rioux (sous la direction de), *Les populismes*, coll. Tempus, Perrin, Paris, 2007.

<sup>105</sup> Christophe Kantcheff, *Etre arabe ?*, Entretiens avec Elias Sanbar et Farouk Markadam-Bey, Actes Sud, Arles, 2007.

n'est pas cloué face à un écran<sup>106</sup>.» On ne saurait donc parler d'espoir sans la fascination et l'envie d'entrer dans cette histoire et d'y voir clair dans un « pacte de lucidité ».

Quand Frantz Fanon était, dans *Peau noire, masques blancs*, le ténor des lendemains qui chantent, c'est l'émancipation de l'histoire qu'il exhortait : « Je suis un homme et c'est tout le passé du monde que j'ai à reprendre... Je ne veux pas le passé au dépens de mon présent et de mon avenir<sup>107</sup> ». Car qu'est-ce qu'est l'histoire d'une personne, si ce n'est la généalogie de ses ancêtres, cette pyramide renversée qui repose sur une pointe. Le passé que prêchait Fanon fait référence à un passé qui jalonne et allie l'histoire à l'identité des générations en devenir. « Le Berbère ne peut vivre passionnément qu'avec les Berbères<sup>108</sup> », constatait le jeune Mouloud Mammeri en 1937. Enfermement dans un passé mythifié, reconstruit pour les besoins de telle ou telle cause ?

L'écriture porte en elle la marque tragique de la ténacité de l'homme de durer en transmettant après lui la trace de son passage. La pierre, les tablettes d'argile, la cire, le tissu végétal, les rouleaux de papyrus, la peau et l'omoplate d'animaux... en étaient les supports, en sont les premiers témoins. Les igourramen (les prêtres) inventèrent l'écriture libyque, la première ou du moins l'une des premières écritures alphabétiques, dont « la survivance, nous dit Gabriel Camps, est d'autant plus émouvante qu'il s'agit d'une écriture fort ancienne, et dont les origines plongent dans la protohistoire ». Exceptés des inscriptions magico-religieuses ou des amulettes pour se protéger, de courts messages sur des parois

---

<sup>106</sup> « Le meurtre de la réalité », *Telerama.fr*, 7 mars 2007.

<sup>107</sup> FANON (Frantz), *Peau noire et masques blancs*, Maspéro, Paris.

<sup>108</sup> MAMMERI (Mouloud), « La société berbère », *Aguedal*, n° 5 et 6, 1938, et n° 1, 1939. Repris dans *Mouloud Mammeri, Culture savante et culture vécue, Etudes 1938-1989*, Association culturelle et scientifique Tala, Alger, 1991.

rocheuses, l'Amazigh n'a pas éprouvé le besoin de produire une littérature dans sa langue et dans son écriture.

Lorsque l'Africain écrit sa tamussni et dialogue dans le concert des cultures, il apporte sa vision du monde, il communique avec l'extérieur toujours avec et dans la langue des autres, s tinna n at tmura (le punique, le grec, le latin, l'arabe ou le français). Restait-il profondément lui-même et maintenait-il son identité quand il épouse la civilisation de l'autre ?

### «L'Afrique aux Africains»

La victoire du grand aguellid Massinissa sur son rival Syphax et sur les colonies carthaginoises, fit entrer la Numidie dans l'Antiquité. N'est-ce pas qu'il proclamait «l'Afrique aux Africains» et non aux étrangers, «at tmura», fussent-ils romains ou phéniciens. On peut admirer chez lui le sens dialectique d'un homme politique averti, à l'esprit de suite, de pérennité et de constance dans la conception et l'exécution d'un plan logique et positif en vue de constituer un grand empire berbère.

La langue grecque était la langue de l'art, de la diplomatie et des échanges commerciaux dans la Méditerranée antique. Massinissa, hellénisant, a tenu à s'entourer dans sa cour d'artistes et de musiciens hellènes. Cirta devint une capitale où s'élevaient des monuments. Il rendit, selon le mot de Strabon, «les Numides sociables» et les convertit «aux dieux agraires<sup>109</sup>» helléniques, moins «grossiers que les premiers dieux berbères».

Les Athéniens ne s'en souviendront que bien plus tard, lorsqu'ils élèveront une statue au roi Juba, formé dans leur école, auprès d'une bibliothèque, au cœur même de leur cité<sup>110</sup>. Eduqué à Rome

---

<sup>109</sup> Charles-Adré Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord. Des origines à 1830*, Payot, Paris, 1931, dernière édit. Payot & Rivages, 1994.

<sup>110</sup> Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Paris, Hachette, 1913-1920, p. 251.

dans une captivité dorée par la sœur d'Octave, Juba II mena une vie de luxe et de plaisirs. On l'y maria avec la fille de Cléopâtre et d'Antoine et Rome leur donna, en cadeau de mariage, la garde de la Maurétanie. Leur éducation et l'emprise exercée sur eux garantissaient déjà leur allégeance à Rome. Ainsi, ces deux descendants de lignées royales devenaient les souverains de parade d'un royaume sous haute surveillance qui n'avait rien de réellement souverain. Ce roi qui savait le grec, le latin et le punique, à qui nulle science n'était étrangère, « se consola en faisant des collections artistiques et de la mauvaise littérature<sup>111</sup> ». Mais il bénéficia des mêmes honneurs, pour collaboration, que le général romain qui « pacifia » la révolte des Gétules.

### **«Blad es-siba» et «Blad el-Makhzen», une segmentarité qui remonte à l'Antiquité**

Les Numides se distinguaient des Maures de l'Afrique antique, des Gétules des confins sahariens, et des colonies carthaginoises sur le versant oriental du Maghreb. La Numidie divisée en deux royaumes, celui des Masaesytes de Syphax, ou les Numides de l'ouest avec Cirta pour capitale, et celui des Massytes de Massinissa, ou Numides de l'est, réduits à une vie de proscrits. Les deux royaumes vivaient un état de crise permanent, un déséquilibre toujours menaçant entre les ressources en pâturages et une population toujours croissante. C'est l'explication fondamentale de l'agressivité des tribus numides.

D'une habileté et d'une trempe exceptionnelle, Massinissa sut tirer profit de l'ardeur des populations sur lesquelles il régnait, comme il sut aussi, en pleine guerre entre Rome et Carthage, s'allier à Scipion et bénéficier de la victoire romaine. Son entrée par surprise à Cirta, en 203, mit fin au royaume masaesytes. Le faisait-il

---

<sup>111</sup> Charles-André Julien, *Histoire...*, op. cit.

pour adoucir Rome dans sa violence, «afus ur tezmireḍ ad t-yezzed, suden-it», (baise la main que tu ne peux mordre) ? Il fut bientôt le maître de tous les pays situés entre la Mulucha (Moulouya) et Carthage, réunit sous son autorité une importante partie du territoire carthaginois. La troisième guerre punique s'acheva par la destruction de Carthage par les armées de Scipion. Celui-ci voyait l'annexion par Massinissa de la cité carthaginoise, comme un danger contre Rome, la Numidie devenant alors un empire africain puissant.

Etaient considérés comme Numides les populations berbères du Maghreb central. Jusqu'au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ils nomadisaient sur des zones pastorales : les Grecs ont tiré de leur nation numide le mot οἱ Νομάδες, ceux qui font paître, mot à l'origine de nomades, c'est-à-dire ceux qui pratiquent le nomadisme pastoral. Les tribus numides s'organisaient en fonction des déplacements saisonniers : concentration en saison sèche autour des points d'eau, diffusion et dispersion durant l'hiver dans des abris semi - troglodytes dans le Tell. Les nomades, perpétuels rebelles, représentaient un réel danger pour le pouvoir central. Massinissa s'efforça donc de sédentariser ses sujets nomades et de les convertir à l'agriculture, par une victoire du champ sur le terrain de parcours, la victoire de l'habitat en dur sur la tente démontable. « Il mit en valeur de très vastes espaces » (Polybe).

Après sa mort en 148 av. J.-C. (à près de 90 ans), Scipion Emilien présida au partage de la Numidie entre les trois fils du défunt roi, dans une véritable répartition des tâches<sup>112</sup>. A l'un, il

---

<sup>112</sup> « A la tête du royaume numide, Scipion Emilien un pouvoir collégial, se référant sans doute à une tradition locale bien connue dans certaines villes comme Maktar, Althiburos, Dougga, dont l'administration municipale étaient confiées à trois suffètes. » François Decret et Mhamed Fantar, *L'Afrique du*

affecta la capitale et l'administration du royaume, à l'autre il confia l'armée, au dernier la justice. L'aîné, Miscipsa, après la mort « subite » de ses frères, hérita de tous les pouvoirs. Durant les trente ans de son règne, il entretint des relations de vassalité avec Rome.

Jugurtha, fils de Mastanabal, et petit-fils de Massinissa, naquit quelques années avant la mort de son grand père, sans doute vers 160 avant notre ère. Malgré sa formation aux écoles grecque et romaine il demeura profondément enraciné dans les vertus du terroir. « toujours prompt à agir et le dernier à s'en vanter. », écrit sur lui Salluste<sup>113</sup>.

Son oncle Miscipsa fut tout troublé à l'idée du mérite et du crédit de son neveu. Il s'efforça de le désarmer par des bienfaits, « Tu étais tout petit, Jugurtha, quand tu perdis ton père, qui te laissait sans espoir et sans ressource ; je te recueillis auprès de moi, dans la pensée que tu m'aimerais pour mes bienfaits...<sup>114</sup> » Le roi ne fit pas mention qu'il fut, lui Miscipsa, l'héritier de Mastanabal le père de son neveu. Sur les instructions de Scipion, et conscient de ses vertus, l'oncle adopta son neveu et par testament, il dut lui accorder les mêmes droits à la couronne que ses fils Adherbal et Hiempsal. « Aujourd'hui, continue-t-il, je touche au terme naturel de mon existence, eh bien ! Par cette main que je serre, au nom de la fidélité que tu dois à ton roi, je t'en prie et je t'en supplie, aime ces jeunes gens. (...) Quant à vous, Adherbal et Hiempsal, respectez et honorez un homme comme lui...<sup>115</sup> » Jugurtha

---

*Nord dans l'Antiquité*, « Bibliothèque historique Payot », Paris, Payot, 1982, rééd. Payot & Rivages, 1998.

<sup>113</sup> Salluste, *Guerre de Jugurtha*, VI, trad. Alfred Ernout, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1962

<sup>114</sup> Salluste, *La guerre de Jugurtha*, X, traduction, introduction et notes par François Richard, Paris, Garnier – Flammarion, 1968.

<sup>115</sup> *Idem*.

comprenait bien que les paroles du roi ne répondaient pas à ses pensées. Comme par le passé, Rome fit procéder au partage de la Numidie non plus par la répartition des tâches mais par la division du royaume, politique bien connue et bien conforme au principe élémentaire qui consiste à « diviser pour régner ». Conscient de cette politique « impérialiste », Jugurtha s'y opposa. Après avoir éliminé ses deux cousins et rivaux, trop fidèles et trop soumis à leur protecteur romain, Jugurtha dut se préparer à défendre son royaume. Pour galvaniser ses troupes, « il les encourage, rapporte Salluste, et les conjure de se rappeler leur valeur antique, leur victoire passée, et de défendre leur royaume et leur roi contre l'avarice des Romains ». Il lutta donc pour que l'Afrique reste aux Africains. Mais poursuivi par la haine implacable de Rome et victime d'une exécrable trahison, Jugurtha fut livré pas son beau-père Bocchus, roi de Maurétanie, à Sylla le lieutenant de Marius. Après avoir figuré au triomphe du général romain, l'Aguellid de Numidie fut soumis aux affres de la faim et à l'obscurité du Tullinum, cette horrible prison de Rome où il fut lâchement étranglé.

Plus tard, Bocchus II, contre Juba 1er « espérait renouveler l'opération fructueuse qu'avait fait son ancêtre Bocchus 1er lors de la guerre contre Jugurtha<sup>116</sup> ». Mais son royaume ne dura que deux ans. Rome avait mis 186 ans (de 146 av. J.-C. à 40 ap. J.-C.) à préparer sa domination directe sur l'Afrique Septentrionale « en se servant des luttes intestines des rois indigènes bien plus que les armes de ses propres légions », relevait G. Boissière. Cet auteur constate que ce fait historique « se rattache à un des caractères saillants du tempérament berbère : l'esprit de sof. [...] Dans leurs rapports avec Rome et Carthage, ce n'est qu'une politique de

---

<sup>116</sup> Claude Briand-Ponsart et Christophe Hugoniot, *L'Afrique romaine de l'Atlantique à la Tripolitaine (146 av. J.-C. – 533 ap. J.-C.)*, Armand Colin, Paris, 2006.

bascule, de volte-face, de changements de front, et de retours, adoptée par les chefs indigènes à l'égard des envahisseurs romains ou de leurs ennemis carthaginois. Carthage la première, et Rome après elles, ont démêlé et exploité ce fait essentiel de la race berbère, elles ont reconnu et trouvé, dans cette désunion intestine, dans ce défaut de cohésion, une de leurs plus grandes chances de succès<sup>117</sup>».

L'organisation sociale politico-familiale segmentaire combine des éléments homogènes et semblables enchâssés les uns dans les autres selon un ordre de grandeur calqué sur la généalogie. Ce système incite à l'hostilité mutuelle des segments, leur fission et leur fusion, où le conflit est le principal mode de structuration<sup>118</sup>. « Les Africains, dit Gsell, éprouvent un besoin impérieux de se détester et de se battre, et, pour satisfaire ce besoin, toutes les occasions leur sont bonnes : telle est la raison profonde des querelles religieuses, mouvements sociaux, troubles politiques qui ont éclaté parmi eux<sup>119</sup> ». C'est ainsi que ces luttes intestines « au

---

<sup>117</sup> G. Boissière, *L'Afrique romaine*, Hachette, Paris, 1883.

<sup>118</sup> Robert Montagne, *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc. Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh)*, Alcan, Paris 1930 ; même auteur, cf. : *La vie sociale et politique des Berbères*, Paris, 1931. Jacques Berque, *Structures sociales du Haut-Atlas*, P.U.F., Paris, 1955, 2<sup>e</sup> édit. Revue et augmentée, P.U.F., Paris, 1978 ; Ernest A. Gellner, *The Role and Organisation of a Berber zawya*, Ph.D., University of London, 1961, [thèse publiée sous le titre de *Saints of the Atlas*, Londres, Weidenfeld & Nicholson, trad. française : *Les Saints de l'Atlas*, trad. de Paul Coatalen, présentation de Gianni Albergoni, Editions Bouchène, Paris, 2003 ] ; cf. également Jeanne Favret-Saada, « La segmentarité au Maghreb » *L'Homme*, VI (2), 1966, du même auteur cf. : « Le traditionalisme par excès de modernité », *Archives européennes de sociologie*, VIII, 1967 ; « Relations de dépendance et manipulation de la violence en Kabylie », *L'Homme*, VIII (4), 1968 ; encore du même auteur, cf. : *Algérie 1962-1964. Essai d'anthropologie politique*, Editions Bouchène, Paris, 2005 ;

<sup>119</sup> Stéphane Gsell, *Histoire...*, op. cit.

moment de la conquête arabe, les rois des Aurès seront entre eux ce qu'ont été sept ou huit siècles auparavant, les rois de Numidie et de Maurétanie », écrivait en 1912 le Révérend Père Jacques Mesnage. Cet ecclésiastique poursuit : « A n'importe quelle époque de l'histoire, nos Berbères ont toujours été vaincus et asservis parce qu'ils ont toujours eu le malheur de consumer leurs forces, sous l'impulsion de cet esprit stupide de sof, dans des luttes stériles et fratricides<sup>120</sup> » “Blad essiba” et “Blad el-makhzen” ont toujours coexisté dans les systèmes politiques de l'Afrique du Nord. Au Maroc, c'est l'arrivée du protectorat français et plus précisément du Général Lyautey qui mit fin à cette dualité et instaura la notion d'Etat-nation, en renforçant l'autorité centrale, en installant ses relais dans l'ensemble du territoire chérifien et en instituant les usages et protocoles du Makhzen. En Algérie, ce sont les résistances à la colonisation qui ont rassemblé le peuple à travers les mouvements nationalistes.

Sur le mythe de l'Afrique romaine se greffa alors le mythe de l'Algérie française : « En rentrant en Afrique, nous n'avons fait que récupérer une province perdue sur la latinité. Héritiers de Rome, nous invoquons des droits antérieurs à l'islam », écrit en 1930 Louis Bertrand lors du centenaire de la colonisation de l'Algérie<sup>121</sup>. Mais ce théoricien de la colonisation oubliait les leçons du passé, justement ces révoltés berbères contre Rome qui ne s'épuisaient pas dès le premier combat : « suivant leur tactique éternelle, les Numides se dispersèrent dès qu'ils eurent le dessous pour se reconstituer au désert<sup>122</sup>. » La résurrection d'une culture latine et chrétienne venait à propos renouer avec les conquérants

---

<sup>120</sup> P. J. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, E. Leroux, Paris, 1912.

<sup>121</sup> Louis Bertrand, *Carthage*, Alger, Publiro, 1930.

<sup>122</sup> Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord. Des origines à 1830*. Paris, Payot, 1951 ; édit. revue et actualisée, 1994.

romains. Même les fouilles archéologiques<sup>123</sup> furent utilisées pour donner une empreinte logique à l'esprit d'un lignage logique à ce melting pot algérien. Sur le peuple algérien s'échafaudait un projet qui lui échappait : il fut exclu de l'algérianité qui ne concernait que les Européens et les européanisés sur le sol algérien.

### **Ces hommes qui ont fait Carthage, Rome et l'islam**

Le plus célèbre des écrivains africains, d'avant la christianisation, fut sans aucun doute Apulée (125-170), à la fois « insupportable et séduisant<sup>124</sup> ». *L'Âne d'or*, premier roman du monde, « constitue un des rares livres latins qui se lisent encore sans ennui », avertit Ch.-A. Julien<sup>125</sup>. L'italien Pietro Citati, lui ne marchandait pas son éloge : « *L'Âne d'or* », note t-il, est probablement le roman le plus original jamais écrit ». Dans sa préface à l'édition de 1975, Jean- Louis Bory écrivait : « En vérité, l'auteur reconnaît comme seules lois de la composition sa propre fantaisie imaginative, et la patience ou l'appétit qu'il prête à son lecteur. Et l'on sait que le goût d'Apulée était vif pour les brillantes digressions selon la rhétorique à la mode, et que la mobilité de sa pensée témoignait d'une particulière agilité<sup>126</sup> ». Ecrivain,

---

<sup>123</sup> « ... Cette Afrique d'avant la conquête française est aussi toute pénétrée de latinité. Ce sont des architectes, des peintres, des sculpteurs et des mosaïstes italiens qui construisent et qui décorent les palais, les villas, les maisons barbaresques. (...) Ces pressentiments revêtaient pour moi une évidence éclatante, lorsque j'étais parmi les nymphées, les sarcophages et les baptistères de Tîpasa... ou encore et surtout sur le forum de Thimgad, au milieu des temples, des colonnades et des portes triomphales... Et ces idées m'apparaissaient encore une fois comme la conclusion esthétique et logique de toute mon œuvre africaine... ». In Louis Bertrand, *Le sang des races. Le cycle africain*. Paris, Albin Michel, 1930.

<sup>124</sup> Charles-André Julien, *Histoire...*, op. cit.

<sup>125</sup> *Idem*.

<sup>126</sup> Apulée (Apuleius Lucius Theseus), *L'Âne d'or* ou *Les Métamorphoses*, préface de Jean-Louis Bory, traduction et notes de Pierre Grimal, Paris, Éditions

mathématicien, agronome, physiologiste, physicien, naturaliste, conférencier très applaudi, Apulée savait surtout la langue du pays, « un patois libyque mêlé de punique ; il avait bien appris le latin à l'école, mais il le parlait avec un accent détestable », écrivait sur lui Pierre Monceaux<sup>127</sup>. Mais ce qui porte surtout chez Apulée, c'est son obsession de la minutie qui lui fera transformer le profil des mots afin de mieux exprimer la finesse de son raisonnement. « Pour noter au passage une impression fugitive, il est à l'affût des expressions abstraites et comme le latin n'en a guère, il les invente, soit en forgeant un mot, soit en appliquant à cet usage nouveau un terme de langage ordinaire<sup>128</sup> ». L'Afrique fascinée s'identifie en lui : « Chez nous Africains, Apulée, en sa qualité d'Africain, est le plus populaire<sup>129</sup> », dit de lui Augustin. Des familles au Maroc et en Libye portent encore le patronyme Apulée, sous sa forme berbère : Afulay.

«...Trois géants dominent la pensée chrétienne de l'Afrique romaine : Tertullien, Cyprien et Augustin. Ces trois Africains qui, avec leurs personnalités différentes, contribuèrent à l'établissement du dogme, sont à juste titre, considérés comme des Pères de l'Eglise » écrivait Gabriel Camps.

Tertullien (155-225), né d'un officier romain en garnison à Carthage et d'une femme berbère, eut une jeunesse orageuse et dissipée. Dès sa conversion, ses premiers écrits proclament son patriotisme pour Carthage dont il ressent la gloire et affirme son amour pour l'Afrique, considérée comme sa patrie. Il fit du

---

Gallimard pour la traduction et les notes, 1975 pour la préface, 2004 pour l'édition de poche Folio classique..

<sup>127</sup> Pierre Monceaux, *Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique*, Lecène, Oudin et C<sup>e</sup>, Paris, 1894.

<sup>128</sup> Pierre Monceaux, *Les Africains...*, *op.cit.*

<sup>129</sup> Augustin (Saint), *Epistulae ad Romanos inchoata expositio*, Patrologie Latine, Migne, Paris, 1861-1862, Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum (CSEL), Académie de Vienne, Vienne, à partir de 1887 ;

christianisme une arme de résistance contre l'occupation romaine. Il défendit à ses coreligionnaires le service militaire et incita les soldats à la désertion.

Saint Cyprien, véritable chef de l'Eglise d'Afrique, s'attacha par la conviction à y régler un ordre absent. Epris d'indépendance, il rejette toute hiérarchie vis-à-vis de l'Eglise romaine en posant le principe de l'égalité des évêques. Cyprien, rhéteur et avocat avant sa conversion, a gardé la pensée et l'aisance de l'expression, l'énergie qui attaque, l'ironie qui ridiculise. Rome qui osa le condamner par le glaive, en lui infligeant le martyre, dut essuyer l'infamie de voir Carthage lui organiser des funérailles solennelles.

Quant à Saint-Augustin (354-430), la presse nationale et les colloques organisés à Alger et Annaba en rendent suffisamment compte pour ne pas insister sur lui et sur son oeuvre. Il est toutefois important de rappeler qu'Augustin est issu d'un père africain païen, tolérant, mais romanisé, et d'une mère berbère, mais ardente chrétienne. L'évêque d'Hippone a eu une jeunesse tumultueuse au cours de laquelle il prit une concubine qu'il ne révélait que sous l'expression de « la mère d'Adeodat », c'est-à-dire de son fils. C'est dire qu'il n'a pas été au bout de ses confessions.

L'Afrique s'affirmait comme une véritable pépinière d'hommes célèbres. A une liste déjà grande, il faut signaler :

- L'agronome Magon, a écrit en langue punique un Traité d'agriculture en 28 volumes qui, sauvés de l'incendie de Carthage, sont transportés à Rome. Il valu à son auteur le titre de père de l'économie rurale<sup>130</sup> » ;
- Hiempsal, le père de Juba 1er, a écrit une Histoire en punique. Nous sont parvenues que des bribes dans les Guerres de Jugurtha de Salluste ;
- Manilius est le premier écrivain berbère de langue latine. Ses Astronomiques sont un traité d'astrologie, en vers, qui trace les

---

<sup>130</sup> Columelle I, 1, 12-14, cité par Pierre Monceaux, *Les Africains...*, op. cit.

règles élémentaires de l'action des astres sur les destinées humaines ;

- Florus se distingue de tous les historiens de son temps. Dans un Abrégé de sept cents ans d'histoire de guerre, il a cherché à dégager la philosophie des faits, d'en tirer des exemples et des conclusions morales, en livrant les causes de la grandeur et de la décadence de Rome ;

- Fronton, de Cirta, qui ne cachait jamais ses origines : « Je suis un Libyen et de la région des Libyens nomades » :

- Aulu-Gelle, de Cherchell, connu pour sa science universelle et auteur des Nuits d'Attique,

- Victor Le Tacite, qui se glorifiait d'être Berbère : « A mon avis notre race est privilégiée et comme prédestinée, tant elle est féconde en gens de mérite ; et tous ces enfants qu'elle a produits et formés, elle les voit arriver aux plus hautes situations. Citons comme exemple Sévère lui-même, dont personne dans la République n'a surpassé la gloire. »

- Macrobe, contemporain d'Augustin, gouverneur de l'Espagne puis de la Gaule. Il prouva par une vie ascétique et exemplaire qu'un païen peut vivre sans la doctrine du Christ. Il est l'auteur des Saturnales et du Commentaire ;

- Apollinaire, de Carthage, professeur de Pertinax, futur empereur. Parce qu'elle est la plus récente et la mieux étudiée, la période islamique de l'histoire des Berbères, sans être vraiment la plus longue, est la mieux connue. Il serait fastidieux d'énumérer les centaines de penseurs, d'écrivains, ou de savants d'origine berbère qui ont contribué à la constitution du patrimoine culturel arabo-islamique. A titre indicatif, quelques figures de proue méritent d'être citées :

- Jazouli, (mort en 1210), Ibn Muâta (1169-1231), et Mohemmed Ajerrumi (mort en 1323), ont initié la mise en forme de la grammaire arabe. Le livre d' Ajerrumi a été en usage dans l'ensemble du monde musulman pendant plus de six siècles, sans

être vraiment démodé même à nos jours. Si les Iraniens ont été les meilleurs philologues de la langue arabe, les Amazighes en ont été les meilleurs pédagogues.

- Ibn Battouta (1304-1377), explorateur et géographe, est un Berbère de la grande confédération des Lawata.

— Ibn Mandhor (1232-1311), lexicographe, dont le *Lisân al-Ârab* reste une référence encore aujourd'hui, est né en Egypte d'une famille berbère de Djerba.

- Lyoussi (1630-1691), théologien et essayiste, eu l'audace d'objecter, au sultan despotique marocain, Moulay Ismaïl : « La justice prime l'observance religieuse ! »

Et, pour que les Berbères d'Espagne médiévale ne soient pas en reste, citons-en au moins deux :

- Abbas Ibn Firnâs (mort en 887), à qui l'on doit l'invention et la fabrication du cristal, la fabrication d'une horloge, manqana, et qui « fut même un lointain précurseur de l'aviation<sup>131</sup> ».

- Abu Hayyân al-Gharnâti (1256-1344). Sa qualité de polyglotte en fait un excellent comparatiste en matière de langues.

### **Plus on est lettré plus on se sépare des siens**

L'homme amazigh, qui signifie homme libre sait d'expérience le destin qui frappe les hommes et l'avenir réservé aux livres. C'est Sainte-Beuve qui écrivait :

Le sort des hommes est ceci :

Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Le sort des livres, le voici :

Beaucoup d'épelés, peu de lus.

Plus les individus se font « lettrés », plus ils cherchent à se démembrer du milieu où ils vivent. L'écrit est destiné au lecteur de l'extérieur qui a une vision égocentrique de la culture. Chez les Amazighs, l'identité n'est pas présentée par la différence à l'autre

---

<sup>131</sup> Encyclopédie de l'islam, I, p. 11.

mais par son identité même. « Je suis plus moi-même en tant que je suis identique à moi-même, car qui a peur de perdre son identité, l'a déjà perdue », dit de lui le poète et compositeur kabyle Cherif Kheddam.

Lorsque l'écrivain amazigh écrit dans une langue étrangère, il reste profondément amazigh et ne perd pas son identité, il enrichit la culture universelle par son expérience et sa vision du monde, sa participation à la vérité. Nous avons vu que l'agronome Magon a écrit son Encyclopédie agronomique en punique ; le roi Juba II a rédigé son *Libyca* – histoire du peuple amazigh – en grec ; Apulée, le premier romancier du monde a composé son *Âne d'or* en latin ; il en est de même des évêques Tertullien, Cyprien, Donat et Augustin, ces pères de l'Eglise chrétienne qui ont consigné leurs traités théologiques en latin; Mohammed Ajerroumi (de agourram, prêtre en tamazight) a codifié la première grammaire arabe... en arabe (aujourd'hui encore la grammaire est désignée *el djerroumia* en arabe et *tajerroumt* en tamazight) ; Ibn Khaldoun, ce sociologue de l'histoire, a écrit son *Discours sur l'Histoire universelle* en arabe; Jean et Taos Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Tahar Djaout, Mohamed Dib ou Mohamed Kheiredine, pour ne citer que les auteurs décédés, sont des écrivains d'expression française.

Les Berbères, qui furent à l'origine de l'une des premières écritures alphabétiques, ont donc destiné leur production littéraire ou savante pour communiquer avec l'extérieur dans la langue des échanges économiques et diplomatiques. Aux textes littéraires écrits, l'Amazigh leur préfère la production d'une littérature orale en prose ou en vers, exprimée dans une langue différente de celle pratiquée au quotidien, comprise par les seuls initiés.

## Quand l'orateur était oracle

Etymologiquement oracles et orateurs se rattachent au verbe latin arare, « prononcer une parole importante », de caractère religieux ou juridique. N'ayant pas une connaissance définie de la durée et ne possédant qu'une mémoire orale du passé, les sociétés antiques vivaient avec angoisse dans le présent et exprimaient une préoccupation permanente d'interpréter les signes pour une lecture de l'avenir. La force de la parole et la vigueur de la mémoire y assuraient la transmission de la culture.

Au langage articulé s'ajoute le langage gestuel riche d'un vocabulaire étendu et même d'une syntaxe propre. Le poète, l'orateur ou le conteur, intellectuels de l'oralité, privilégient la libre expression licencieuse, faite d'audace et de permissivité, dans une syntaxe particulière et osée, de mots sollicités, souvent singuliers et au sens ambiguë, même archaïques, et fréquemment empruntés à d'autres langues mais obéissant à ses normes grammaticales. L'exclusive oralité de cette littérature, destinée à la transmission, c'est-à-dire pour être écoutée, entendue et retenue, nécessite une véritable architecture de la narration, des disciplines rythmiques et harmonisées qui la ponctue et la scande, des règles de récurrence et concordance des places affectées aux outils rhétoriques.

Chez les Touaregs, l'énonciation d'un proverbe ou d'un dit de sagesse est précédé de la formule *Ennan Kel awal* «Les gens de la parole disent», c'est à dire les hommes d'autrefois, les *Kel tamahaqt* «le peuple de la langue touarègue» celui qui sait transmettre par voie orale la richesse de leur expérience. Les touaregs, qui ont su garder et nous faire parvenir par les femmes l'écriture tfinagh, héritière de l'antique libyque, «n'ont pas ressenti jusqu'à récemment le besoin de fixer [leur] savoir par écrit, ils en

ont cependant toujours eu la possibilité<sup>132</sup>». Les Touaregs de l'Azawagh disent «*Ales wer in-iteyyu ärk aderz dāgh ämejir-net* » (Un homme ne laisse pas de mauvaises empreintes là où il a séjourné). Et encore «*Ales ofa irāz dāgh adar ad arez dāgh awal* » (Pour un homme, mieux vaut se casser la jambe que casser sa parole).

La langue amazighe et sa littérature restent orales, un discours de l'entre-soi, limité au domaine de l'interconnaissance pour se protéger du danger extérieur et préserver son indépendance, même si pour cela ses locuteurs doivent sacrifier les richesses des cités, plaines et vallées pour se réfugier dans le dénuement des montagnes et l'aridité du désert. Les ethnies se confondent plus intimement à la nature qui les entoure, alors que les sociétés alphabétisées s'en séparent. L'amazigh se plaçant dans le doute, à la faveur de discussions parallèles ne cherche pas à comprendre les résultats et leur accueil, mais au contraire de (re)voir avec le recul nécessaire, de ne pas être captivé. Qui dit captiver entend devenir captif, prisonnier des mots. Il suffit de rester à l'écoute de la littérature orale pour réaliser combien la représentation mythique de Jugurtha est dans tous les esprits. Ce poème kabyle ancien qui date de la conquête française en illustre la portée :

Ay ilemziyen ay irgazen	Jeunes gens qui êtes braves
Suffyet-d iflisen	Sortez vos dagues
Iliken d imnayan	Bons cavaliers
Cbut-d di Yugurten	Soyez à l'image de Jugurtha
Yennuyen lejjuc irumyen	Qui combattait les légions romaines.

---

<sup>132</sup> Alhassane ag Solimane, «introduction» à *Ennän Kel Awal, Les Gent de la Parole disent – Proverbes touaregs de l'Azawagh*, de Alhassane ag Solimane et Saskia Walenwitz, préface de Hélène Claudot-Hawad, Kephallonia, imp. Présence Graphique, Tours, 1996.

Quand au poète Ben Mohammed, son Yugurten interprété par le chanteur Idir, glorifie, dans sa quête identitaire, le héros mythique et le pays amazigh :

Muqley tamurt umaziɣ	Je regarde le pays amazigh
Yugurten walay udem-ik	Jugurtha ton visage m'apparut
Nnesma-nni bbwanda lliy	La révélation qui me tenait
Ḥulfay tcewweq s yisem-ik	A exalté ton nom
Tabrat-ik segmi tt-ɣriɣ	Ton message m'est parvenu
Ferḥey imi lliy d mmi-k	Je suis fier d'être de tes fils.

La parole, verbe et langage premier de l'humanité. Mais la parole, en tant que verbe et humanité du langage, seconde personne de la Trinité chrétienne, continuait à être le seul outil de communication de l'Amazigh, langue demeurée valeur intrinsèque indéniable. L'*amusnaw*, cet intellectuel de l'oralité, a pour fonctions de maintenir le sens et la perfection de son groupe d'appartenance, tout comme il a pour prescription d'alimenter la chronique vivante et d'y récolter sa *tamusni*. Lounis Aït Menguellat exprime l'historicité des souvenirs dans la trace inoxydable du poème qu'il va interroger, comme dans une valeur-refuge. Il ouvre la porte de la mémoire encombrée de repères inutiles, y entre presque par effraction, quand il chante :

Mačči d yiwet ad as-necfu	Ma mémoire ne peut toutes les retenir
Ma yeereq-iyi wansi d-kkiɣ	Et même si je n'ai plus de repères
D zzher i seiɣ	J'ai la bonne fortune
Yella later d asefru	De trouver trace dans le poème.

Est-il possible de croire dans le témoignage du poème, quand le temps, magnifié et fêté, est oublié jusque dans le chemin emprunté naguère par des passants assidus ? Chaque époque,

comme les civilisations qui passent, est limitée dans sa durée, car le temps, sur l'itinéraire initié, couvre le temps d'un tapis d'herbe. Mais laissons encore Aït Menguellet dire :

Ma tecfiḍ mel-iyi-d kan	Dis-moi si tu t'en rappelles
Tezriḍ nekk yid-k i necfa	Nous étions deux à garder le souvenir
Di later-ik ayen ieeddan	Combien allaient sur tes traces
Nekk yeḡḡa-yi-d ccama	Moi il me laissait des stigmates
Meena kul lweqt s zzman	Chaque siècle est limité dans le temps
Zzman-a ur s-nezmir ara	Mais ce siècle nous empiète
Nettru yef lweqt i y-yeḡḡan	Pleurant le moment qui nous fuit
Nezra ur d-yettuḃal ara	Conscientsqu'il ne reviendra jamais

### **Le retour au lait maternel**

Le poète était roi, nous dit Mouloud Mammeri, il était la parole du groupe, pour qui de façon souvent ambiguë, il l'éveillait, l'éduquait, le conduisait. Il savait qu'il remplissait une charge prestigieuse dans une société où les conflits étaient relativement peu sanglants. C'était peut-être plus stimulant pour prolonger la cité. Le poète n'était pas seulement engagé, il était partisan, consolait la tribu dans l'adversité : « Je compose des apologies avec art, j'éveille le peuple » récitait le poète Youcef-ou-Kaci.

Mémoire active, l'amussnaw assure aussi la pérennité du groupe en énonçant à travers les fresques généalogiques l'être - présent en relation avec l'être - passé. C'est à travers lui que la langue amazighe digère ce qui lui est utile et recrache le reste, car une langue se nourrit et s'enrichit d'emprunts : « *Yella win yeṭṭden ayefki n yemma-s, yella wayeḍ ad t-id-yemnter syur lḡiran-is* » (Il y a celui qui a sucé le lait maternel, il y a celui qui va le chercher chez

les voisins). En un temps où les derniers porteurs de la culture amazighe, vouée par une sorte de fatalité historique au statut de « culture seconde », de « culture des marges » ou « des périphéries » sont confrontés aux verdicts hautains d'une lointaine technocratie, il n'est pas inutile de faire revivre la figure de Youcef-ou-Kaci ou cheikh Mohand, ces maîtres de la culture populaire qui fondait son ascendance de ce qu'elle se commettait en donnant au sens commun une sentence spécifique. Il s'en explique :

« Beaucoup de pièces, que je consigne ici comme des documents morts, sont venues à moi magnifiées, inscrites dans le dense contexte d'une culture hors de laquelle ils sont mutilés et éteints. Certains sont inscrits dans mon esprit avec le timbre même de la voie maintenant morte qui me les a un jour révélés. Aucune analyse, avec des instruments élaborés ailleurs et, fut-ce inconsciemment, pour d'autres desseins, ne pourra prévaloir contre cela, qui n'est pas seulement une expérience vécue mais une raison d'exister<sup>133</sup>. »

« Tel est [aussi] l'ahellil », nous dit Mouloud Mammeri, du moins dans l'apparence où on le connaît aujourd'hui. Mais il est vrai qu'en prétendant le décrire par ce qui n'est pas immédiatement lui (l'histoire, la fonction sociale...) on le diminue, on lui donne un certain éclairage mais il ne tarit pas. Il reste en effet tout le lot de découverte et d'imagination, inflexibles à l'étude. Cette caractéristique ordinairement reconnue et partant standardisée par la littérature écrite, apparaît ici aussi avec évidence, même si elle est plus inattendue. Mouloud Mammeri conclut que « Productions écrites et orales se rejoignent en cela que, quelles que soient les fonctions qu'elles remplissent, une fois qu'elles sont divulguées, elles sont toujours le fait d'une création singulière ; elles sont au vrai ce que jamais on ne verra deux fois. Une fois créés, les poèmes

---

<sup>133</sup> Mouloud Mammeri, *Poèmes kabyles anciens*, François Maspéro, Paris, 1980 ; réédition : Laphomic, Alger, 1988.

s'insèrent dans l'histoire et dans le tissu divers de la société qui les a produits. Selon les époques l'ahellil a pu remplir des fonctions différentes, il a pu servir à rendre des idéologies diverses, mais il a survécu à tous ses avatars et, aujourd'hui encore, il est l'objet d'une ferveur soutenue».

La langue serait donc une activité en continuelle transformation. Du fait même qu'il y a discours, il ne peut y avoir de clarté de la langue. Il n'y a de langue que dans les dictionnaires et les grammaires, ce que Humboldt appelait « le squelette mort du langage ». Du coup, aucune langue n'a atteint cet idéal de perfection, cette excellence, y compris le français et l'arabe. A partir de cette réalité banale, on peut reconsidérer le mode d'existence d'une langue du mode d'existence d'un discours, évidences totalement opposés. La langue en somme est une réalité imperceptible hors de sa production en discours. De cet axiome, la littérature, qu'elle soit orale ou écrite, se présente aussi nécessaire à la langue que la langue à la littérature. C'est dans l'ensemble des productions littéraires et d'une époque, et dans un espace donné, qu'il faut chercher ce qu'un discours fait de sa langue. C'est Pascal qui disait que « la mode et les pays règlent ce que l'on appelle la beauté ». Dans les cités kabyles, il est une expression qui traduit cette situation : «Wi kem-icekkren a tislit ? D yemma teħder xalti !» (Qui a loué ta beauté, mariée, pour te rendre épousable ? C'est ma mère en présence de ma tante !). La beauté se traite donc à l'intérieur du cercle familial ou territorial. Tout ce qui est en dehors, «*D abrid n baylek*», c'est la voie publique, la périphérie, où chacun jette ses souillures.

### **Langue et culture deviennent énergie**

Ces aberrations s'appuient sur une erreur conceptuelle dès le commencement : il n'y a pas plus de langue et de culture que de

discours. La langue et la culture sont energie, c'est-à-dire une faculté d'agir, d'activer, de produire un effet. Elles sont donc des produits dont le résultat procède du processus d'une opération humaine. Langue et culture seraient par conséquent des activités en continuelle transformation. La langue en somme est une réalité imperceptible hors de sa production en discours, lui-même étant le produit de la culture. De cet axiome, la littérature qu'elle soit orale ou écrite, se présente aussi nécessaire à la langue que la langue à la littérature.

Mouloud Mammeri, ce défricheur de savoirs, a pris conscience de « la mort absurde » des cultures et des langues quand de fausses allégations, discriminatoires, excluaient aux autres langues toute prérogative attachée à ces dignités :

- Elles ne seraient pas traditionnelles et sont donc impures ;
- Elles ne seraient pas langues de raison (ou de religion) et sont par conséquent irrationnelles et incohérentes ;
- Elles ne seraient pas riches, donc ne seraient pas florissantes, c'est-à-dire ni commodes ni pratiques ni libres ;
- Elles n'auraient pas l'éclat de raffinement que confère habituellement la beauté ;
- On leur conteste l'universalité et tout accès à l'universel et à l'esthétique.

La beauté contient tous les ingrédients que consacrent ces attributs. Elle a pour corollaire l'harmonie, cet équilibre architectural, cette régularité qui coule d'elle-même, ce charme séducteur et recherché. Elle est porteuse de valeurs civilisationnelles. A l'opposé, y compris le berbère, on est confronté à la vulgarité, à l'absence de distinction et de délicatesse, au vulgarisme propre aux personnes non instruites, à la grossièreté, à la trivialité, à l'aversion répandue des connaissances. De la langue, de la culture, personne ne sait ce qu'est la beauté ni à quelle

unité pourrait-on mesurer son apparente beauté. Une langue qui se présente comme pure serait inhérente à une haine de l'étranger perçu comme source pathogène.

Mouloud Mammeri savait déjà tout ça Il a assuré les fonctions de traducteur et d'interprète de la littérature classique berbère. Grâce à son érudition et à sa rigueur, il a su restituer à la langue et à la culture amazighes, du Djurdjura au Gourara, du Moyen-Atlas aux Aurès, du Chenoua à la Pentapole mozabite, du Rif à l'Ahaggar et à l'Aïr, leur dignité, leur fierté pour leurs origines plusieurs fois millénaires, leur unité dans la diversité. Que le discours littéraire soit ancien ou récent, de facture traditionnelle ou moderne, qu'il soit produit par des personnes centenaires ou par des jeunes, qu'il soit féminin ou masculin, qu'il soit oral ou écrit, Mammeri a rendu le verbe (qui dit verbe dit vers) amazigh beau et élégant sans l'arrogance ni la suffisance de la beauté ; il l'a rendu noble et élevé sans l'arrogance ni la suffisance de la noblesse ; il l'a rendu pieux et imprégné sans l'arrogance ni la suffisance de la piété ; il lui a rendu l'énergie sans l'arrogance ni la suffisance de la force...

Il a revitalisé l'indispensable communion spirituelle entre gens obligés de se pactiser parce qu'ils sont, avant tout, les fils de la même terre à défaut, hélas, d'être les fils de la même culture. Un intellectuel authentique sait d'expérience que la culture n'est qu'un capital relatif, le médiocre ne veut pas savoir qu'il traîne une pauvreté souveraine de l'esprit. En se libérant, du jugement des autres, Mouloud Mammeri a libéré le discours amazigh (langue, culture et histoire) :

« C'étaient les autres qui nous jugeaient alors qu'on était le sujet et la matière. Pour les autres notre présence était transitoire, ludique, secondaire et exotique. On n'a jamais été les véritables

sujets des problèmes posés »confiait-il dans une dernière interview, à la veille de son accident, au *Matin du Sahara*<sup>134</sup>.

## **Annexe**

### Ayla-m (Ce qui t'est)

Ayla-m eqel-it	Ce qui t'est identifies-le
Γurem ad as-tebruḍ yiwwas	Gardes-toi un jour de t'en dessaisir
A Taqbaylit	Kabylité
A yecreq yiṭij yuli wass	Le soleil luit le jour se lève
Γas ma nettṇay	Même si nous nous objectons
Seg umennuy i d-yekka nnfee	C'est dans l'épreuve que jaillit l'évidence
Aẓar-nney	Nos racines
Deg wul ibded iṣeḥḥa	Plongent vivement dans le cœur
Freḥ yis-ney	Réjouis-toi
Ma truḥeḍ d acu i nesea	Si nous te perdons quel est le repère qui nous éternisera
Kemm d yemma-tney	Tu es notre mère
Gar-aney nefhem nezra	C'est clair en nous, en sommes conscients
Win iruḥen	Qui s'en va
Yella wayeḍ deg umkan-is	Un autre prend la relève
Win ifeclen	Qui s'affaiblit

---

<sup>134</sup> « Mouloud Mammeri : la mort l'attendait au tournant », *Le Matin du Sahara*, n° 6632 du 12.03.1989, supplément *Le Matin du Sahara Magazine* du 12 au 19 mars 1989.

A nebded s idisan-is  
Win i kem-iḥemmlen  
Fell-am isebbel rruḥ-is  
Iɛbed-ikem  
Yis-m i yesbedd lqedd-is

Ma neḡḡa-kem  
Ma ḡḡan-kem wid tqureɛɛɛ

Anda-t wudem  
Iss ara nqabel wiyad  
Aql-aḡ yid-m  
Nettwali yis-m  
Akken yis-neḡ twalaɛ

Laṣel d aqdim  
Ur iruḥ akken a t-id-nerr  
Ur ttxemmim  
Ama di ttiq neḡ di liser

Tameslayt-im  
Wa tt-iɛdelmen ma yezmer  
Ma d arraw-im  
Yis-sen i tbedded Lezzayer

D'autres le soutiennent  
Qui t'aime  
Ira jusqu'au sacrifice  
Il te deified  
Pour toi il redresse sa taille

Si nous te quittons  
Si te quittent ceux de qui tu  
espères  
Quel visage prêter  
Pour faire face aux gueux  
Avec toi  
Nous ne voyons que par toi  
Comme tu ne vois que par  
nous

De souche bien ancienne  
Nul besoin de preuves  
Ni d'émoi  
Dans l'épreuve et dans le  
répit  
Ton expression  
Que s'y attaque qui peut  
C'est par tes enfants  
Que l'Algérie reste debout.

*Texte de Lounis Ait Menguellat  
Traduction de Ali Sayad*

**S**i on attribue avec une grande facilité une origine étrangère à un grand nombre de mots berbères, l'idée que d'autres langues aient elles-mêmes emprunté aux Berbères est très rarement formulée. C'est ainsi qu'au dix-neuvième siècle, lorsqu'un savant allemand, F.C. Movers, formula l'idée qu'une partie des cultures légumineuses et du vocabulaire qui les désigne en grec et en latin sont empruntés aux Berbères, il s'attire cette remarque de l'historien français S. Gsell :

*« On a allégué des mots berbères ou prétendus tels qui ressemblent plus ou moins à des mots grecs ou latins, ayant la même signification, et on a soutenu que ceux-ci ont été empruntés aux Africains. Mais pour les mots qui sont réellement apparentés, c'est au contraire aux Africains que l'emprunt est imputable. »* (S. GSELL, 1913, p.314).

Ce genre de raisonnement, que beaucoup d'auteurs de la période coloniale allaient reprendre, repose sur un préjugé : celui du Berbère frustré et primitif qui n'a rien apporté à la civilisation et qui se contente d'emprunter aux autres non seulement les techniques et le savoir mais aussi les mots qui les véhiculent ; cette vision est aujourd'hui remise en cause : le berbère, même s'il s'est le plus souvent trouvé dans la situation d'une langue dominée, a

aussi prêté aux autres des éléments de sa culture et des mots de sa langue. C'est ce que nous allons essayer de montrer dans cet article qui donne les premiers éléments d'une enquête que nous menons depuis quelques années sur ce sujet.

### **Mots berbères en grec et en latin...**

Il est probable que les noms de plantes berbères, traditionnellement rapportés au latin (voir par exemple E. LAOUST, 1920, p. 275 et s. et p. 506) aient une origine berbère. F.C. Movers le soutenait et il cite entre autres, le nom de la lentille, lents en latin, *talentit* en berbère, et celui du pois chiche, *cicer* (prononcé Kiker), *ikiker* en berbère. Dans le domaine des arbres fruitiers, le nom latin du poirier, *pirus*, provient sans doute également d'un mot berbère *ifires*. En tout cas, ceux qui défendent l'hypothèse inverse d'un emprunt du berbère au latin se heurtent à un écueil de taille : les dictionnaires étymologiques du latin indiquent que *pirus* est d'origine inconnue ! (voir ERNOUT et MEILLET, 1932, p. 510).

Aux plantes cultivées et aux arbres fruitiers, il faut ajouter les plantes sauvages qui poussent dans les montagnes du Maghreb et dont les noms latins pourraient provenir du berbère : la garance, *rubia*, berbère *tarubia*, l'orme, *ulmus*, berbère *ulmu*, le cresson, *crisonus*, berbère gernunec, le chêne, quercus, berbère, akerruc, la massette, buda, berbère tabuda etc. Des spécialistes hésitent, aujourd'hui à établir par le latin, l'étymologie de certains noms de plantes utilisés par les Romains : c'est le cas du nom du pyrètre, tagantes, du caroubier, siliqua et de la coloquinte, gelala. Or ces mots présentent une ressemblance frappante avec les noms berbères équivalents : tadjuntast, taslighwa (ou taselgha) et gelala. Pour gelala, J. ANDRE (1985, p. 239) pense qu'il provient du latin d'Afrique. Pourquoi pas plutôt du berbère ?

Toutes les plantes citées ci-dessus sont spontanées au Maghreb, elles ont aussi, depuis les temps immémoriaux des usages pratiques (plantes tinctoriales par exemple) mais surtout médicaux. C'est sans doute par ce dernier usage – Les Berbères étant réputés pour leur savoir dans ce domaine – que les mots berbères sont entrés en latin. On sait, par les auteurs latins même que la découverte de l'euphorbe est due au roi numide Juba II qui lui a donné ce nom, en l'honneur de son médecin grec, en compagnie duquel il herborisait. Le même Juba a écrit un traité, aujourd'hui disparu, sur la plante. (PLINE L'ANCIEN, Livre V, paragraphe 16).

Les auteurs antiques rattachent au Maghreb le silphium qui figure sur les monnaies grecque de la Cyrénaïque. (PLINE L'ANCIEN, opus cité, paragraphe 33) Plante ombellifère, le silphium était consommé par les hommes et les bêtes, mais c'est son suc qui était le plus recherché : il fournissait une sorte de condiment très apprécié et surtout un produit médical réputé soigner tous les maux. Des auteurs modernes rattachent le mot silphium à une racine berbère SLF, qui a fourni dans quelques dialectes berbères, des noms de plante : selluf, aslif. (J. SERVIER, 1948).

Le vocabulaire berbère de la faune a également laissé des traces en latin et en grec : ces langues n'ont fait que reprendre des noms d'animaux qu'elles ne connaissaient pas. Ainsi, on soupçonne le nom grec du singe, pithécos, pithe, d'avoir été emprunté au berbère biddu, abiddew, iddew, selon la forme que le mot a actuellement (V. BLAZEK, 1984). On sait que le Maghreb est la patrie du singe magot et on sait, par des récits d'auteurs antiques que les Grecs allaient acheter en Numidie ces singes qu'ils revendaient aux riches oisifs. C'est à l'un de ces marchands que le

roi Massinissa a dit : « Mais les femmes de chez vous ne vous donnent donc pas des enfants ? » (S. GSELL, 1920, p. 307).

Le nom adopté aujourd'hui pour désigner une variété d'antilope, l'antilope addax, serait d'origine berbère. En tout cas, c'est l'information que donne le naturaliste latin, Pline l'Ancien, qui signale qu'addax signifie, en libyque, "antilope". Ce nom n'a pas subsisté dans les dialectes berbères actuels qui emploient d'autres termes pour désigner l'antilope, notamment amellal, employé en touareg et dans les parlers du Maroc central.

Un mot berbère, aujourd'hui également inusité, mais connu des Anciens, bubal, fournit la dénomination scientifique d'un autre animal : bubales antiquus ou buffle antique. Le même mot sert de désignation à une grande antilope, la bubalis buselaphus, abondamment représentée sur les mosaïques de la période romaine.

Le nom de l'éléphant, elephantum en latin, elephantos en grec, pourrait être également d'origine berbère. Selon l'écrivain latin Spatien, les Libyens appelaient l'éléphant kaisar, or un autre auteur, Servius, indique qu'il s'agit d'un nom carthaginois, ce qui est vrai, le nom se retrouvant dans des inscriptions puniques, à Carthage (S. GSELL, 1913, p. 77 et 313).

De nos jours, le nom berbère de l'éléphant n'est plus conservé qu'en touareg, elu, féminin telut. Les dialectes du nord emploient une forme proche plus étoffée, ilef, féminin tileft, mais pour désigner le sanglier et, par extension, le porc. La forme ilef/tileft est attestée dans la toponymie antique, avec le nom d'une localité de Numidie, Thelepte où p latin correspond à f berbère. Le mot pouvait désigner aussi bien le sanglier que l'éléphant, les deux animaux étant abondants à l'époque. D'ailleurs d'autres localités

numides portaient le nom de l'éléphant mais cette fois-ci en latin : Elephantaria, dans la Mitidja, Castellum Elephantarius, à proximité de Constantine, Elephantaria dans la Medjerda etc.

L'éléphant a joué un rôle important dans le monde berbère antique, il a figuré sur les monnaies numides et la déesse Africa, personnification de l'Afrique, était revêtue d'une peau d'éléphant. On n'oubliera pas non plus, le rôle économique de cet animal, producteur d'une matière très recherchée, l'ivoire, et son utilisation comme arme de guerre par les Berbères et les Carthaginois. Les Romains ont importé d'Afrique de grandes quantités d'éléphants, principalement pour approvisionner les cirques. La chasse intensive a provoqué, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la disparition de cet animal du Maghreb (sur l'éléphant dans l'antiquité, voir S. GSELL, 1913, p. 74 et suivantes).

Toujours dans le vocabulaire des animaux, le grec a emprunté au libyque le nom d'une variété de rats, zeleries. Le nom est attesté aujourd'hui, dans certains dialectes, sous la forme azergug. (voir F. BEGUINOT, 1924, U. PARADISI, 1963).

### **...et dans d'autres langues**

L'égyptien ancien a dû, lui aussi, faire des emprunts au berbère. Les études dans le domaine de la comparaison entre l'égyptien et le berbère ne sont pas développées et quand des rapprochements sont faits, c'est souvent au berbère qu'on impute l'emprunt. On oublie que les Berbères ont conquis l'Égypte à plusieurs reprises et que leur domination a pu s'exercer aussi dans le domaine linguistique, à moins qu'il ne s'agisse d'un fonds commun, les deux langues étant génétiquement apparentées. Comme exemples de mots berbères en égyptien, on cite nwt,

rapproché du berbère tinelli “ficelle, fil de trame” et kfn rapproché du berbère knef “rôtir, cuire”. (Voir W. VYICHL, 1952).

Le nom égyptien de l'oasis, wh't, provient, selon les spécialistes d'un toponyme libyque : il a servi à désigner, chez les Egyptiens, le désert libyen avant de désigner toute la Libye, c'est à dire le Maghreb. C'est de ce nom que dérivent les noms sémitiques de l'oasis, notamment l'arabe wah'at, ainsi que, par transformation, le grec dasiz, oasis, à l'origine des mots utilisés dans la plupart des langues européennes. (Voir J. LECLANT, 1993).

Une grande figure du panthéon égyptien, Amon, pourrait être d'origine berbère. D'abord divinité secondaire, Amon a fini par acquérir la première place, à partir de la 12<sup>ème</sup> dynastie qui a été justement dominée par les pharaons d'origine libyque. Amon avait plusieurs temple, notamment dans l'oasis de Siwa où il y avait aussi un oracle que consulta, au 4<sup>ème</sup> siècle avant J.C. Alexandre le Grand. L'oasis de Siwa était habitée par des Libyens et leur langue y est encore parlée de nos jours.

Le nom même du dieu Amon pourrait être d'origine berbère. L'écrivain grec Hesechius écrivait que les Libyens appelaient le bélier amon. (Voir S. GSELL, 1913, p. 312) L'hypothèse est d'autant plus plausible que l'animal sacré du dieu est le bélier aux cornes en spirales. Et on sait, par les peintures rupestres du Sahara, que le Berbères pratiquèrent dès la préhistoire le culte du bélier.

La langue arabe ne comporte pas de mots berbères (à l'exception des dialectes maghrébins qui, eux, possèdent un fort substrat berbère) mais des mots berbères sont parfois cités dans les ouvrages spécialisés, notamment les ouvrages de botanique.

L'espagnol comporte des mots d'origine berbère, introduits durant la période musulmane : le plus connu est *jinete* "cavalier armé de sa lance" qui provient de *zenati*, membre de la confédération berbère des *Zenata*, célèbre pour sa cavalerie.

Les dialectes italiens ainsi que le maltais comportent, par l'intermédiaire de l'arabe maghrébin sans doute, des emprunts berbères. On en trouve aussi en français mais les dictionnaires les donnent toujours comme arabes (voir plus loin le cas de *burnous*). Pour l'anecdote, signalons que le mot *grigri*, introduit durant la période coloniale, provient du *zenaga* (dialecte berbère de Mauritanie), *smugrey*, qui signifie "marmorner une prière en guise d'exorcisme".

## **Objets et noms berbères**

Dés l'antiquité un certain nombre d'objets fabriqués par les Berbères ont été adoptés par les peuples du bassin méditerranéen. Il faut citer notamment le char attelé dont les représentations les plus anciennes remontent aux peintures rupestres du Tassili. Alors que les auteurs contemporains, qui rajeunissent volontiers les œuvres berbères, qu'il s'agisse des objets ou des œuvres artistiques, ne sont pas toujours disposés à reconnaître ce genre de faits, les auteurs antiques n'hésitent pas à rendre aux Berbères ce qui leur appartient. Ainsi, à propos du char, Hérodote (5<sup>ème</sup> siècle avant J.C. écrit : « C'est (...) des Libyens que les Grecs ont appris à atteler à quatre chevaux » (sur l'origine du char, voir M.HACHID, 2000, p. 190).

Le même Hérodote rapporte que les Grecs ont emprunté aux femmes Libyennes la tunique dont était revêtue la déesse Athéna. Il spécifie que ce vêtement, l'égide, en grec *aigidos*, est une peau de chèvre débarrassée de ses poils et bordée de franges

peintes de rouge. M. Mammeri n'hésitait pas, dans son cours de berbère à établir un lien entre aigidos et le berbère ighid « chevreau ». L'hypothèse a été reprise par S. CHAKER, dans une notice publiée en 1994.

Hérodote indique encore que la déesse Athéna était d'origine berbère et que c'est en Libye qu'on lui a préparé l'égide. Les Grecs n'ont fait qu'emprunter aux Libyens le culte de la déesse, emprunté également par les Egyptiens où Athéna est appelée Nith. Athéna a peut-être également un rapport avec la Tanit des Carthaginois dont le nom a une forme berbère (t-...-t du féminin). D'ailleurs, les trois noms Athnéna, Nith et Tanit peuvent être ramenés, l'indice du féminin retiré, à la même racine, N / NY, qui fournit en berbère le verbe ny, ney qui signifie “regarder, voir, examiner”, ce qui cadre bien avec l'image de l'Athéna grecque “aux yeux pers” et “aux yeux de chouette”. Le regard symbolise ici la force pénétrante de l'esprit, la méditation et l'activité intelligente attribuée à Athéna. Nous reconnaissons que l'hypothèse est très hardie, mais elle mérite d'être posée et discutée !

Le nom de l'un des objets les plus répandus autrefois, la bougie, est d'origine berbère. Les dictionnaires le reconnaissent en le faisant dériver du nom de la ville de Bougie, en Algérie, aujourd'hui Béjaïa. Il faut préciser que ce dernier n'est que la forme arabisée du kabyle Bgayat où g, qui manque en arabe littéraire, était transcrit dj. Au Moyen âge, la région de Béjaïa était connue pour la qualité de sa cire qu'elle exportait, en grandes quantités, vers l'Orient et l'Europe.

C'est par l'Espagne musulmane qu'un certain nombre de mots berbères sont entrés dans les langues européennes. Le nom de la truffe est traditionnellement rapporté au latin tuber où b serait passé à f par l'intermédiaire d'une forme \*tufer dont seraient

issus le piémontais et le provençal trufa ainsi que le français truffe (G.S COLIN, 1926, p. 63). Or ces mots ne semblent guère remonter au-delà des 13-14<sup>èmes</sup> siècles (le Petit Robert date même de 1344 l'apparition du mot en français) : le mot ne proviendrait-il pas alors d'Andalousie où l'arabe comme les dialectes romans emploient terfas ? Or, signalent les auteurs andalous, comme Ibn H'ayyan (11<sup>ème</sup> s.) et Ibn Baytar (12<sup>ème</sup> s.), le mot est berbère et était employé aussi bien en arabe qu'en roman. Terfas n'a pas, comme on l'a supposé, la forme du pluriel des mots romans, mais relève d'un schème de noms de plante courant en berbère : kabyle : bibras "ail sauvage", chleuh : buq̄sas « ortie », aremas « plante du désert » aderyas, deryas " thapsia garganica" etc. C'est sans doute à partir du roman que terfas a été interprété comme une forme plurielle et que l'on a tenté, en supprimant le s, d'établir un singulier, ce qui a abouti à des termes comme truffe.

Un autre mot berbère passé dans les langues européennes est burnous qui désigne un ample manteau de laine sans manches, pourvu d'un capuchon et fermant à la poitrine. Le mot, introduit depuis longtemps en espagnol, ne serait entré en français qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, avec la colonisation. Depuis, on l'a tantôt rapporté au latin birrus, tantôt à l'arabe littéraire barnus, mais aucun de ces mots ne correspond au burnous maghrébin: le mot latin désigne une cape ouverte et le mot arabe une sorte de calotte que l'on portait sur la tête. D'ailleurs, l'historien musulman du 14<sup>ème</sup> siècle, Ibn Khaldoun, qui se garde de faire le rapprochement avec le barnus des Arabes, signale que le burnous est le vêtement caractéristique des Berbères. Le mot se retrouve d'un point à l'autre du domaine berbère, y compris le plus éloigné, le touareg, ce qui milite pour son caractère autochtone. En tout cas, le vêtement est très ancien au Maghreb puisqu'il figure sur les peintures rupestres de la préhistoire (voir A. BERTHIER, 1937).

Deux autres noms de vêtements berbères sont entrés dans les langues européennes, notamment le français, par l'intermédiaire de l'arabe : djellaba et gandoura, qui désignent, l'un une robe longue (avec capuchon au Maroc, sans ailleurs), l'autre une tunique sans manche, et qu'il faut rapporter au berbère, tajellabt et taqandurt.

### **Couscous, merguez et youyou**

De nombreuses préparations culinaires de l'antiquité se retrouvent aujourd'hui chez les Berbères : traitement et préparation du blé mondé ( alica des Romains, borghul des Mahgrébins), préparation de farces à base de hachis de viande et de végétaux, friandises à base de graines grillées etc. (sur les références historiques de l'alimentation berbère, voir E.G. GOBERT, 1955) Nous ne savons pas si ces préparations ont été empruntées aux Romains par les Berbères ou par les Romains aux Berbères ou si elles font partie d'un fonds commun aux cultures méditerranéennes.

Par contre, nous savons que le couscous est une invention berbère. En effet, ceux-ci furent les premiers à faire cuire à la vapeur la semoule de blé et d'orge, améliorant ainsi le traitement des céréales, jusque là utilisées principalement pour la confection du pain et des bouillies. Comme les auteurs romains ne citent pas le couscous, on suppose qu'il n'existait pas encore à leur époque. L'hypothèse serait corroborée par le fait qu'on n'a pas retrouvé, dans les sites archéologiques, de couscoussière, le vase percé de petits trous dans lequel on fait cuire la graine. En réalité, l'utilisation de couscoussières de terre ou de métal n'est pas nécessaire pour fabriquer le couscous ; au début du vingtième siècle, on préparait encore le couscous dans des objets de sparterie qui, comme on sait, ne se conservent pas dans les sites.

L'apparition du couscous ne peut donc être déterminée avec exactitude. Quoiqu'il en soit, les Arabes citent abondamment ce produit dont ils soulignent l'origine berbère. Le nom berbère du couscous – seksu- est passé en arabe sous la forme Kuskusun, puis kseksu, emprunté en espagnol et en portugais sous les formes kuskusu et, avec l'article arabe al, alcuzcuz (16<sup>ième</sup>-17<sup>ième</sup> s.). En français, le mot apparaît également dès le 16<sup>ième</sup> s., sous la forme couscouson (Rabelais), puis couscouso (ou Kouskousou), avant de se stabiliser en Kouskous puis couscous.

Une autre préparation culinaire des Berbères, la merguez, sorte de saucisse à base de viande de mouton hachée et d'épices, est également passée en Europe, par l'intermédiaire de l'Espagne musulmane. Le mot est attesté dans les parlers arabes et romans d'Andalousie à une époque ancienne, en français où il est d'un usage récent, il semble emprunté à l'arabe maghrébin. Comme terfas, couscous et les autres vocables examinés plus haut, le mot n'est pas arabe mais berbère.

Finissons cette revue des mots berbères passés dans les autres langues par une note de gaieté : le mot youyou, donné souvent comme le cri de joie des femmes arabes est en fait le cri des femmes...berbères ! Hérodote le signale, au 5<sup>ième</sup> siècle avant J.C. comme le cri utilisé par les femmes libyennes pour exprimer leurs sentiments.

### **Références bibliographiques**

*ANDRE, J, Les noms de plantes dans la Rome antique, Paris, Les Belles Lettres, 1985.*

*BEGUINOT, F, A proposito di una voce libica citata da Erodoto, Africa italiana, 3, p.187-191.*

- BERTHIER, A, et LOGEART, f, Gravures rupestres de Sigus, IIIè Congrès de la Fédération des Sociétés de l'Afrique du nord, 1937, p. 391-393.*
- BLAZEK, V, grec pithecos, Linguistica, 24, Lubliana, 1984, p. 443-447.*
- CHAKER, S, notice ‘ ‘chèvre” (dénominations berbères), Encyclopédie berbère, 13, Aix-en-Provence, 1994, p. 1918*
- COLIN, G.S, Etymologies maghrébines, Hesperis, volume VI, 1926.*
- ERNOUET et A. MEILLET, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, 1932.*
- GOBERT, E.G, Les références historiques des nourritures tunisiennes, Cahiers de Tunisie, 12, Tunis, 1955, p. 495-542.*
- GSELL, S, Histoire ancienne de l'Afrique du nord, Paris, Librairie Hachette, tome 1, Paris, 1913.*
- HACHID, M, Les premiers Berbères, Paris, Inayas-Edisud, 2000.*
- HERODOTE, Histoires, trad. Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1962.*
- LAOUST, E, Mots et choses berbères, Paris, Challamel, 1920.*
- LECLANT, J, Oasis, histoire d'un mot, A la croisée des études libyco-berbères, Mélanges L et P. Galand, Paris, 1993, p. 55-60.*
- MOVERS, F.C, Die Phönizer, Bonn-Berlin, 1849-1856, 4 volumes, notamment le volume 3, chapitres 8,9et 10).*
- PARADISI, U, Sul nome del topo nel berbero di Augila e una voce libica citata de Erodoto, Rivista degli studi orientale, 38, Rome, 1963, p. 61-65.*
- PLINE L'ANCIEN, Histoire naturelle, Livre V, 1-46, trad. J. Desanges, Paris, Les Belles Lettres, 1980.*
- SERVIER, J, Trois mots libyques dans Hérodote, GLECS, 5, 1948-1951, p. 71-72.*
- VYCICHL, W, Berberisch tinelli “faden, schnus” und seine semitische etymologie, Le Muséon, Louvain, 85, 1958-2, p. 275-274.*

## APPORT DES AMAZIGHES EN LINGUISTIQUE ET EN LITTÉRATURE

Moussa IMARAZENE

Aussi loin où remonte l'histoire de la Berbérie et des Berbères, elle a souvent tourné autour de la présence étrangère et des nombreuses conquêtes et invasions qui ont marqué continuellement et successivement la région. «*L'histoire du Maghreb n'est souvent, pour les auteurs, que l'histoire des dominations étrangères. Elle n'est que succession des maîtres d'un moment*» (CAMPS G. (1987), *Les Berbères : Mémoire et identité*, p 107).

Par conséquent, l'Afrique du Nord est devenue un centre de brassages culturels, civilisationnels et linguistiques avec la dominance de ce qui venait avec le conquérant. Cela a résulté principalement selon A. YOUSSE (1991, «*Communauté linguistique et fonctions communicatives*», pp 42-60) du sens de l'hospitalité des Berbères. «*Les Maghrébins ont toujours eu l'air de placer l'hospitalité au dessus de bien de considérations, au point de sembler s'être efforcé de s'adresser à chaque nouvel arrivant dans leurs contrées dans sa propre langue...la Berbérie a dû payer cette hospitalité au prix de son propre épanouissement socioculturel*». Seulement, nous pouvons ajouter à ce facteur le statut prestigieux du puissant vainqueur dominant dont bénéficiait le conquérant, ce qu'il représentait et ce qu'il incarnait comme langue, culture,

civilisation et autres. Ces éléments jouaient, souvent, en faveur de ce qui venait de l'extérieur tout en mettant en péril ce qui représentait l'identité même des Berbères (langue et culture). Malgré ces facteurs réunis qui sont venus s'ajouter à d'autres, la langue berbère a pu se maintenir et surmonter les épreuves et les menaces d'extinction, contribuant ainsi à former les langues maghrébines, la culture et la civilisation musulmane maghrébines. Le présent travail portera, ainsi, sur l'apport des Amazighes et leur contribution sur les plans linguistique et littéraire.

### **Apport des Amazighes en linguistique**

Pour introduire cet aspect, il nous semble nécessaire de présenter, en premier lieu, le maintien et la résistance de la langue berbère dans un contexte où de nombreux facteurs jouant en faveur de son extinction étaient réunis durablement pendant des siècles.

Parmi les facteurs nuisibles aux langues et qui peuvent engendrer leur disparition selon différents auteurs tels W. MACKEY et L-J CALVET, nous nous contenterons des éléments suivants. L'atomisation de la langue et la dispersion de ses locuteurs : C'est un facteur qui a toujours marqué le berbère. Les différentes invasions n'ont fait qu'intensifier ce facteur et le fortifier puisque la vaste étendue géographique des territoires occupés par les Berbères et leur langue faisait que ces locuteurs se dispersaient progressivement en même temps que leur langue.

Avec cette dispersion, la langue berbère connaîtra les débuts de sa division en plusieurs dialectes qui ne cesseront de s'éloigner les uns des autres notamment avec les invasions étrangères. En effet, ce sont ces conquêtes qui ont intensifié cette dialectalisation et qui ont poussé les Berbères à reculer et à se

réfugier vers des zones difficiles d'accès tels le désert pour les Touaregs et les montagnes pour les Kabyles ainsi que les Chaouis. La cohabitation avec une ou plusieurs autre(s) langue(s) bénéficiant du statut de langue(s) de prestige et du pouvoir. C'est un facteur qui agit dans le sens du dénigrement et de la minorisation de la langue dominée. Cela engendre, progressivement, le bilinguisme et le plurilinguisme pour conclure par l'adoption totale de la langue de l'autre et la disparition de la langue autochtone.

L'oralité : L'oralité est un aspect qui favorise la disparition des langues et de la littérature qui la véhicule. Certes, l'oralité qui a caractérisé, pendant des siècles, les populations berbères avantagait leurs discours qui étaient, souvent, riches en énigmes, en symboles, en poésie et en proverbes qui venaient spontanément. Seulement, cette même caractéristique a fait que cette littérature ne soit pas fixée et qu'elle a sûrement beaucoup perdu. La même chose est à noter pour la langue qui perdait de son potentiel lexical en particulier et qui a, ainsi, été soumise à des variations qui approfondissaient les écarts entre différentes régions.

Cependant il faut souligner, ici, cet apport des Berbères à travers leur système d'écriture (TIFINAGH) qui était l'une des premières écritures alphabétiques connues. Une telle évolution n'a pas été atteinte, à l'époque, par d'autres langues anciennes comme l'égyptien, l'arabe ... Malgré cela, les Berbères n'ont pas laissé de traces écrites importantes qui pourraient être exploitées à grande échelle pour l'étude de la langue ou de la littérature. Cette écriture était d'un usage très limité dans la société, dans le temps et dans l'espace. Cela pourrait peut être s'expliquer par les invasions qui auraient bloqué cet élan et poussé les amazighes à s'éparpiller dans l'espace. Il faut noter que les Berbères, eux-mêmes, ne semblaient pas donner une aussi grande importance à leur langue étant donné

que même leurs rois usaient des langues des conquérants comme langues officielles. Selon nos auteurs, chacun parmi ces facteurs peut engendrer la disparition d'une langue. Pour ce qui est de la langue berbère, ces facteurs étaient réunis et s'étaient ajoutés à d'autres (Voir M. IMARAZENE, Thèse de doctorat) pour accélérer son extinction qui, pour des raisons à la fois linguistiques et extralinguistiques, tardait à se concrétiser totalement et définitivement même si le tamazight a complètement disparu ou presque dans certaines régions. Il faut préciser, ici, que l'existence de cette langue diffère d'une région à une autre et d'un pays à l'autre : elle s'amenuise progressivement en allant de l'Ouest vers l'Est du Maghreb et de l'Afrique du Nord.

Le maintien de la langue berbère, en lui-même, est donc un déficit face aux facteurs cités plus haut mais aussi face aux thèses et hypothèses concernant la mort des langues. On pourrait même parler d'un miracle en décrivant la survie de cette langue face aux nombreux facteurs qui ont joué durablement en sa défaveur. L'histoire des langues nous a montré que la présence de l'un ou de certains parmi ces facteurs jouant contre une langue a engendré l'extinction de la langue concernée. Il suffit de voir le sort du grec, de l'égyptien ancien ou du punique qui, pourtant, étaient toutes des langues véhiculées par de grandes civilisations et des puissances militaires et/ou commerciales.

Un autre apport linguistique important pour la région et qui appuierait le sens de l'hospitalité et de la générosité qui caractérisaient les Berbères, est celui de la naissance de cette nouvelle langue maghrébine qu'est l'arabe dialectal maghrébin. *« L'arabe algérien est l'idiome pratiqué par la plus grande partie de la population et il constitue le moyen privilégié d'expression, de communication et de travail des monolingues analphabètes qui représentent une part importante de la population..... C'est*

*presque toute la population de l'Algérie qui s'exprime dans cette variété de l'arabe. Même les locuteurs natifs berbérophones maîtrisent presque parfaitement cet outil de communication populaire qui est avant tout la langue de la gestion de la quotidienneté»* (QUEFFELEC A. et autres, 2002, p. 121).

Le maghrébin (l'arabe dialectal, l'arabe populaire) est un symbole important de cette cohabitation pacifique et harmonieuse entre les deux peuples mais aussi entre les deux langues (berbère et arabe). Cette troisième langue (le dialectal) née du brassage et de la cohabitation entre les deux populations montre le degré intense des échanges et des interpénétrations. Si le berbère était, jadis, la seule langue autochtone en Afrique du Nord, le dialectal maghrébin l'est aussi actuellement puisque c'est une langue nord africaine qui y a vu naissance et c'est aussi la langue maternelle de plus de la moitié des habitants de la région.

Le dialectal maghrébin est différent de celui de l'Orient. Il est différent, aussi, de l'arabe scolaire et du berbère. Si la majorité de son lexique le renvoie à l'arabe, et c'est ce qui fait que les populations, qui se contentent de ce qu'elles entendent, parlent d'une variante de la langue arabe, ce n'est pas le cas pour les autres aspects de la langue tel la phonologie, la syntaxe et les éléments suprasegmentaux qui sont, généralement, tirés du berbère. Sur le plan morphologique, par contre, beaucoup d'aspects sont propres à cette langue et divergent de ceux du berbère et de ceux de l'arabe.

Parmi les aspects linguistique qui montrent clairement ce brassage qui s'affiche en dialectal, citons les exemples de la négation (simple et double), du duel, du complément déterminatif (Déterminant nominal). Celui-ci est formé en berbère par la succession de deux nominaux reliés par un fonctionnel (n) « de ».

En arabe littéraire, par contre, il n'existe aucun monème intermédiaire entre les deux nominaux. Seulement, le premier doit faire tomber son article défini au profil du second qui se met obligatoirement au génitif. Si celui-ci est indéfini par cet article, il prend le (*tanwin*) «dédoublé de la voyelle finale» en terminaison. Le dialectal, quant à lui, connaît les deux procédés : soit en affichant ce monème de liaison entre les deux nominaux (*nteâ/dya*) ou en déterminant le second nominal par l'article.

Pour le duel, chacune de ces deux langues le forme sur la base du nom de nombre (deux) précédant le nom concerné qui, quant à lui, se présente au pluriel. Il faut souligner, tout de même, que ces deux langues présentent quelques emprunts qui affichent la forme de duel qui existe en arabe littéraire.

Quant à la négation verbale, elle se présente dans les deux langues en un monème à signifiant discontinu dont les deux parties se positionnent avant et après le verbe. Mais en passant à la double négation, le second composant tombe sans être remplacé.

Citons aussi l'exemple du syntagme verbal, de l'indice de personne et de son expansion. Pour le berbère et le dialectal maghrébin, l'indice de personne est toujours collé au verbe et varie en genre et en nombre même si son expansion est présente. En arabe littéraire, ce même indice qui varie en genre et en nombre lorsque son expansion est absente, ne se présente qu'au singulier avec une variation de genre lorsque son expansion référentielle est affichée.

<b>L'aspect linguistique</b>	<b>En berbère</b>	<b>En arabe dialectal</b>
La négation	Ur iruḥ ara	Ma raḥ c
La double négation	Ur ičči ur iswi	Ma kla ma creb
Le déterminant nominal	Axxam nsen	Ddar (n)tee hum
Le duel	Snat teqcin	Zuğ bnat
L'indice de personne	Usan-d Usan-d warrac	Ġaw Ġaw ddrari

### Apport en littéraire (poésie chantée)

La poésie arabe traditionnelle, dont la célébrité dépasse largement l'Arabophonie, notamment les *Mouallaqates* des poètes de la *djahiliyya*, était marquée par sa construction morphologique qui faisait que le poème, pouvant atteindre plus de cent vers, ne pouvait prendre qu'une seule et même rime du premier au dernier vers. Le vers, lui-même, devait être construit sur deux hémistiches dont les mesures étaient similaires. Cela limitait, certes, le champ de la production poétique puisque la recherche de la rime imposait aux poètes ou à ceux qui voulaient produire de la poésie d'avoir une bonne compétence linguistique et un lexique diversifié et riche. TAHA Houssein écrivait que seuls les véritables poètes peuvent produire une telle poésie qui exige de grandes compétences. Seulement, ce même obstacle faisait que ce genre de poésie était harmonieux et riche dans le contenu, la métaphore et l'image poétique ainsi que dans la forme en même temps.

Exemple de cette construction morphologique du poème :

```
----- a  
----- a  
----- a  
----- a
```

Cette structure morphologique de la poésie arabe et cette manière de construire et de mesurer le vers ainsi que le poème étaient les seules à être produites par les poètes arabes jusqu'à l'arrivée de l'Islam et des Arabes en Afrique du Nord puis en Andalousie. Avec la conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne par les Arabes, et au contact de la littérature de ces deux régions, la poésie arabe connaîtra une nouvelle ère et des changements importants dans la morphologie et le mode de transmission. C'est ainsi que vont apparaître les « *Mouachahat* » et

les «*azdjales*» qui sont dites et/ou rédigées, respectivement, en arabe littéraire et en dialectal. C'est donc une poésie qui se distingue par sa structure globale, son lexique et la langue dont elle est dite ainsi que le mode de sa transmission. Pour ce qui est de sa morphologie, sachons que ce genre de poème faisait apparaître deux spécificités : la première consiste en le nombre d'hémistiches composant le vers et qui était souvent de trois au lieu de deux. La seconde concerne la rime qui était, à la fois, unique et variée : on y retrouve deux hémistiches construits sur la même rime alors que le troisième en prend une autre. Après trois vers, on pouvait changer de rime, au moins, pour les deux premières hémistiches.

----- a ----- a ----- b  
----- a ----- a ----- b  
----- a ----- a ----- b  
  
----- c ----- c ----- b  
----- c ----- c ----- b  
----- c ----- c ----- b

Nous constatons que ces deux aspects (morphologie et mode de transmission) sont similaires à ce qui existe dans la poésie amazighe avec les genres de : *Icewwiq, Izli, Ahiha, Tibugharin, Ttedkir* (*Icewwiq, Izli, Ahiha, Tibugharin, Ttedkir...*) qui présentent, souvent, la même structure formelle et qui sont dits en chansons. Les *Azdjales* étaient dites dans une langue complètement différente de celle avec laquelle les arabes étaient accoutumés. Cette poésie était dite dans un dialectal maghrébin, la langue des habitants de la région d'Afrique du Nord, non pas l'arabe classique qui était caractérisé, particulièrement, par son lexique inaccessible et ses déclinaisons finales complexes et diversifiées (terminaisons de ses monèmes lexicaux : noms et

verbes). Même les *Mouachahat* se caractérisaient par un lexique moins complexe que celui des poètes de l'Orient.

Concernant le mode de transmission de ces poèmes, il faut rappeler qu'ils étaient chantés dant différentes occasions : les soirées, les fêtes et les cérémonies organisées par les princes et les poètes eux mêmes.

Ainsi, nous constatons que l'apport des Amazighes en linguistique et en littérature s'est souvent fait sur l'arabe ou en rapport avec la langue arabe et sa poésie.

## **Bibliographie**

BASSET A. (1941), BASSET H., « Les influences puniques chez les berbères », in : *Revue Africaine*, N° 62, pp 340-374.

BENRABAH M. (1993), «L'arabe algérien véhicule de la modernité», in : *Cahiers de linguistique sociale (Minoration linguistique au Maghreb)* N° 22, CNRS, Université de Rouen, PP. 33-43.

BERQUE J, *Les Arabes* (Editions refondue et augmentée), Sindbad, Paris, 1973.

BOUKOUS A. (1989), «L'emprunt linguistique en berbère, dépendance et créativité», in : *Etudes et documents berbères*, N° 6, PP. 5-18.

BOUKOUS A. (1995), «La langue berbère : maintien et changement», in: *International journal of the sociology of language*, PP. 9-28.

BOYER H., «conflit d'usages, conflit d'images» in : *Sociolinguistique : Plurilinguisme « contact » ou « conflit » de langues »*?, Editions L'Harmattan, Paris, 1997.

CALVET L-J.(1974), *Linguistique et colonialisme, Petit traité de glottophagie*, Editions Payot, Paris VIe.

CALVET L-J.(1981), *Les langues véhiculaires*, PUF, Paris.

- CALVET L.-J., (1986), *Pour une écologie des langues du monde (La langue : Identité et communication)*, Imprimerie d'Haussy.
- CHABRY L. et CHABRY A. (2001), *Identité et stratégies politiques dans le monde arabo-musulman*, Editions L'Harmattan.
- CHAKER S. (1989), « Arabisation », in : *Encyclopédie berbère VI*, EDISUD, Aix-en-Provence, France, pp. 834- 843.
- GARABATO C.A. (2003), « Les représentations interculturelles et les images des langues romanes en milieu étudiant espagnol », in : *Les représentations interculturelles en didactique des langues cultures (enquêtes et analyses)*, Editions L'Harmattan, Paris.
- IMARAZENE M. (2007), *Le substantif et ses modalités (Etude comparative entre le berbère (kabyle), l'arabe littéraire et l'arabe dialectal)*, Thèse de doctorat en linguistique amazighe, Département de langue et culture amazighes, Université M.Mammeri de Tizi-Ouzou.
- LAROUCSI F. (1993), «Processus de minoration linguistique au Maghreb», in : *Cahiers de linguistique sociale (Minoration linguistique au Maghreb)* N° 22, CNRS, Université de Rouen, PP.45-56.
- QUEFFELEC A. et autres, *Le français en Algérie (Lexique et dynamique des langues)*, Editions Duculot, 2002.
- RODINSON M. (1973), «Dynamique de l'évolution internes et des influences externes dans l'histoire culturelles de la Méditerranée», in : *Actes du premier congrès d'étude des cultures Méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, SNED, Alger, PP. 21-30.
- TALEB IBRAHIMI Kh. (1995), *Les Algériens et leur(s) langue(s) (Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne)*.
- TALEB-BENDIAB A. (1986), « *La politique de la culture en Algérie* », in : *Nouveaux enjeux culturels au Maghreb*, Editions du centre national de la recherche scientifique, Paris, France.

## AMKAN N TTERMA TAMAZIIT DI TTERMA TALSANT

*Said CHEMAKH*

**T**imlilit yecban tagi i d-ihegga Usqamu Unnig n Timmuzya (HCA) d tin yessefrahen atas acku ndeqwant teginatin anda i nezmer ad d-nawi awal yef tyerma tamaziyt mebla ma kkren-d kra akken ad tteknren ney kra nniđen ad tt-rren kan d lfulklur. Gar wid i ay-yerran d ulac d wid i ay-yeğgan seddaw wulac, ulac ladya atas n tefranin. Segmi ara yettunefk akka ugni wway gar-aney, ilaq ad nfares, ad nesseddu tasnezgimt yer zdat.

Ma yella yisem i tefkam i temlilit awway n Yimaziyen yer tyerma tamađlant d tasuqelt n win n tefransist “*Apport des Amazighs à la civilisation universelle*”, tella yiwet n temsalt ilaq ad tt-id-nesbin, ad d-tifrir i llsas n leqdic-nney, d tagi : tayerma talsant (ney tamađlan), ttekkkan akk deg-s yimdanen yellan deg umađal, di yal tallit n umezruy. Anamek n waya d wa : ma yella tella tyerma talsant (tamađlan), tayerma tamaziyt d amur deg-s imi ula d Imaziyen d agdud gar yigduden n talsa. Ur d-yewwi ara ad nwali tayerma n talsa d tin n Yiyerbiyen kan, ney tagi iyer ssawđen tura kan, nekni s Yimaziyen nella berra-yis, mbeed newwi-as-d cwit akka n ueeqqa. Tagi d timuyliwin i d-yekkan s usegzi n ikufad n tyerma tayerberit, mbeed mi sseddan Yiyerbiyen deg yiseyriyen-nsen takti n *L'euro centriste* anda amdan urupi (rnu-d yer-s amarikan d-

yekkan seg-s) d netta kan i yescan talsa, d tin i d tayerma n talsa, wiyad ur sein ney yas sean, rabent yeddem-iten wađu n zzman.

Uqbel awal yef umkan n tayerma tamaziyt, ad d-nezzi yer kra n wawalen (=concepts) ara nesseqdec gar-asen : amezruy, tayerma, timetti, idles, tasekla...

### **Amezruy**

D tazrawt n kra i xedmen yimdanen akken i ten-nettwali deg wakud d tallunt. Akken dayen i yella umezruy d asnimek n wayen gan yimdanen, igduden... deg wakuden yezrin. Kra d tazrawt n yinedruyen d imad n yimdanen. Amezruy ihi d tayuri n tigin n yimdanen seg wuden n tiddin-is yer zdat. Tayuri-agi tettnadi ad d-taru yef yizri, ad tefhem, ad t-id-tessefhem u ad t-id-tcudd yer wass-a.

### **Tiwwura n umezruy**

Amezruy ma nettef-it d tamusni yesca snat tewwura :

- Amdan yezmer ad yefhem timetti yezrin ;
- Ad yefhem timetti n tura.

### **Tarrayt n umezruy**

Tarrayt n umezruy tettek seg wazal n 5 teswiein :

- a- Di tazwara d anadi n warraten d tiggwiwin icudden yer kra n tallit,
- b- Asnimek azyanan n tiggwiwin s usbeddi n wamek d-llan seg wakud,
- c- Aşeggem amezzul n yinedruyen (s unadi n ssebbat n yinedruyen d yilugan n tiddin-nsen),
- d- Tira s tsemlit.

## **Udmawen n umezruy**

Tira s tsemliit n umezruy tezmer ad tesseu atas n wudmawen :

- Yezmer yiwen ad d-yefk kra yellan d ineqruyen akken msedfaren (*L'histoire événementielle*).

- Yezmer diyen umaru n umezruy ad d-yawi yef kra n wemdan, d leewayed-is... Dagi amezruy yettuyal d tamacahut. S wudem-agi, yezmer ad yeqqel am warraten n tsekla (ungal, taceqquft n umezgun, asaru amezruyan...). Maca mi ara d-yelhi umezruy seg usegzi n yinedruyen, ad inadi assayen icudden gar-asen, ad ten-id-yessefhem. Dagi amezruy iteqqel d axemmem, d tasnezgimt, d tamusni n wemdan.

## **Tussniwin timalalin n umezruy**

Tussniwin timalalin n umezruy (*Sciences auxiliaires*) d tussna yellan berra n umezruy maca yettaddam-d seg-sent isallen yehlağ am tasenzikt. Tussniwin-agi ttmuddunt-as-d tisemliliyin iyer wwdent. Lhant imi seant tilelli-nsen, ddant s yiwelhihen-nsen d tezriwin-nsent.

## **Tayerma**

D amur n llsas n yal tisnezgimin yef tneflit n yal timetti n yimdanen. Maca awal-agi n tayerma mačči d win isehlen imi inumak-is, d wayen yewwi d igburen mxallafen atas. Di tmura tayerbiyin anda i d-iban yakan yesea xerşum sin inumak deg wakud. Zik yakan, yur kra n yigduden (Igrikiyen mbeed Rruman) awal s unamek-is wehd-s : akka ad yili ugdud yesea tayerma, llant atas n twetlin (leqraya, izerfan...) u yerna ilaq ad d-yeğğ tişekka am di lebni, di tsekla ara d-yeqqimen i lebda. Awal *civilisation* sqedcent yigrikiyen akken ad d-mmeslayan kan yef yiman-nsen imi bnan

timdinin (*Cités* yecban Attin) : ideg ttmeslayen tagrikit. Win ur tt-nheddren ara, yettuneḥsab d aberbri, anamek-is texḍa-t tḡerma. Asmi yenbeḍ Rroman yesseqdec awal iberbriyen i yigduden yerḗa (am Imaziyen). Nutni yellan zik ttuneḥsaben d iberbriyen yuḡal d nutni i yesseqdacen awal-agi yef wiyad.

D tagi i d takti iyef i bnan Wurupiyen tasnaklta n tsehrasin yellan berra n umezruy-nsen. Qqaren i yigduden rḗan : d ayen yelhan i wen-d-newwi, newwi-awen-d tayerma. Akka i terra ad d-tbin yiwet tmuyli anda tayerma d ayen d-wwin kan Wurupiyen amzun d nutni kan i yellan deg umaḡal.

Di tmuyli-agi kra yellan d timusniwin gar yigduden yettwamehrasen yeqqim amzun ur yesei azal imi d ayen d-wwin kan Wurupiyen i yellan d llsas ayiwen. Ass-a tbeddel tmuyli. Si tiddin n tmusniwin yer zdat aḡas n wid ibedden tamuyli imi tanmegla gar yigduden yesean tayerma d wid ur nesei iban-d belli ur tris yef kra n llsas iḡeḡhan.

Ixeddimen n yimnadiyen n tusnagduḡt beggnen-d belli maḗci d yiwen ney d sin d igduden iberbriyen (ney iḡufaḡen !) nutni sean tayerma s wazal-is imi sean tisuda, ilugan n tmeddurt, isnulfuyen aggagen... Rnu yer waya, tiddin yer zdat n tusnazikt tbeddel tamuyli imi i d-tesbeggen belli aḡas n tḡermiwin i yellan am tin n Sumer, Azḡikiyen...

### **Imaziyen deg umezruy**

Yeqqar Ferḡat Mhenni di tayerct-is «Tafsut n Tizi-Wezzu» :

Kra n tikkelt nruḡ  
Γer umezruy n talsa  
Din din i ay-d-ssufyen  
Imnekcamen i d-yessawḡden

S cwiṭ-agi n yifyar, yenna-d tawayit yeḍran i Yimaziyen deg umezruy alsan : «Ssufyēn-aḡ seg-s...». Aya zrant akk wid yettarun amezruy maca ḥala Gabel Camps i d-yeccden s wayen i wumi qqaren di tepsikanalit «*lapsus révélateur* » asmi d-yessufey tazmamt-is n umezruy «*Les Berbères* » deg useggas n 1980, yerna yessetbee-as-d awal mbeed azwel «*en marge de l'Histoire* ». Asmi i t-lummen kra icawed yessufey-it-d yer *Errance* di 1995 s uzwel «*Berbères, mémoire et identité*».

Awal-nni yellan di teẓrigt tamezwarut yesea azal, acku imi d wiyad i yuran amezruy-nney ma ur aḡ-ttun ara, ad aḡ-ḍeggren s iri n tatut. Gar cwiṭ d waṭas, nezmer ad d-nini ma nekkas Ibn Xeldun (Amezruy n Yimaziyen), ilaq-aḡ ad nerḡu lqern n 20 akken ad d-naf kra i yuran amezruy n Tmazya gan-asen kra n umkan i Yimaziyen.

Anamek n waya : Amezruy d arrat tezdey tesnakta. Amaru n umezruy yekkat yef wid-is. Ma d Imaziyen d umkan uklalen, ruḡ ay aḡrab ar tafsut, ad teččed jajja !

Nezmer ad d-nebdu si Polybe. Mi ara icawed yiwen tayuri i kra yuran yef Masensen di «*Histoires*» ad d-tban tesneka tarumanit «*Diviser pour régner*». Kra yellan d ayen n dir ibubb-it Sifaks imi ur yeddi ara yid-s, yedda d Qartaj maca ur d-yenni ara acuyer s tidet. Tamacahut n tayri n Sifaks d Sufunisba terna-d s ufella, acku mi ara byun wid ijebbden lexyud, ad bḍun akken ad nebden, tafen-d amennuy yef tmeṭṭut. Amzun Masensen yuyen azal n 20 n tlawin, fkant-as-d azal n 50 d tarwa, ḥala Sufunisba i t-ixuṣṣen akken ad yidir akken ilaq !

Polybe ur iḥemmel ara Masensen, iḥemmel agdud-is, ixeddem akken Rroman ad nebden yef kra d amaḍal n yimir (kra i d-yezzin i Ugrakal i wumi fkan isem n «*Mare nostrum*» (=illel-nney !) s tlatinit ! Masensen yumen Rroman yaṣ akken ula d netta

yebya ad yettef Qartaj ad tt-yerr d tamanayt tis snat. Maca Rruman hercen akter-is mi faqen s waya. Bbutin deg ugraw n Rrum ahuddu n Qartaj «*Delando Carthago !*» akken ad afen amek ara serssen ađar di tmurt n umaziyy.

Imura n umezruy yuran s taerabt wwin-d yakan awal yef Yimaziyyen, yef Tmazya seg unekcum n waeraben di lqern wis 7 mbeed Mas Aysa armi d lqern wis 14. Win yuran amur ameqqran gar-asen d Ibn Xeldun i ay-d-yeğgan «*Amezruy n Imaziyyen*» (3 tezmamin). Ibn Xeldun inuda amek ara d-yesbeggen ilugan n umezruy d llsas n tussna n tmetti di tezmamt nniđen i wumi isemma «*Tazwart*» (= *Prolégomènes*). Ula d ta, seg umezruy n Yimaziyyen i yewwi imedyaten i tira n yilugan. Ibn Xeldun yeyra kra uran uqbel-is (Ibn El Atir, Nuweyri...). Yella wayen yeqbel, yella wayen yugi di tira-nsen. Akken yura dayen netta ayen yesla d wayen i wumi d-yecfa.

D acu kan seg yizarugen n tmura n Tmazya, wid inebden ur asen-d-yehwi ara kra yura Ibn Xeldun acku yas ttzuxxun yis-s maca ur t-ħmilen ara. Ayen aya ? Acku ayen d-yeqqar Ibn Xeldun yella mgal tasnakta n wid yettnadin ad rren Tamazya d tamurt n Waeraben... «Imaziyyen ? d Fransa i ten-id-yesnulfan i wakken ad tebdu tamurt » i d-qqaren warbaeen-agi yessethan s uzar-nsen... Ĥala ma yella azar-nsen mačči n da, ihi ansi-t ? D win n umnekcama am wid akk yellan yakan ?

Mebla leedil s tlata-agi imedyaten (Masensen, Yugurten, leqrun iberkanen n Tmazya), nezmer ad nwali belli tasnakta tessay si zik yer wid yettarun amezruy. Tifrat-is d ta : ilaq d Imaziyyen ara yarun amezruy-nsen acku akken yenna win : win ur nşeggem iman-is, ulac win ara t-işegmen.

Deg uħric n tƣerma n Yimaziƣen, tasnakta-nwen inebĊen taswiet tuy amkan. Di kra nnan d kra i uran, ad tafeq belli Imaziƣen wwin-d kra acku tella tƣerma n win neƣ n wa. Ula asmi d-ufan iƣsan n umdan n Tiƣennif iran amdan amaziƣ yesea tilin xerţum si leqrun di Tmazƣa, wid-nni i ten-yufan semman-asen «*Ibero-maurusien*». Acu d-yewwin «*Iber*» ƣer yisem-agi? Ibiriyen zedƣen tama n Spanya di leqrun wis 2 d wis 3 qbel Alay Aysa neƣ ala? Ihi win i sen-yefkan isem-agi yebƣa ad ten-icudd ƣer Urupa, ƣer Rruman, ƣer Fransa... WiyaĊ ttnadin diƣen amek ara ffren acuddu yellan gar umdan ibirumuriţyan d ugafsiƣan, amdan n Afalu. Ayen bƣan kan ad d-teqƣim tmuyli-nni n zik : amdan ibirumuriţyan yenger, amdan agafsiƣan yusa-d si Ccerq Alemmas Seg Falasƣin ad ilin 9000 iseggasen qbel M.A. Iswi deg wannect-a d wa : ula d Imaziƣen d iberraniƣen i llan di Tmazƣa, d imnekcamen am ufransiţ neƣ am waeraben. Anamek n waya : ur sein kra d tƣerma-nţen imi d tin n wiyaĊ i d-wwin !

Kra nniĊen zzin ƣer tira ad ak-inin tfinay tekka-d si tira tafniqit. Yelha, tira tamezwarut n tefniqit tella-d di lqern wis 11 qbel M.A., d tira n uƣekka n Ahiram. Di tallit-nni Imaziƣen tuy ttarun ayen icuban s isekkilen n tfinay deg unuyen-nţen, deg uqellal d yicettid-en-nţen... Amek i d tifat-is? Ifniƣiyen ansi i d-wwin tiranţen? MaĊċi ƣur Yifereunen? WiyaĊ qqaren ur tesseim ara izamulen n usiĊen. I wid-nni n Rruman uyur i ten-wwin? Ayen d wid n teƣdamist i yettcabin ƣer wid n Yifereunen d waƣas n wid n Rruman?

Di tsekla diƣen uguren maĊċi yiwen : wid yebƣan ad yummen kra d-wwin Imaziƣen i tsekla ad ak-inin belli amedya Leqbayel wwin-d tamacahut «*Tagendurt n Cebbex-ruħ*» ƣer yegriƣiyen. Amzun timƣarin n Leqbayel ƣrant tagriƣit akken ad issinent «*Amour d Psyché*» i yura Afulay si tmucuha n tmurt-is : Tamazƣa.

Fur-sen diyen «*Lunğa d Teryel*» d Zhur Wennisi i tt-yuran. Timyarin tiqbayliyin n lqern ieeddan «*ukrent-tt-id*» akken ad tt-id-inint s teqbaylit !

Ihi, yer tagara n wawal ad d-nales awal n Umaziyy Terence «*Kra yellan n wemdan, ur yelli d aberrani fell-i*» (= *Rien de ce qui est humain ne m'est étranger*). Anamek n wawal d wa : d imdanen i llan Yimaziyyen am nitni am wid nniden. Ihi wwin-d yer yigduden, wwin i yigduden. Tamazya tezga-d di tlemmast n ddunit. Gef waya i nettekka di kra n tyermiwin d-yellan, i wwint syur-neç, i newwi syur-sent.

## **Taggara**

Akken ad nfak awal yef umezruy d tyerma, yenna-yak Muḥend Crif Sahli «*Il faut décoloniser l'Histoire*». Yelha ccyel-agi maca ilaq amezruy si tazwara-s yer taggara-s. Ma yef tyerma n Yimaziyyen i ilaq ad cemmren i yiyallen ad d-sbinen d acu-ten ?

Akken i tenna Faḍma At Maṣur Σemruc i Jean Lmuhub : «*Kker-d a memmi, sbedd lqedd-ik !*».

## AMAZIGHS ET UNIVERSALISTES MALGRE TOUT

*Mouloud LOUNAOUCI*

**L**e dernier syntagme du titre de la communication peut surprendre. Il me paraît pourtant nécessaire dans la mesure où l'on a toujours nié ou tout au moins éludé l'apport des amazighens à la civilisation universelle. Ch.A. Julien, célèbre historien de l'Afrique du Nord disait : « L'histoire n'accroche qu'incidemment les Berbères quand ils prennent contact avec les autres peuples » et G.camps titrait un de ses ouvrages « Berbères aux marges de l'histoire » avant de changer d'avis dans une nouvelle édition dont le titre devenait « Berbères : Mémoire et identité ».

Ceci pour dire, et cela est bien connu, que l'histoire appartient aux dominants. Déjà, Saint Augustin disait que « l'Etat romain qui sait commander a imposé aux peuples domptés non seulement son joug mais encore sa langue ».

Peuple plutôt pacifique, l'Amazigh n'a paradoxalement pas tiré profit de la position géographique stratégiquement incomparable de son pays.

C'est précisément cette qualité qui lui a valu le qualificatif de terre de conquête. Jamais depuis le premier millénaire avant JC, le peuple amazigh n'a eu de répit. Il a eu, depuis, à faire face aux

nombreux conquérants. Difficile donc de fonder un Etat unitaire, reconnu comme tel, à même de revendiquer la production intellectuelle de ses citoyens et de se voir reconnaître sa participation à l'effort universel pour le développement de la communauté humaine.

Pourtant, il nous est bien difficile de dresser une liste exhaustive des personnages qui ont contribué par leurs actions ou leurs écrits à rendre plus acceptable la condition humaine malgré les longues périodes de disette, d'épidémie et de guerre.

Difficile d'ignorer une Afrique dont sont issus trois papes : Victor de 189 à 199, Miltiade (originaire probablement de Kabylie) de 311 à 314 et Gélase de 492 à 496.

Difficile de faire fi de Cirta qui était, Sous de règne de Massinissa et de Micipsa, une capitale intellectuelle où, lettrés et artistes avaient trouvé refuge.

Comment ignorer Juba II, polyglotte (grec, latin, punique) qui développa les arts et les lettres ou Caracalla que fit consacrer la citoyenneté en déclarant, en 212, que tous les hommes libres sont citoyens.

Comment « faire un blanc » sur Theveste, Madaure, Hadrumetum, Oea, Leptis Magna...qui étaient de hauts lieux de culture.

Et puis comment se serait développée la culture dite « arabo-musulmane » avec sa superbe architecture sans Tarik Ibn Ziad et son armée, tous amazighs si l'on fait fi des 13 ou 17 aumôniers arabes.

Le temps consacré à une communication ne permet malheureusement pas d'être exhaustif. Nous nous contenterons donc de citer, à titre d'exemples, des personnages connus et reconnus à travers les différentes périodes historiques.

Il est vrai qu'ils n'ont pas eu la possibilité de s'exprimer et de rédiger dans leur langue. Il est vrai aussi que la langue du dominant

s'impose aux dominés. Les choses n'ont d'ailleurs pas vraiment évoluées. Pourtant le fait de rédiger, aujourd'hui, en français ou en arabe ne fait pas de nous des Français ou des Arabes comme le fait de rédiger en phénicien ou en latin ne faisaient pas d'eux des Phéniciens ou des Romains. La langue n'est, dans ce cas, qu'un outil. Un instrument par lequel on s'implique dans la marche de la civilisation universelle. Shesneq, Massinissa, Séptime Sévère, Sait Augustin, Ibn khaldoun pour ne citer que ceux-la demeurent des penseurs amazighes dont on ne peut, aujourd'hui, nier la portée universelle.

### **Universalité**

Je reprendrai à mon compte la définition d'Edgar MORIN. « L'universalité est une façon de traduire l'identité de tous les hommes, de faire de l'individu, une personne reconnue par l'ordre international. Nous ne sommes plus en présence de citoyens, couverts par des patries s'inscrivant dans l'espace mais d'individus, pris dans leur essence commune et éternelle de citoyens du monde, cette nouvelle mère-patrie ». C'est précisément le cas de nombreux penseurs amazighs, dont nous citerons quelques noms, qui ont vu leur génie reconnu loin de leur terre natale.

### **Universalisme**

Je reprendrai aussi de l'Encyclopédie Larousse la définition du concept d'universalisme « idée d'une opinion a vocation universelle ». Une idée qui peut être d'ordre religieux (Saint Augustin), politique (Septime Sévère) ou philosophique (Averroès). Très souvent même, il s'agit de savants éclectiques qui sont à la fois humanistes, hommes de foi et idéologues. Des qualités pas toujours compatibles et à fortiori difficilement applicables dans l'époque contemporaine.

Les définitions suscitées peuvent néanmoins expliquer certaines attitudes de personnages historiques qui doivent être nécessairement analysées en fonction de leur époque.

### **La question identitaire**

Il est légitime de se poser la question de savoir si saint Augustin qui a produit en latin ou Ibn khaldoun qui, lui, l'a fait en arabe sont effectivement amazighs. Autrement dit, l'identité est-elle une affaire de langue, de culture ou de sol. Dib, Mammeri, Kateb et Lacheraf, tous francophones, sont-ils pour autant Français ? Othmane Saadi, pourtant fervent défenseur de l'arabisme est-il Arabe ? Si c'était le cas, peu de personnages universellement reconnus peuvent prétendre à leur identité. Pour dire différemment, Peut-on concilier particularisme et universalisme, spécificité et diversité, un et multiple. L'humain, être complexe, a précisément la capacité de le faire. Il faut donc bien reconnaître qu'il existe en nous plusieurs identités. Et à ce titre tous les natifs du territoire historique amazigh ou tout simplement ceux qui ne le sont que d'adoption sont à considérer comme des Imazighens à part entière qu'il faut assumer dans toutes leurs facettes.

### **Quelques exemples**

Très loin dans le temps, d'illustres amazighs se sont distingués et ont eu à occuper des fonctions à même de décider de l'avenir du monde. Malheureusement, ils sont le plus souvent méconnus quand ils ne sont pas tout simplement ignorés et niés pour des raisons d'ordre politique ou religieuse par les tenants des pouvoirs qui se sont succédés. Faute de modèles de représentation les Nord-Africains d'aujourd'hui ont, pour nombre d'entre eux, perdu toute fierté identitaire et de ce fait se trouvent dans un état

de profonde aliénation. Une aliénation qui risque de durer car pour reprendre Mustapha Lacheraf « L'aliéné devient le militant actif de sa propre aliénation ». Une sentence d'une actualité brûlante.

La « réhabilitation » de nos personnages historiques, la réécriture de notre histoire selon notre propre regard, la réappropriation de notre identité riche de toute sa diversité, permettront, il faut l'espérer, d'enclencher un processus de désaliénation qui réconciliera, à terme, les Nord-Africains avec eux-mêmes.

C'est dans cet esprit, que nous nous essaierons de faire une synthèse, qui ne peut être que succincte, de nos diverses lectures sur ces hommes qui ont fait l'histoire et qui peuvent encore, par leur simple évocation, avoir une fonction de catalyse.

## **Sheshonq I**

Des documents attestent que déjà en 3300 avant JC, il y eut des batailles entre Libyens (Tehenu) et armées pharaoniques. Il est aussi fort probable qu'un royaume égypto-libyen s'était constitué.

Pour parer au péril hittite Ramsés II, après avoir guerroyé contre les Libyens, finit par les enrôler avant de les installer (vers 1189) par dizaines de milliers près de Memphis. Mais ils échappèrent totalement à son contrôle et déjà ces Libyens rêvaient de conquérir le pouvoir suprême.

Dès la XXIème dynastie, un chef libyen établit sa domination sur la moyenne Egypte. Un descendant de BEBAÏ (redoutable rival des Pharaons de Tanis) épousa une princesse de sang royal. Son fils, Nimrod, grand prêtre et chef de l'armée, laissait à son petit-fils, Sheshonq, une force lui permettant de conserver, sinon d'accroître, l'autorité acquise par ses ascendants.

Sheshonq mis à sac Jérusalem, s'empara de toutes ses richesses avant de soumettre Thèbes. Fin stratège ; il n'abusa toutefois pas

de son succès et respecta des traditions antiques. Il voulait, en effet, conquérir le cœur des Égyptiens.

C'est en 950 avant JC, Sheshonq I conquiert le delta, partagea le sol entre les Libyens et fonda la 22<sup>ème</sup> dynastie.

Les fouilles de Reisner prouvent que les Libyens imposèrent leur autorité dans le pays du Koush, et du Delta.

### **Apulée de Madaure : 125**

Fils d'un aristocrate, Apulée de Madaure fit ses études à Carthage puis en Italie, en Grèce et en Asie mineur.

Rhétteur païen, il est décrit comme ayant une personnalité très contrastée. Frivole ; il était aussi capable de faire preuve de sagesse. Superstitieux et pouvant être d'une grande naïveté, il était à la fois attachant et agaçant.

A Athènes il s'adonna au platonisme scolastique dont il fit le projet d'une vie. Curieux, il passa le plus clair de son temps à l'étude des sciences. Après avoir épousé la mère de son ami, qui s'était promis de ne jamais convoler en secondes noces, Apulée est accusé de magie. Sa plaidoirie réécrite sous forme littéraire donnera « l'Apologie », une œuvre magistrale.

Conférencier polyvalent mais surtout philosophe, il s'imposera par ses compétences et ses discours seront d'ailleurs publiés sous le titre « Florides ».

Apulée est connu aussi par son œuvre « Métamorphoses ou « l'âne d'or » écrit à Carthage en 170.

### **Tertullien : 155-222**

Pour avoir été témoin du courage des chrétiens face à la torture que leur infligeait l'autorité romaine, Tertullien décida de se convertir vers 135 pour devenir, par la suite, l'un des meilleurs porte-voix du christianisme nord-africain, une religion alors

interdite. Il écrira, bien plus tard, « Aux martyrs » où il exhortera les chrétiens carthaginois au sacrifice face à la persécution.

D'abord rhéteur à Carthage, il exerça sa profession d'avocat à Rome. Il occupa assez rapidement des responsabilités au sein de l'église, notamment sur le plan doctrinal avant de se faire montaniste vers 207. En effet, son intransigeance l'amena à rechercher la pureté au sein de cette secte de fanatiques qui plaçait au plus niveau les forces de l'esprit et la morale, principalement sexuelle.

Proluxe, il rédigea 31 traités. De véritables pamphlets contre les juifs, païens et autres anti-chrétiens. Maîtrisant une langue ciselée, possédant une profonde culture biblique, il enrichira la langue latine de ses néologismes, ses traductions et autres expressions personnelles.

Convaincu et exigeant, il fera œuvre de militantisme chrétien. C'est ainsi qu'en 197, sa trilogie (Aux païens, Apologétique, Sur le témoignage de l'Âme) sera une véritable plaidoirie contre les païens et leur polythéisme.

Polémiste averti, il publia vers 200, un traité-programme « Sur la prescription des hérétiques » pour démontrer la suprématie de la foi chrétienne sur les croyances hérétiques

Volontiers contestataire, il dénoncera dans une lettre écrite en 212 au proconsul d'Afrique, les tortures dont furent victimes les chrétiens. Revendicateur, il exigea la possibilité pour chacun de pratiquer sa religion monothéiste et de croire en un Dieu unique. Fondamentaliste, Tertullien considère que la seule Eglise authentique est celle issue des apôtres. La quasi-totalité de son œuvre sera consacrée à défendre le martyr « Scorpiace », à apporter

la preuve de la résurrection « Sur la chair du Christ », à expliquer la notion de trinité « Contre Praxéas ».Moralisateur voire intégriste, il condamne la coquetterie chez la femme dans « Sur la toilette des femmes » et déconseille les plaisirs terrestres, notamment les spectacles dont il fait le titre d'un de ses écrits.

A la fois philosophe et homme de foi, il s'efforce de réfléchir puis d'enseigner les notions de spiritualité, de l'origine de la vie et de l'immortalité de l'âme dont il fait un traité. Théologien, il sera à l'origine du premier commentaire connu sur « Notre Père » dans son écrit « Sur la prière ». Il y explique précisément son rôle fondamental dans le christianisme. Ses nombreuses œuvres : « Sur la patience », « sur la pénitence », « A l'épouse », « sur la monogamie », « Exhortation à la chasteté », sur le voile des vierges », « sur la couronne », « sur l'idolâtrie », « sur la modestie », « sur le jeûne », « sur la fuite dans la persécution », témoignent de la vie religieuse de l'Eglise africaine. Mais toute cette frénésie d'écriture et d'action, ne l'empêchera pas de fonder sa propre secte. Après avoir pris la décision de rompre avec l'ancienne tradition judéo-chrétienne dont il fut un grand défenseur, il développera de nouveaux concepts « Persona », « Trinitas » et anticipera, de plus de deux siècles, la déclaration du concile Chalcédonie sur la double nature, humaine et divine, du Christ.

Pour finir, il faut rappeler cette sentence de Tertullien : « Un chrétien ne se fait pas soldat, et, si un soldat se fait chrétien, ce qu'il a de mieux à faire c'est de désertier. »

### **Septime Sévère : 146-211**

Né en 146, à Leptis Magna, près de Tripoli, il devient empereur romain entre 193 et 211. Brillant dès son jeune âge, il est pris en sympathie par ses riches cousins, dont certains avaient été consuls.

Certes romanisée, cette famille a su garder l'esprit de famille propre aux africains qui a permis à Séptime Sévère de gravir rapidement tous les échelons. Un « coup de pouce » lui permit d'avoir, en 172, un siège au sénat et de devenir quêteur en Bétique puis en Sardaigne. Son expérience s'affinera progressivement pour avoir occupé de hautes fonctions : proconsul d'Afrique, légatus juridicus en Espagne, gouverneur de la Gaule puis de la Sicile et de Pannonie supérieure.

Mais sa carrière n'est pas à mettre totalement au compte des relations de sa famille. Séptime Sévère avait la maîtrise du grec et du latin même si ni l'une ni l'autre n'était sa langue première. De plus, il s'intéressera très tôt aux questions juridiques. Alors que Marc Aurèle l'a fait sénateur, Séptime Sévère entre en disgrâce lorsque le fils de son protecteur, Commode, lui succède. Il en profite alors pour faire des études à Athènes.

Commode mort, il est proclamé empereur et s'attela, après s'être débarrassé de ses adversaires, à rétablir les frontières. Despote éclairé, Séptime Sévère était travailleur. Il apporta de nombreux changements dans la politique administrative. Tous lui étaient soumis : Sénat, jurisconsultes, militaires. Le pouvoir absolu lui appartenait.

Mais malgré ses excès, les finances furent gérées avec économie et les provinces connurent la prospérité. Bâtitteur, il fit édifier de nombreux monuments tout en favorisant sa ville natale : Leptis Magna. Paradoxalement tolérant, Il accepta divers cultes orientaux à Rome et favorisa les cultes exotiques même si un rescrit de 202 entraîna quelques persécutions contre les chrétiens. Pour répondre aux doléances des sujets de l'empire, Sévère procédait par la rédaction des apokrimata. Ces textes disaient par exemple que les femmes pouvaient emprunter et rembourser des

sommes d'argent ; que les orphelins devaient être protégés ; affirmait le principe de la responsabilité individuelle par rapport à la fiscalité et de l'exemption des septuagénaires et des pères de cinq enfants des charges municipales.

A une époque où la littérature latine faisait pale figure (exception faite des œuvres de saint Cyprien et Tertullien), Séptime Sévère sut s'entourer de juristes, d'avocat et de philosophes pour faire de la Cour un véritable foyer intellectuel. Il fut largement aidé dans cette tâche par son épouse Julia Domna, princesse syrienne, qu'il rencontra à Lyon et qu'il épousa en 217

Il faut ajouter qu'il prôna l'universalité de dieu.

### **Saint Augustin : 354-430**

Issu d'une famille modeste d'un père païen et d'une mère chrétienne, Saint Augustin est né à Tagast (SoukAhras), Il mena durant la première partie de sa vie une vie tumultueuse et fut père d'un enfant « illégitime » à Carthage.

Curieux, toujours à la recherche de la vérité, il considérait que les textes bibliques n'étaient pas à prendre au sérieux. Pire, ils étaient faits pour les naïfs et les bornés. Il opta alors pour le manichéisme mais s'y détacha progressivement après avoir été enseignant de rhétorique à Carthage. Enseignant d'éloquence à Rome grâce à ses relations, il devient orateur officiel à Milan. Il s'y imprégna de la philosophie néo-platonicienne et découvre le monde spirituel grâce à l'évêque de Milan.

La lecture de l'évangile, les prières de sa mère, les entretiens avec l'évêque lui font découvrir la vertu et la simplicité. Il abandonne alors sa chaire d'éloquence et entame une retraite qui prépare son baptême qui se fit à l'âge de 33 ans en même temps que son fils.

Il s'employa alors à réfuter le manichéisme. En 388, Il se rend dans sa ville natale après avoir fait un bref séjour à Carthage et renonce aux biens terrestres pour mener une vie religieuse. Il vend ses biens au profit des pauvres avant de se retirer dans sa propriété de Tagaste pour y vivre dans la pauvreté, la prière et la méditation.

Il se rend par la suite à Hippone où il souhaitait se consacrer au sacerdoce mais l'évêque le fait prêtre contre sa volonté. Son aura et sa personnalité lui valent de se faire nommer prédicateur, une fonction réservée jusque là, en Afrique, aux seuls évêques. Cela lui vaudra quelques adversaires. En 396, il est nommé évêque, titre qu'il conservera durant 34 années.

Charitable, il vend les vases sacrés pour racheter les captifs. Prédicateur, juge, administrateur, voyageur, négociateur, contemplatif et catéchiste, il se rapproche des papes et des empereurs.

Polémiste, il combat les donatistes, les manichéens et les pélagiens.

Ses écrits sont indispensables pour faire le point de la théologie, de l'exégèse et de la pastorale en Afrique du V<sup>e</sup> siècle. Ceci dit nombre de catholiques lui reproche de minimiser la liberté humaine au profit de la grâce.

Saint augustin eut un rayonnement universel. « La cité de Dieu » alimentera tout un courant chrétien dont Bossuet, sur l'histoire universelle, est l'un des plus illustres représentants.

Son œuvre est monumentale : Ecrits biographiques, œuvres philosophique et littéraires, œuvres apologétiques et polémiques, œuvres exégétiques, œuvres pastorales, Ecrits sur la foi et la morale.

Sa doctrine peut se résumer ainsi : recherche de la vérité, suprématie de Dieu, humilité, charité, sagesse, prédestination,

distinction formelle entre philosophie et théologie, prééminence du bien sur le mal et de la volonté sur l'intelligence.

Jusqu'à l'avènement de Saint Thomas, Saint Augustin fût le grand maître de la pensée chrétienne en occident. Après plus d'un siècle de polémique, la pensée augustinienne redevient prépondérante.

Par ailleurs se fortifia l'augustinisme politique, inspiré de la cité de Dieu : tendance à absorber le droit naturel de l'Etat par le droit surnaturel de l'Eglise (onction royale ou impériale imposée par les Papes). Si le XVIII<sup>e</sup> siècle (Ecole de Saint thomas) prit le contrepied du XVII<sup>e</sup> (Ecole de Saint Augustin), le XIX<sup>e</sup> siècle s'alimenta à l'augustinisme le plus essentiel.

### **Ibn Bajja de Saragosse fin du XI-1138**

Connu sous le nom d'Avempace, il est né à Saragosse et meurt à Fès. Médecin, il est aussi auteur de plusieurs commentaires des traités d'Aristote. Ses principaux écrits nous sont parvenus notamment « Lettres d'adieu » « traité de l'âme », « régime du solitaire ». Il fonde sa réflexion sur la possibilité de l'union de l'âme avec le divin. Rejetant le mysticisme religieux, il estime que seule la connaissance spéculative peut conduire l'homme à la vérité.

Il faut aussi signaler son influence sur Averroès.

### **Averroes : 1126-1198**

Né à Cordoue, d'une famille de magistrats Averroes reçoit une formation juridique et de mathématiques et meurt à Marrakech. Erudit il est à la fois philosophe, physicien, biologiste astronome et médecin, La plupart de ses œuvres nous sont parvenues principalement « Paraphrases », « Petits commentaires d'Aristote » et un imposant ouvrage de médecine « colliget ». Il est aussi l'auteur, entre autres écrits, d'un opuscule sur la république de Platon.

Averroes essaya de concilier philosophie et religion. Ainsi « *Fast Al Maqal* » est un traité méthodologique dont l'objet est de prouver la convergence entre la loi coranique et la spéculation philosophique, la tradition et la raison.

Pour lui le Coran est destiné à la totalité des hommes mais tous les esprits ne sont pas également aptes à progresser dans la vérité par la voie rationnelle.

\* Les savants qui ont besoin de preuves rigoureuses doivent découvrir le sens intérieur et profond du texte sacré,

\* Les dialecticiens n'exigent que des arguments probables. A cela s'adresse la symbolique du Coran.

\* Les ignorants relèvent de l'assentiment à la lettre même, suscité à la fois par la rhétorique et l'imagination.

C'est pécher dit-il que de ne pas respecter la hiérarchie des degrés d'intellection de la vérité et de ne pas maintenir la distinction des 3 ordres d'interprétation et d'enseignement : philosophie, théologie et foi.

### **El Idrissi : 1100-1165**

Connu aussi sous le nom latin de *Dreses*, El Idrissi est un géographe et botaniste né à Sebta.

Il doit sa renommée à la rédaction d'un ouvrage de géographie descriptive Ce livre fut rédigé à la demande de Roger II, roi normand de Sicile, pour illustrer et commenter un grand planisphère en argent construit par Al-Idrīsī.

Ce dernier est issu d'une famille noble d'Andalousie. Il semble avoir étudié à Cordoue et aurait voyagé au Maroc, en Andalousie, au Portugal, et peut-être même en Asie mineure, rapportant de ses voyages des notes sur la géographie et la flore des régions visitées. On connaît mal les circonstances de sa venue en Sicile où il arrive à Palerme en 1138

Le Livre de Roger, qui constitue l'un des meilleurs ouvrages de cartographie médiévale comprend une description de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne, l'Europe du Nord, et l'Afrique, ainsi que de Byzance. C'est une description résolument universaliste qui comprend aussi bien la géographie physique que les activités humaines. Sa connaissance du Niger, du Soudan et du Nil est remarquable pour son époque.

Plus tard, El Idrissi rédige une autre encyclopédie géographique, plus complète encore, que l'auteur a intitulée *Rawd-Unnas wa-Nuzhat al-Nafs* (Plaisir des hommes et joie de l'âme), livre également connu comme *Kitab al-Mamalik wa al-Masalik* (Livre des royaumes et des routes).

En matière de plantes médicinales, son *Kitab al-Jami-li-Sifat Ashtat al-Nabatat* (Livre rassemblant les descriptions fragmentaires des plantes) témoigne de ses connaissances approfondies en botanique. Il a étudié et a examiné la littérature disponible en son temps sur le sujet des plantes médicinales et a fait progresser les connaissances en la matière depuis les Grecs anciens. Un grand nombre de nouvelles plantes, des drogues avec leur évaluation médicale, a permis une avancée significative de la médecine. On lui doit un glossaire comportant les noms des drogues en six langues : syriaque, grec, persan, hindi, latin et berbère.

À côté de la botanique et la géographie, El Idrisi a aussi écrit sur la faune, la zoologie et les aspects thérapeutiques. Son œuvre écrite en arabe a été traduite rapidement en latin. Ses livres sur la géographie sont restés populaires plusieurs siècles en Orient et en Occident, et sont considérés comme la base de la géographie moderne.

### **Ibn Khaldoun : 1332-1406**

Historien, sociologue et humaniste, Ibn Khaldoun est né à Tunis et décède au Caire. Issu d'une famille de théologiens et de philosophes, sa famille quitte Séville (reprise par les chrétiens), pour Bougie puis Tunis, véritable métropole intellectuelle. Ibn Khaldoun y fait des études de grammaire, de philosophie, de droit et de théologie.

Grand voyageur, il est rompu aux intrigues politiques et ce n'est qu'à l'âge de 43 ans, riche de ses expériences qu'il met fin à son ambition de pouvoir pour se consacrer pleinement à la voie intellectuelle.

Durant 4 ans, il rédigea (pas loin de Freneda) un ouvrage sur le développement de la civilisation pour en faire l'introduction à une chronique centrée sur l'histoire des Berbères.

Père de la sociologie moderne il est l'auteur de théories socio-historiques. Dans le préambule de son chef d'œuvre, *Les « Prolegomènes »*, il préconise une véritable méthode pour écrire l'histoire.

Ibn Khaldoun introduit, en effet, un élément nouveau : l'appel à l'expérience personnelle et à la réflexion, à l'égard du fait historique. Il y préconise une approche critique de l'histoire de l'humanité. Pour lui le monde créé n'est pas immuable mais soumis à une perpétuelle adaptation.

En travaillant sur l'histoire des Berbères, il parvient, de proche en proche, à définir les stades par lesquels la société humaine s'est élevée jusqu'à la formation des Etats policés.

Il fait également une place importante à l'économie dans son étude de la civilisation. Il établit les rapports existants entre les modes de production, les échanges, le niveau de vie et la vie intellectuelle.

Une réflexion développée, bien plus tard par Marx. Enfin, Ibn Khaldoun, est un encyclopédiste au sens le plus fort du terme. Mu par le besoin de « comprendre et d'expliquer », il a érigé, selon l'expression de R. Beunschvig « une véritable philosophie de l'histoire... assise sur le triple base de l'érudition, de l'expérience et de la raison ».

### **Emir Abdelkader : 1808-1883**

Originaire de la tribu berbère des Banou Ifren, Abelkader est né près de Mascara et décède à Damas en Syrie. Théologien soufi, homme politique et résistant militaire face à l'armée coloniale française, l'Emir est également écrivain, poète et philosophe.

Fils d'un cheikh de l'ordre soufi et d'une femme savante l'Emir aura une éducation religieuse soufiste, étudie le Coran, les principes des sciences physiques et morales, de la géométrie et de l'astronomie, la gymnastique, le sport hippique, le maniement des armes et. La politique.

Humaniste, l'émir intervient pour arrêter le massacre et protège au péril de sa vie la communauté des quinze mille chrétiens de Damas et les Européens qui y vivaient, grâce à son influence auprès des dignitaires de la ville.

Il reçut la grand-croix de la Légion d'honneur et d'autres marques de reconnaissance venant du monde entier (notamment du Pape, du Tsar de Russie, etc.). En 1869, il participa aux festivités de l'inauguration du canal de Suez avec son ami Lesseps aux côtés de l'impératrice Eugénie. L'Emir fut également franc-maçon à la loge Henri IV du Grand Orient.

## **Conclusion**

Chaque conquérant a imposé son identité, sa culture, sa langue et sa religion et tout a été fait pour que l'assimilation soit la plus complète possible avec pour finalité la disparition totale d'une quelconque appartenance à l'amazighité. Phéniciens, Romains ont imposé leur vision du monde. Les Arabes, Turcs et Français n'ont guère fait mieux et toujours avec un argument bien commode, civiliser ce peuple barbare qui aura pourtant donné à la culture universelle des Pharaons, des empereurs, des évêques, des papes et des savants.

Des faits niés pour que n'apparaissent jamais cette question qui dérange, celle de l'identité qui renvoie, bien sûr, à des questions idéologiques. Une question, donc, éminemment politique.

Comme je lai dis dans un précédent colloque, la réappropriation de notre histoire permettra de forger une conscience identitaire stable. Et c'est cela, précisément, l'une des missions du HCA.

## **Bibliographie**

BENETON Philippe (1992), histoire des mots, culture et civilisation, El Borhane, Alger.

BENSEKHAR M. (1986), « L'appartenance socioculturelle et le langage » in Revue algérienne de psychologie et de sciences de l'éducation, O.P.U., Alger.

BOUKOUS A. (1987), « identité et mutation culturelle au Maroc » in R.O.M.E. N° 44, 2 pp 64-68.

BOUZAR W., (1984), La culture en question ENAL, Alger.

- CHAKER S. (1982), « Le Berbère au Maghreb:une marginalisation deux fois millénaire » in sociolinguistique aun Maghreb, Colloque Paris.
- CHAKER S. (1989), Berbères aujourd'hui, L'harmattan, Paris.
- CHEBEL M., (1985), « Aliénation, mythes, différences » in El Moudjahid du 16-01-1985.
- COMITI, Jean-Marie, Les corses face à leur langue, (Ajacciu, Edizione di u Finusellu), 1992, 264p.Bibliothèque D.L.C.A. - Université T.O cité FL 228.
- DJENDER, Mahieddine (1991), Introduction à l'histoire de l'Algérie, ENAL, Alger.
- ETIENNE B. (1977), Algérie, cultures et révolution, Le Seuil, Paris.
- GRAND GILLAUME G. (1979a) « Langue, identité et culture au Maghreb » in peuples méditerranés, 9.
- GOODY, Jack (1986), La raison graphique, La domestication de la pensée sauvage, Les éditions de minuit, 274p., Paris.
- HARBI M. (1960). « Nationalisme algérien et identité berbère » in Peuples Méditerranéens, 11.
- JULIEN Charles André (1975), Histoire de l'Afrique du nord, tome 1 et 2, SNED Alger.
- KADDACHE Mahfoud (1982), L'Algérie médiévale, SNED, Alger.
- KADDACHE Mahfoud (1982), L'Algérie dans l'antiquité, SNED, Alger.
- KADDACHE M. et SARI Djilali (1989), L'Algérie dans l'histoire, OPU, Alger.
- KAËS R. et ANZIEU D. (1989), Violence d'Etat et psychanalyse, Dunod, Bordas, Paris.
- LACHERAF M. (1963) « L'Avenir de la culture algérienne » in Les Temps Modernes, 209.
- LACHERAF M. (1974) L'Algérie. Nation et Société, SNED, MASPERO, Alger.

LACHERAF M. (1977) « Les problèmes de l'enseignement et de la culture » in EL Moudjahid, 9, 10, 11 Aout 1977, Alger.

LACHERAF M. (1981) « Un cadre général pour un essai d'explication de certains phénomènes culturels liés à l'histoire et à la société » in Djeghloul A., Lacheraf A. (1986), Histoire, Culture et société, Centre Culturel Algérien, Paris.

LACHERAF M. (1988) Ecrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société. ENAP, Alger.

LACHERAF M. (1998) Des noms et des lieux, mémoires d'une Algérie oubliée, Casbah Edition, Alger.

LECLERC Gérard (1972), Anthropologie et colonialisme, Fayard, Paris.

LHOTE Henri, A la découverte des fresques du Tassili, Arthaud.

MAUSS Marcel (1968), Sociologie et anthropologie, Presses Universitaires de France, Paris.

SAINT AUGUSTIN (1975), Les confessions, GF Flammarion, Paris.



**Tizargin n Usqamu Unnig n Timmuzya**  
**Éditions du Haut Commissariat à l'Amazighité**  
-o-O-o-

**Collection "Idlisen-nmey"**

- 01- Khalfa MAMRI, *Abane Ramdane, ar taggara d netta i d bab n timmunent*, 2003  
(Tasuqelt Abdenour HADJ-SAID d Youcef MERAHI)
- 02- Slimane ZAMOUCHE, *Uqlan n tegrest*, 2003.
- 03- Omar DAHMOUNE, *Bu tqulhatin*, 2003.
- 04- Mohand Akli HADDADOU, *Lexique du corps humain*, 2003.
- 05- Hocine ARBAOUI, *Idurar ireqmanen (Sophonisbe)*, 2004.
- 06- Slimane ZAMOUCHE, *Inigan*, 2004.
- 07- S. HACID et K. FERHOUH, *Lašel ittabaē lašel akk d : Tafunast igujilen*, 2004.
- 08- Y. AHMED ZAYED et R. KAHLUCHE, *Lexique des sciences de la terre et lexique animal*, 2004.
- 09- Lhadi BELLA, *Lunga*, 2004.
- 10- Antoine de St EXUPERY, *Le Petit Prince*, 2004 (Tasuqelt Habib Allah MANSOURI, *Ageldun amecṭuḥ*)
- 11- Djamel HAMRI, *Ağerruj n teqbaylit*, 2004.
- 12- Ramdane OUSLIMANI, *Akli ungiḥ*, 2004.
- 13- Habib Allah MANSOURI, *Amawal n tmaziyt tatrart, édition revue et augmentée*, 2004.
- 14- Ali KHALFA, *Angal n webrid*, 2004.
- 15- Halima AIT ALI TOUDERT, *Ayen i y-d-nnan gar yetran*, 2004.
- 16- Moussa OULD TALEB, *Mmi-s n igellil*, 2004 (Tazwart : Youcef MERAHI)
- 17- Mohand Akli HADDADOU, *Recueil des prénoms amazighs*, 2004.
- 18- Nadia BENMOUHOUB, *Tamacahut n Basyar*, 2004.
- 19- Youcef MERAHI, *Taqbaylit ass s wass*, 2004.
- 20- Abdelhafidh KERROUCHE, *Teyzi n yiles*, 2004.
- 21- Ahmed HAMADOUCHE, *Tiyri n umsedrar*, 2004.
- 22- Slimane BELHARET, *Awal yeḥ wawal*, 2005.
- 23- Madjid SI MOHAMED, *Afus seg-m*, 2005.
- 24- Abdellah HAMANE, *Merwas di lberj n yiḥij - aḥric I*, 2005.
- 25- Collectif, *Tibḥirt n yimedyažen*, 2005.
- 26- Mourad ZIMU, *Tikli, tullisin nniḍen*, 2005.
- 27- Tayeb DJELLAL, *Si tinfusin n umaḍal*, 2005.
- 28- Yahia AIT YAHIAATENE, *Faḍma n Summer*, 2006.
- 29- Abdellah HAMANE, *Merwas di lberj n yiḥij - aḥric II*, 2006.
- 30- Lounes BENREJDAL, *Tamacahut n bu yedmim*, 2006.
- 31- Mezyan OU MOH, *Tamacahut n umeksa*, 2006.
- 32- Abdellah ARKOUR, *Nnig wurfan*, 2006.
- 33- Ali MAKOUR, *Hmed n ugellid*, 2006.
- 34- Y. BOULMA & S. ABDENBI, *Am tneqquṭ n tjeḡḡigin*, 2006.
- 35- Mohand Akli SALHI, *Amawal n tsekla*, 2006.
- 36- O. KERDJA & A. MEGHNEM, *Amawal amecṭuḥ n ugama*, 2006.
- 37- Ali EL-HADJEN, *Tudert d usirem*, 2006.
- 38- Hadjira OUBACHIR, *Uzzu n tayri*, 2007.
- 39- Djamel BENAOUF, *Di tmurt usekki*, 2007.

- 40- Said IAMRACHE, *Timenna n Saïd Icemrac*, 2007.
- 41- Mohamed MEDJDOUB, *Baba Carlu*, 2007.
- 42- Nadia BENMOUHOU, *Tafunast igujilen*, 2007.
- 43- Ali MOKRANI, *Agama s tugniwin*, 2007.
- 44- Fatma ELKOUCHA, *Tamedyazt n Yasmin*, 2007.
- 45- Naima HADJOU, *Amennuy n tudert-ïw*, 2007.
- 46- Hocine LAOUES, *Gar umqadmu d umnelti*, 2007.
- 47- Omar KHAYAM, *Rubaciyyat*, 2007 (Tasuqelt Abdellah HAMANE)
- 48- Ferdinand DUCHENE, *Tamilla*, 2007 (Tasuqelt Habib Allah MANSOURI)
- 49- Slimane ZAMOUCHE, *Agellil akk d ineffuten yelhan*, 2007.
- 50- Djamel HAMRI, *Anadi di tmedyazt*, 2007.
- 51- Khaled FERHOUH, *Hku-yay-d tamacahut*, 2007.
- 52- Lhadi BELLA, *Awal d usefru*, 2007.
- 53- Omar DAHMOUNE, *Agu*, 2007.
- 54- Yahia AIT YAHIAÏTENE, *Untigun*, 2007.
- 55- Ahmed HAMADOUUCHE, *Inzan tiqsidin*, 2007.
- 56- Ouiza GRAINE, *Isefra n tmaziyt*, 2007.
- 57- Lounès BENREJDAL, *Inzan n teqbaylit*, 2007.
- 58- Akli OUTAMAZIRT, *Targit*, 2008.
- 59- Mohamed Salah OUNISSI, *Tametna n umenzu*, 2008.
- 60- Ramdane ABDENBI, *Anagi*, 2008.
- 61- Ramdane LASHEB, *Ccna n flawin yef ttrad 54/62*, 2008.
- 62- Said CHEMAKH, *Ger zik d tura*, 2008.
- 63- Tiddukla Yusef U Qasi - Si Muhend U Mhend, *Tafaska n tmedyazt*, 2008.
- 64- Sadi DOURMANE, *Abrid n tudert-ïw*, 2008.
- 65- Dahbia AMOUR, *Tudert s tmedyazt*, 2009.
- 66- TANASLIT, *Akli n tayri*, 2009.
- 67- Djaffar CHIBANI, *Ddeqs-nney*, 2009.
- 68- Belkacem IHIDJATEN, *Itij asemmad*, 2009.
- 69- Abdellah HAMANE, *Tisri n tayri*, 2009.
- 70- Said ABDELLI, *Tidwirin*, 2009.
- 71- Said ZANOUN, *Bururu yehya-d*, 2009.
- 72- U LAMARA, *Tullianum, taggara n Yugurten*, 2009.

### Actes de colloques

- 01- Actes des journées d'étude sur *La connaissance de l'histoire de l'Algérie*, mars 1998.
  - Actes des journées d'étude sur *L'enseignement de Tamazight*, mai 1998.
  - Actes des journées d'étude sur *Tamazight dans le système de la communication*, juin 1998.
- 02- Actes des journées d'étude sur *Approche et étude sur l'amazighité*, 2000/2001.
- 03- Actes du colloque sur *Le mouvement national et la revendication amazighe*, 2002.
- 04- Actes du colloque international sur *Tamazight face aux défis de la modernité*, 2002.
- 05- Actes des séminaires sur la formation des enseignants de Tamazight et l'enseignement de la langue et de l'histoire amazighe, 2003.

- 06- Actes des colloques : *Identité, langue et Etat -/- La permanence de l'architecture amazighe et l'évolution des cités en Algérie*, 2003.
- 07- Actes des stages de perfectionnement pour les enseignants de tamazight, mars 2004.
- 08- Actes du stage de perfectionnement des enseignants de la langue amazighe, 30/31 mars 2004.
- 09- Actes du Colloque : *Le passage à l'écrit des langues et cultures de tradition orale, le cas de Tamazight*, 2004. (Voir Timmuzgha N°13)
- 10- Actes du Colloque : *La littérature amazighe : de l'oralité à l'écrit*, 2005 (Voir Timmuzgha N°14)
- 11- Actes du Colloque : *Tamazight dans les médias et à l'école : hypofonctionnalité et usages du lexique*, 2006 (Voir Timmuzgha N°15)
- 12- Actes du colloque sur *Le patrimoine culturel immatériel amazigh*, 2006.
- 13- Actes du colloque sur *Le libyco-berbère ou le Tifinagh ; de l'authenticité à l'usage pratique*, 2007.

#### **Revue « Timmuzgha »**

Revue d'études amazighes du Haut Commissariat à l'Amazighité :

N° 1, avril 1999, ----- N° 19, août 2008.

- N°10, octobre 2004, Spécial Mohya, Entretien.

- N°12, décembre 2006, Tajmilt i Si Muḥend U Mḥend.

- N° spécial en Tamazight :

- . N°16, janvier 2008.

- . N°17, avril 2008.

- . N°19, août 2008.

#### **Revue « Tamazight tura »**

Revue en Tamazight du Haut Commissariat à l'Amazighité :

N° 1, janvier 2009----- N°2, avril 2009.

#### **Autres publications**

- 01- Chafik MOHAMED, *Aperçu sur trente trois siècles de l'histoire des imazighènes*, 1997.
- 02- Annuaire des associations culturelles amazighes, 2000.
- 03- Idir El-Watani, *L'Algérie libre vivra*, 2001.
- 04- Mohand Oulhadj LACEB, *La phonologie générative du kabyle : l'emphase et son harmonie*. Tome1, *Histoire et fondements d'un débat argumentaire*, 2007.
- 05- Mohand Oulhadj LACEB, *La phonologie générative du kabyle : l'emphase et son harmonie*. Tome2, *Analyse et représentation phonologique*, 2007.
- 06- Collectif, *Mouloud FERAOUN, Evocation*, Actes du Colloque, 2008.
- 07- Catalogue des publications du HCA, 2008.
- 08- Catalogue des publications du HCA, 2009.

### Consultings

- 01- Kamel BOUAMARA, *Nekni d wiyid*, 1998.
- 02- Mouloud FERRAOUN, *Ussan di tmurt*, 1999 (Tasouqelt Kamel BOUAMARA)
- 03- Nora TIGZIRI - Amar NABTI, Etude sur « *L'enseignement de la langue amazighe: bilan et perspectives* », 2004.
- 04- Iddir AMARA, *Les inscriptions alphabétiques amazighes d'Algérie*, 2006.
- 05- Kemal STITI, *Fascicule des inscriptions libyques gravées et peintes de la grande Kabylie*, 2006.
- 06- Mohand Akli HADDADOU, *Dictionnaire des racines berbères communes*, 2006/2007.
- 07- Abdellah NOUH, *Glossaire du vocabulaire commun au Kabyle et au Mozabite*, 2006/2007.
- 08- Sadaq BENDALI, *Awful amaynut n tutlayt tamaziyt*, 2007.
- 09- M'hammed DJELLAoui, *Tiwsatin timensayin n tesrit taqbaylit*, 2007.
- 10- Kamel BOUAMARA, *Amawal n tunuyin n tesnukyest*, 2007.
- 11- Moussa IMARAZENE, *Manuel de syntaxe berbère*, 2007.
- 12- M'hammed DJELLAoui, *Tiwsatin timensayin n tmedyazt taqbaylit*, 2007.
- 13- Moussa IMARAZENE, *Timeayin n leqbayel*, 2007.
- 14- Nora BELGASMIA, *L'expression écrite en tamazight*, 2007.
- 15- Mouloud LOUNAOUCI, *Projet de création d'un Centre de terminologie amazighe, TERAMA*, 2007.
- 16- Zahir MEKSEM, *Isuraz n usezdi tenmezla taqdisant n tmaziyt : Asnekwu d tesleqt*, 2008.
- 17- Mohammed Brahim SALHI, *La tariqa Rahmaniya : De l'avènement à l'insurrection de 1871*, 2008.
- 18- Fakhani TIBERMACHINE, *Tanast u kajjuj*, 2009.
- 19- Mohand Akli HADDADOU, *Introduction à la littérature berbère*, 2009.







**A**ussi loin que l'on remonte dans le temps, l'Afrique du Nord a toujours été le terroir des Amazighs. Leur histoire est étroitement liée à celle des différents occupants qui se sont succédé sur leur terre. Cette histoire faite de périodes de guerre comme de paix, a brassé dans son giron les différents apports de part et d'autre qui ont permis, certainement, au monde d'évoluer.

Dans les temps passés, les guerres et les invasions étaient les moyens qui favorisaient les contacts avec l'étranger, l'extérieur, qui engendrent des apports multiples à des degrés différents entre les peuples. Ces derniers temps, d'autres moyens, comme les moyens de communication et de l'audiovisuel, encouragent ces inter-influences et ces accès qui réduisent le monde à l'échelle d'un village où tout se sait, s'entend et s'apprend en un temps record.

Il est clair que l'histoire est faite de conquêtes, de mélange de peuples, d'apports de tous genres, en langue, en religion, en technique et en création... Tout contact interculturel, aussi infime soit-il, construit des entremêlements à travers lesquelles vont et viennent les influences culturelles, artistiques, linguistiques, technologiques, littéraires... Aucun peuple, aussi grand ou puissant soit-il, n'a construit seul sa propre histoire et sa propre destinée.